



Ce monstre et moy... nous sommes immortels .

DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE,
ou
TRAITÉ DE MORALE
POUR LE GENRE HUMAIN,
Tiré de la Philosophie
et fondé sur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,
et la seule conforme au manuscrit original.

Nunquam aliud natura aliud sapientia dicit.
Juvenal Satyr. XIV.

TOME TROISIÈME.



A LONDRES,
et se trouve dans la plupart des capitales
DE L'EUROPE.

M. DCC. LXXXIX.



**SUITE DU LIVRE II
DE LA SECONDE PARTIE**

DE LA

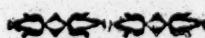
**PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.**

CHAPITRE VIII.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

L'IMMORTALITÉ de l'ame, je le fais, n'a pas encore été démontrée à la façon des géomètres : je m'y arrêterai cependant, parce que c'est le dogme de la nature pour les hommes sensibles, & ce dogme est à mes yeux une des bases de la morale universelle : de toutes les questions de la psychologie, celle-ci semble la seule où la simple théorie conduise à la vertu.

**L'HOMME
SEUL.**



Tome III.

3

2 DE LA PHILOSOPHIE

ARTICLE PREMIER.

DE L'ORIGINE DU DOGME DE
L'IMMORTALITÉ.

PARTIE II. **E**ST-IL vrai que le feu céleste qui m'anime doit s'éteindre un jour dans l'abyme de la tombe, & qu'il n'y a entre moi & le néant que ce point fugitif de l'existence qu'on nomme la vie ?

Le dangereux Epicure l'a dit, aussi bien que l'obscur Pomponace, & les sophistes chez les peuples à demi-éclairés, & le sénat de Rome lorsqu'il n'y avoit plus de Romains.

Cependant le sentiment intérieur déposa sans cesse contre cette doctrine désespérante : le cri de la nature, plus fort que tous les syllogismes, empêcha toujours l'espèce humaine de graviter vers l'anéantissement.

Il falloit expliquer ce concours du sens intime & de la réflexion à prolonger les limites de notre existence; & les apôtres du dogme

qui nous anéantit, n'ont pas manqué de subtilités pour résoudre ce problème.

L'HOMME
SEUL.

Nous croyons, disoit Hobbes, que ce qui est sera toujours, & que les mêmes effets doivent nécessairement découler des mêmes causes.
Voilà donc la paresse qui crée des dogmes, & la pensée devenue active par le principe même d'inertie qui, suivant le sophiste anglois, la fait tendre au repos.

Non, dit un autre philosophe plus justement célèbre que le sophiste de Mamelsbury; c'est l'amour qui a fait naître le sentiment de l'immortalité (*); l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée, lui montre dans une cendre triste & froide, l'époux qu'elle regrette, & dont elle espère être aimée encore.

Vous vous trompez, prétend l'auteur du livre *de l'origine du monde*, l'homme ne se croit immortel, que parce que la vanité le maîtrise (**); fier d'occuper un point dans l'es-

(*) *De l'Esprit*, disc. III, ch. 6.

(**) Voy. seconde part. pag. 38.

4 DE LA PHILOSOPHIE

PARTIE II. pace, il se croit une branche nécessaire du grand système des êtres; & parce qu'il est, il se flatte que la nature lui a promis d'être toujours.

Toutes vos opinions sont erronées, écrivent les penseurs de l'Angleterre; lisez les annales de l'espèce humaine, & vous verrez que la politique est la base de la croyance de l'immortalité : c'est pour enchaîner les hommes à la vertu, que Siphoas donna ce dogme à l'Egypte, Xamolxis aux Thraces, & Zoroastre à la Bactriane : tous ces législateurs étoient des fourbes; mais il est permis de l'être sans doute, quand on ne trompe les hommes que pour les empêcher de s'entre-détruire.

Prétendus philosophes, s'écrie de la chaire où il dogmatise, l'enthousiaste qui a fait le *Système de la nature* ! l'immortalité a fait le malheur du globe, & cette croyance fatale est encore un des crimes du sacerdoce : le ministre des autels la répandit parmi les peuples, pour devenir le maître des rois; en créant pour les

sectaires une vie future , il leur laissa habile-
ment entrevoir qu'il en ouvroit ou fermoit à
son gré les avenues ; & peu à peu la perspec-
tive qu'il offrit d'un monde imaginaire , lui
aida à conquérir celui qu'il habitoit. (*)

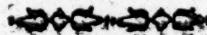
L'HOMME
SEUL.

Apôtres de l'anéantissement , comme tous
vos systèmes s'écroulent les uns sur les autres !
c'est qu'ils sont votre ouvrage : votre cœur étoit
plus vrai , il ne faisoit point de système , &
c'est lui seul que vous deviez consulter.

(*) *Système de la nature*, tom. I , chap. XIII. Tout ce chapitre est destiné à prouver que l'immortalité est à-la-fois absurde & impossible ; il est vrai que l'auteur est si peu persuadé de la vérité de son système , qu'il dit dans le même endroit : « Imposons un silence éternel à » ces superstitieux mélancholiques , qui ont l'audace de » blâmer un sentiment dont il résulte tant d'avantages » pour la société ; n'écoutons point ces philosophes in- » différens , qui veulent que nous étouffions ce grand » ressort de nos cœurs ; ne nous laissons point séduire » par les sarcasmes de ces voluptueux qui méprisent une » immortalité vers laquelle ils n'ont pas la force de s'a- » cheminer. *Syst. de la nat.* tom. I , pag. 298. » Quand on rapproche ce texte des assertions audacieuses du chapitre où il est renfermé , on est tenté de prendre le livre tout entier pour un jeu de l'imagination , comme le poème en faveur de la peur , & l'éloge de la fièvre.

6 D E L A P H I L O S O P H I E

PARTIE II. Vous épusez toute votre dialectique à em-
poisonner l'origine du dogme sacré qui vous
blesse : ce dogme existe donc dans les ames
que vous n'avez pas perverties ! --- Eh ! que
m'importent vos explications, vos critiques
& vos vains paradoxes ? Quand je comprends
l'oracle, ai-je besoin d'un prêtre qui me les
interprete ?



ARTICLE II.

DES SAGES QUI ONT CRU A
L'IMMORTALITÉ.

Nous ne connaissons ce globe que d'hier, du moins à en juger par le peu d'antiquité de ses monumens historiques : cependant on peut affirmer qu'il n'y a eu aucun peuple policé qui ait fait, du dogme de l'anéantissement, la base de son évangile : on a toléré quelquefois les sophistes, mais la terre ne les a pas mis au rang de ses législateurs.

L'HOMME
SEUL.

Dans cette Asie qu'on peut regarder comme le berceau de l'espece humaine, on a de tems immémorial cru à l'immortalité ; les sages de la Perse, de la Chaldée, des environs du Caucase, mouroient les yeux tournés vers l'orient, comme pour hâter l'instant où ils devoient renaître ; les veuves sensibles de l'Inde se brûloient sur le bûcher de leurs époux, pour éterniser leurs amours & leurs jouissances.

8 DE LA PHILOSOPHIE

PARTIE II. L'Egypte, qui fut quelque tems heureuse ; malgré la fange de ses marais, ses despotes & ses pyramides, avoit trouvé le moyen d'enchaîner ses souverains à la vertu, en les soumettant, au-delà de la tombe, à un jugement qui honoroit ou flétrissoit leur mémoire : là on embaumoit les corps pour prolonger pendant plusieurs siecles l'illusion de leur existence ; on surchargeoit la terre d'obélisques, pour vivre dans le souvenir des générations à naître, & l'homme ne sortoit de la vie qu'entouré de l'immortalité. (*)

Ces Thraces, qui pleuroient à la naissance de leurs fils, & se livroient à la joie quand ils les conduisoient au tombeau (**), ne regar-

(*) Suivant Hérodote, les Egyptiens furent les premiers qui dirent que notre ame étoit immortelle : *hi primi extiterunt qui dicerent animam hominis esse immortalē.* Lib. 2. -- Mais comme cet historien les croyoit rassemblés en un corps de peuple depuis plus d'onze mille ans, son époque peut tomber au berceau des premières sociétés ; ce qui n'est point du tout favorable au système de Lucrece & de Pomponace.

(**) *Hérod.* Lib. V, & *Solin.* cap. X.

doient cette vie que comme une nuit qui précède un beau jour ; & ils attendoient la mort avec la même impatience qu'un vaisseau égaré dans les ténèbres attend le retour de la lumiere.

L'HOMME
SEUL.

Les Celtes, un des plus anciens peuples de la terre, partageoient à cet égard la croyance de tous les états policés ; & celle de leurs colonies qui vint habiter les Gaules, y porta ce dogme si consolant pour l'efpece humaine (*). Il est vrai que les druides l'empoisonnerent, en persuadant à la multitude superstitieuse, que c'étoit faire le bonheur de leurs enfans, que de les brûler dans des paniers d'osier sur les autels de leurs dieux anthropophages : mais ne confondons pas le texte sacré du code de la nature, avec les commentaires coupables du sacerdoce.

Ce principe, que ce qui existe ne peut être anéanti, est si enraciné dans le cœur, qu'on l'a rencontré jusques dans les landes sauvages

(*) Cæsar. *Commentar. de bell. gallic.* Lib. 6, & Pomp. *Mela*, Lib. 3, cap. 1.

10 DE LA PHILOSOPHIE

du Nouveau-Monde. Le baron de la Hontan,
PARTIE II. qui avoit vécu dix ans au Canada, assure que ses habitans se flattent tous de renaitre, un jour, plus heureux que les Européens qui venoient les subjuger; puisqu'autrement le dieu qui les laissoit exterminer parce qu'ils avoient le courage d'être libres, seroit le plus affreux des tyrans: --- raisonnement moins métaphysique que ceux de Leibnitz, mais peut-être aussi concluant que tous ceux de sa *Théodicée*.

Si de la multitude on remonte aux grands hommes faits pour la gouverner, & aux sages nés pour l'instruire, on verra chez eux la même logique & les mêmes espérances.

Warburton a prouvé que tous les législateurs de l'antiquité crurent l'ame immortelle (*); il n'en excepte que Moïse; & encore quoiqu'il eût raison, cette partie de son ouvrage a été vivement attaquée par le docteur

(*) Voy. les quatre vol. de *la divine légation de Moïse*, qui lui valurent tant de satyres & un si bon évêché.

Louth. L'Angleterre s'est partagée un moment entre le critique & Warburton.

L'HOMME
SEUL.

On a dit que le dogme de l'immortalité de l'ame n'étoit pas antérieur à Phérécyde, & on s'est appuyé, pour le prouver, sur un texte des Tusculanes; mais l'immortel Cicéron est bien loin de soutenir de son autorité respectable le dogme destructeur d'Epicure: il dit que Phérécyde fut le premier qui enseigna le principe de l'éternité des ames (*); & ce n'est qu'avec la dialectique de la mauvaise-foi qu'on peut traduire le mot d'éternité par celui d'immortalité.

Diogène Laërce est plus positif quand il dit que Thalès apprit le premier aux Grecs que l'ame étoit immortelle (**); mais il le dit sur la foi du poète Cherilus; & qu'est-ce que le témoignage d'un compilateur de contes, fondé sur l'oui-dire d'un poète oublié?

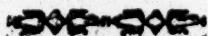
(*) *Pherecydes Syrus primū dixit animas hominum esse sempiternas*, Tuscul. quæst. Lib. 1.

(**) *Vit. Thalet.*

12 DE LA PHILOSOPHIE

PARTIE II. Oui, j'ose le dire, tous les hommes qui ont eu des droits à nos hommages, ont rejeté l'idée de l'anéantissement; idée cruelle qui flétrit l'âme, dégrade le génie, & étouffe le germe des grandes choses.

Je voulois parler de la foule des sages qui ont mérité & prêché l'immortalité: je vais m'arrêter un moment sur le petit nombre de philosophes qui ont rejeté cette doctrine. --- Je serai plus court, & mon but se trouvera également rempli.



ARTICLE III.

DES ANCIENS ENNEMIS DE
L'IMMORTALITÉ.

DES êtres passifs qui, dans leur longue vie, n'avoient jamais fait de bien à la terre, des sophistes méprisés malgré leur audace, & des tyrans dévorés de remords, tous individus qui avoient le plus grand intérêt à entrer tout entiers dans la tombe, se sont réunis à placer le néant au bout de leur carrière.

L'HOMME
SEUL.

Je pardonnerois aux conquérans & aux fanatiques de croire que tout meurt avec eux : ils ont besoin de s'aveugler sur l'opprobre qu'imprimera à leur cendre la postérité des hommes qu'ils ont assassinés avec le glaive de la guerre ou avec le poignard de la religion ; mais malheureusement ce sont les êtres les plus persuadés de l'immortalité : c'est pour éterniser le souvenir du joug qu'il a imposé aux nations, que Sésostris bâtit des pyramides ; & le moine

PARTIE II. Clément assassine les rois pour être inscrit dans le martyrologue.

Il y a eu peut-être des peuples chez qui l'on n'a point rencontré la notion de l'immortalité de l'ame ; mais c'étoient quelques castes misérables de sauvages (*) dont l'autorité est nulle pour les penseurs de bonne - foi : ces especes d'orangs-outangs, occupés uniquement dans leurs forêts à chasser & à vivre, ignoroient plutôt le dogme sacré qui prolonge

(*) Encore ne faut-il pas adopter tous les contes que font sur ce sujet les voyageurs qui sont aveugles, ou les philosophes qui ont voulu l'être : par exemple , on s'appuie de l'autorité de Barbot , pour dire que les habitans du royaume de Benin nient l'immortalité de l'ame ; or voici une anecdote tirée de cet auteur : -- Quand le roi de cette partie de l'Afrique vient à mourir , on renferme dans le caveau où est le cadavre , des esclaves vivans ; le lendemain on leve la pierre , & un feigneur demande par l'ouverture aux negres s'ils ont rencontré le roi : si ces malheureux donnent encore quelque signe de vie , on referme le caveau , & on répète le lendemain la même cérémonie , jusqu'à ce qu'on n'entende plus rien ; alors on conclut que les esclaves ont rencontré sa majesté , & qu'ils l'accompagnent dans son voyage . -- Voyez Barbot , page 366.

notre existence, qu'ils n'y portoient atteinte.

Quant aux peuples polis, s'il en est à qui cette doctrine ait paru quelque tems dangereuse, il faut l'attribuer aux conséquences absurdes qu'en tiroient les sophistes, plutôt qu'à la doctrine même : tel est l'esprit de la loi de proscription portée en Egypte contre le Platonisme : les enthousiaſtes du disciple de Socrate depuis long-tems abrégéoient leurs jours, pour atteindre plus tôt à la vie fortunée dont on leur offroit la perspective. Cléombrote d'Ambracie s'étoit précipité du haut d'une tour ; des élèves du philosophe Hégésias s'étoient noyés, & l'épidémie des morts volontaires commençoit à infecter l'Asie & l'Afrique, lorsque Ptolémée Philadelphe défendit, sous peine du supplice, d'enseigner dans ses états le dogme de Platon sur l'ame ; mais il est évident que cette loi égyptienne eut pour but de prévenir les suicides, plutôt que d'anéantir l'idée sublime de l'immortalité.

L'HOMME
SEUL.

ARTICLE IV.

*D'UN BLASPHÈME DE MOÏSE ET DE
SALOMON, CONTRE LA RELIGION
NATURELLE.*

PARTIE II.

TE voudrois ne point mettre à la tête des ennemis de l'immortalité, le monarque que l'Orient a appellé le plus sage des hommes, & l'homme de génie que les Hébreux s'honorent d'avoir pour législateur ; mais la force irrésistible de la vérité m'entraîne : il vaut encore mieux renverser de leur base les statues de deux hommes extraordinaires, que de mentir au genre humain, en lui donnant une morale.

L'évêque de Gloucester, Warburton, a fait quatre volumes, pour prouver que Moïse, tout inspiré qu'il étoit de l'Être suprême, n'a point cru l'âme immortelle ; cette assertion fatale pouvoit se démontrer en quatre pages.

Il est très-évident qu'il n'y a dans le Pentateuque

tateuque aucune trace du dogme sacré d'une autre vie : *l'ame de toute chair est dans son sang*, dit Moïse à la tête du Lévitique ; & quand ce sang, principe de la vie, s'écoule, il faut bien que l'ame s'anéantisse.

L'HOMME
SEUL.

Si Moïse avoit eu la plus légere notion d'une ame immortelle, on en verroit des traces dans les loix qui font la base du Lévitique & du Deutéronome ; c'étoit là qu'un instituteur des nations devoit, en admettant des récompenses & des peines au-delà de notre carriere, établir un frein pour les crimes secrets ; cependant il ne l'a pas fait : il a mieux aimé verser des flots de sang humain, pour punir des délits souvent imaginaires, que de prévenir l'infraction de ses loix, en plaçant un Dieu rémunérateur & vengeur aux limites de notre existence.

Ce blasphème contre la religion naturelle paroît d'autant plus extraordinaire, que Moïse étoit entouré de nations qui croyoient à l'immortalité. La Phénicie, la Chaldée, l'Inde, la

PARTIE II. Perse & la Bactriane, bien plus anciennement civilisées que la horde à demi sauvage des Hébreux, admettoient ce dogme si consolant pour l'innocence opprimée, & si terrible pour la tyrannie qui opprime : l'Egypte même, monarchie si neuve, quand on la compare aux puissances qui habitoient les contrées élevées de l'Asie, en faisoit la base de sa législation : c'est pour désigner cette immortalité, qu'on sculptoit sur les bas-reliefs de ses temples l'hyéroglyphe célèbre du serpent qui mord sa queue, que les citoyens de tous les ordres embaumoient leurs momies, & que les Pharaons bâtissoient les pyramides.

Le dogme cruel de l'anéantissement paroît s'être propagé chez le peuple Hébreu, soit réuni, soit dispersé, jusqu'à ce que la secte des Esséniens, formée des débris des sectes Grecques, s'introduisit à Jérusalem. Dans l'intervalle Salomon, nommé jusqu'à nos jours le sage par excellence, confirma le blasphème de Moïse, & prépara ainsi les voies à un sophisme

de Lucrece, de Protagoras & de Lamettrie.

Pour peu en effet qu'on lise dans le silence du préjugé les écrits qui nous restent de ce monarque philosophe, on voit que sa métaphysique ne va pas jusqu'à distinguer l'*âme* de la *vie*: le même terme lui sert pour désigner ce qui fait penser l'homme & ce qui fait respirer la bête de somme; il dit dans ses Proverbes: *le juste connaît l'âme de ses jumens* (*); & quand il s'agit de l'homme, il s'exprime ainsi dans le livre de la Sageſſe: *aucun artiste n'a le pouvoir de faire un dieu qui lui ressemble; car, mortel lui-même, il ne forme de ses mains criminelles qu'un ouvrage mort: ainsi il vaut mieux que les êtres qu'il adore, parce que du moins il vit quelque tems, quoiqu'il doive mourir après: au lieu que les dieux qu'il fabrique n'ont jamais vécu.* (**)

L'HOMME
SEUL.

(*) *Novit justus jumentorum suorum animas.* Voy. *Prov. Salom. cap. XII, vers 10.*

(**) *Nemo enim sibi similem homo poterit deum*

PARTIE II. Les théologiens qui lisent dans la Bible, non ce qu'ils y trouvent, mais ce qu'ils veulent y trouver, citent le chapitre second de la Sageffe comme un monument de Salomon à l'immortalité : or ce chapitre, composé de vingt-quatre versets, n'est presqu'en entier que l'exposition du matérialisme le plus effréné ; l'auteur en a consacré vingt à distiller le poison, & seulement quatre à donner l'antidote.

« Les hommes qui intérieurement ne pensent pas bien, ont dit : la vie s'écoule avec l'ennui, & laisse à peine après elle une trace fugitive. L'homme, quand il cesse d'être, n'a plus de consolation à attendre ; & on ne connoît personne qui de la nuit du tombeau soit revenu à la lumiere.

» L'ame une fois éteinte, notre corps ne sera plus qu'une vaine poussiere. L'esprit qui

fingere ; cum enim sit mortalis , mortuum fingit manibus iniquis ; melior enim est ipse his quos colit , quia ipse quidem vixit , cum esset mortalis : illi autem nunquam.
Voy. *Sapient. Salom. cap. XV , vers. 16 & 17.*

» le vivifioit se dissipera comme un air subtil,
» & notre vie disparaîtra comme un nuage
» léger, sur lequel le soleil exerce sa puissance,
» & qui tombe appesanti par la chaleur.

L'HOMME
SEUL.

» Notre nom emporté par le tems, s'ou-
» blierá avec lui, & il ne restera aucune trace
» de ce que nous avons fait dans la mémoire
» des hommes.

» L'intervalle rapide de notre vie n'est
» qu'une ombre qui passe : après la mort, il
» n'est plus de retour : le sceau fatal est posé,
» & il n'est donné à personne de recouvrer
» l'existence.

» Venez donc : usez avec nous des biens
» qui sont en notre pouvoir; & pendant que
» la jeunesse maintient nos organes dans leur
» force, multiplions nos jouissances.

» Environs-nous des vins les plus exquis,
» respirons l'odeur aromatique des parfums,
» & ne laissons pas couler en vain la saison
» de jouir, qui est le printemps de la nature.

» Couronnons nos têtes de guirlandes de

PARTIE II. Les théologiens qui lisent dans la Bible, non ce qu'ils y trouvent, mais ce qu'ils veulent y trouver, citent le chapitre second de la Sageffe comme un monument de Salomon à l'immortalité : or ce chapitre, composé de vingt-quatre versets, n'est presqu'en entier que l'exposition du matérialisme le plus effréné ; l'auteur en a consacré vingt à distiller le poison, & seulement quatre à donner l'antidote.

« Les hommes qui intérieurement ne pensent pas bien, ont dit : la vie s'écoule avec l'ennui, & laisse à peine après elle une trace fugitive. L'homme, quand il cesse d'être, n'a plus de consolation à attendre ; & on ne connoît personne qui de la nuit du tombeau soit revenu à la lumiere.

» L'ame une fois éteinte, notre corps ne sera plus qu'une vaine poussiere. L'esprit qui

fingere ; cum enim sit mortalis , mortuum fingit manibus iniquis ; melior enim est ipse his quos colit , quia ipse quidem vixit , cum esset mortalis : illi autem nunquam.
Voy. Sapient. Salom. cap. XV , vers. 16 & 17.

» le vivifioit se dissipera comme un air subtil,
» & notre vie disparaîtra comme un nuage
» léger, sur lequel le soleil exerce sa puissance,
» & qui tombe appesanti par la chaleur.

L'HOMME
SEUL.

» Notre nom emporté par le tems, s'ou-
» blierá avec lui, & il ne restera aucune trace
» de ce que nous avons fait dans la mémoire
» des hommes.

» L'intervalle rapide de notre vie n'est
» qu'une ombre qui passe : après la mort, il
» n'est plus de retour : le sceau fatal est posé,
» & il n'est donné à personne de recouvrer
» l'existence.

» Venez donc : usez avec nous des biens
» qui sont en notre pouvoir; & pendant que
» la jeunesse maintient nos organes dans leur
» force, multiplions nos jouissances.

» Environs-nous des vins les plus exquis,
» respirons l'odeur aromatique des parfums,
» & ne laissons pas couler en vain la saison
» de jouir, qui est le printemps de la nature.

» Couronnons nos têtes de guirlandes de.

— » roses, avant qu'elles se flétrissent : qu'il n'y
PARTIE II. » ait aucune de nos plaines amoureuses, où
 » les plantes affaissées ne portent des traces de
 » notre intempérance.

» Sur-tout qu'il n'y ait parmi nous aucun
 » transfuge qui rougisse de nos aimables éga-
 » remens. Laissions par-tout des vestiges de
 » nos fêtes amoureuses : jouir est la destinée
 » de l'homme & son apanage. (*)

(*) Je n'ai eu le courage de traduire que les neuf premiers versets, dont voici le texte original.

*Dixerunt enim cogitantes apud se non rectè : exiguum
& cum tædio est tempus vitæ nostræ ; & non est refrigerium
in fine hominis : & non est qui agnitus fit reversus
ab inferis.*

*Quia ex nihilo nati sumus, & post hoc erimus tan-
quam non fuerimus....*

*Quâ extinctâ, cinis erit corpus nostrum & spiritus
diffundetur tanquam vestigium nubis & sicut nebula dis-
solvetur, quæ fugata est à radiis solis & à colore illius
aggravata.*

*Et nomen nostrum oblivionem accipiet per tempus nos-
trum, & non est reversio finis nostri, quoniam consignata
est, & nemo revertitur.*

*Venite ergo & fruamur bonis quæ sunt, & utamur
creatûrâ tanquam in juventute celeriter.*

Salomon continue d'analyser dans onze autres versets, non moins énergiques, la doctrine de ceux qui ne pensent pas bien; & quand il s'agit de la réfuter, voici avec quelle foiblesse il s'exprime, & sur-tout avec quelle briéveté.

« Ceux qui ont pensé ainsi ont été dans
» l'égarement, ils ont été aveuglés par leur
» propre malignité.

« Ils ont ignoré les secrets de Dieu, n'ef-
» pérant aucune récompense pour la justice,
» & ne supposant pas la gloire dont jouissent
» les ames saintes.

« Car Dieu a créé l'homme pour n'être
» point exterminé, il l'a fait à son image & à
» sa ressemblance.

L'HOMME
SEUL.

*Vino pretioso & unguentes nos impleamus, & non
prætereat nos flos temporis.*

*Coronemus nos rosis antequam marcescant: nullum
pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra.*

*Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ: ubique relin-
quamus signa lætitiae; quoniam hæc est pars nostra &
hæc est sors.*

24 DE LA PHILOSOPHIE

PARTIE II. » Mais la mort est entrée dans l'univers par
 » la jalousie du diable, & ceux qui défendent
 » le parti de cet esprit de ténèbres deviennent
 » ses imitateurs. (*)

Il est difficile de croire, avec les théologiens, *que cette gloire dont jouissent les ames saintes* soit la gloire éternelle, promise aux élus du Nouveau-Testament. Ces *ames* de Salomon ne sont sûrement que leur vie mortelle, puisque ce sage n'a qu'un seul terme pour désigner l'ame du saint & l'ame d'une jument.

Au reste, si l'on doutoit de mon interprétation, il suffiroit d'expliquer Salomon par lui-même, & de voir si lénigme proposée dans la Sagesse n'a pas sa clef dans l'Ecclésiaste.

(*) *Hæc cogitaverunt & erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.*

Et nescierunt sacramenta Dei, neque mercedem speraverunt justitiae, nec judicaverunt honorem animarum sanctorum.

Quoniam Deus creavit hominem inextirminabilem, & ad imaginem similitudinis suæ fecit illum.

Invidiū autem diaboli mors introiit in orbem terrarum : imitantur autem illum qui sunt ex parte illius.

» Les yeux du sage, est-il dit dans ce
 » dernier livre, étincelent sur son visage:
 L'HOMME
 SEUL.

» pour l'insensé, il marche dans les ténèbres; & j'ai reconnu qu'il n'y avoit aucune
 » différence entre la mort de l'insensé & celle
 » du sage....

» La mémoire de l'un & de l'autre ne leur
 » survivra pas; l'avenir les ensevelira également
 » dans les ténèbres de l'oubli; l'ignorance
 » à cet égard est l'égal de l'homme qui a
 » des lumières....

» Ne vaut-il pas mieux manger & boire,
 » & faire jouir son principe de vie du fruit de
 » ses travaux? (*)

Enfin, le Sage par excellence exprime sa

(*) *Sapientis oculi in capite ejus: stultus in tenebris ambulat; & didici quod unus utriusque esset interitus... non enim erit memoria.*

Sapientes similiter, ut stulti, in perpetuum; & futura tempora obliuione cuncta pariter operient: morituri doctus similiter ut indoctus...

Nonne melius est comedere & bibere, & ostendere animæ suæ bona de laboribus suis? Voy. Ecclesiast. cap. II, vers. 14, 16 & 24.

maniere de penser dans un autre texte , sans
PARTIE II, voile & sans parbole.

» La mort de l'homme est égale à celle de
 » la bête de somme . . . le premier n'a rien au-
 » dessus de l'autre . . .

» Tous les êtres tendent au même lieu , la
 » poussiere a été leur germe , & ils seront rendus
 » à la poussiere.

» Qui fait si l'esprit de vie des enfans
 » d'Adam s'eleve , & si celui des bêtes de
 » somme se contente de descendre ?

» Il en résulte , suivant moi , qu'il n'y a
 » rien de mieux que de se réjouir dans ses
 » œuvres. (*)

Ne nous appesantissons point sur le crime

(*) *Unus interitus est hominis & jumentorum . . .
 Nihil habet homo jumento amplius . . .*

*Et omnia pergunt ad unum locum , de terra facta
 sunt , & in terram pariter revertuntur.*

*Quis novit si spiritus filiorum Adæ ascendet sursum ,
 & si spiritus jumentorum descendat deorsum ?*

*Et deprehendi nihil esse melius quam lætari hominem
 in opere suo. Voy. Ecclesiast. cap. III , vers. 19 , 20
 21 & 22.*

de Salomon , puisque c'étoit celui de la nation entiere qu'il gouvernoit ; & plaignons ce roi celebre , de ce qu'il n'a eu ni la philosophie , ni la révélation , qui l'auroient mené toutes deux par des voies contraires au dogme consolateur de l'immortalité.

L'HOMME
SEUL.



ARTICLE V.

*DU SUFFRAGE DE QUELQUES PERES DE
L'ÉGLISE EN FAVEUR DU DOGME DE
L'ANÉANTISSEMENT.*

PARTIE II. **F**é voudrois bien savoir comment dans l'église primitive , de saints prélats qui soupiroient après la palme du martyre , qui n'avoient d'asyle contre la tyrannie qu'ils défioient , que le sein de l'Être suprême qui les attendoit au bout de leur carriere ; je voudrois bien savoir , dis-je , comment ils concilioient cette attente de l'immortalité , avec le dogme affreux de l'anéantissement , qu'ils sembloient prêcher dans leurs ouvrages .

Je ne parlerai point de S. Hilaire , qui , dans ses Commentaires sur l'Evangile de S. Matthieu , laisse échapper cette phrase : *les ames , soit qu'elles habitent un corps , soit qu'elles en sortent , ont toujours une substance corporelle.*

Je passerai aussi sous silence S. Ambroise, qui dans son ouvrage sur Abraham, dit en **L'HOMME SEUL.** propres termes : *nous ne connoissons rien que de matériel, excepté la vénérable Trinité.*

Ces deux Peres de l'église ayant combattu dans d'autres ouvrages pour l'immortalité, il y auroit de la dureté à s'appesantir sur une contradiction qui a échappé à leur logique, plutôt qu'à leur vertu.

Il ne m'est pas aussi aisè de justifier sur le dogme de l'anéantissement les Justin, les Tatien, les Arnobe & les Tertullien.

Il est certain que vers le tems où Marc-Aurele, simple théïste, écrivoit pour l'immortalité, les auteurs vénérables que je viens de citer, & qui, soit en qualité de platoniciens, soit en qualité d'apologistes du christianisme, auroient dû combattre pour la même cause, soutenoient que l'ame naturellement meurt avec le corps qu'elle vivifie.

Tertullien, dans un traité philosopho-théologique sur l'objet qui nous occupe, déclare

PARTIE II. que l'ame est corporelle ; que si elle n'étoit pas un corps elle-même, elle ne seroit rien ; & ce qui semble renverser le christianisme par sa base, il ajoute que cette matérialité de l'ame se manifeste clairement dans l'Evangelie. (*)

Le rhéteur africain Arnobe n'est guere plus orthodoxe dans son apologie du christianisme, quand il prétend que l'ame est d'une nature douteuse & ambiguë, & que la mort peut exercer son pouvoir terrible sur elle, & l'anéantir, à moins que Dieu par son pouvoir suprême ne l'élève à l'immortalité. (**)

(*) *Si non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis....*

Nihil (anima) si non corpus...

*Quantum ad philosophos satis hæc,
quia quantum ad nostros ex abundanti, quibus corporalitas animæ in ipso Evangelio reucebit. Voy. De animâ, cap. VII.*

(**) *Medietas ergo quædam, & animarum anceps, ambiguaque natura... hoc pačto dignabitur immortalitate donare, quamvis eas mors sæva poss: videatur extinguere & ad nihilum redactas irremeabili aboli-*

Un élève d'un Pere de l'église , le savant Tatien , a prêché la même doctrine.

L'HOMME
SEUL.

L'ame de l'homme , dit-il dans sa fameuse harangue contre l'idolatrie grecque , *n'est point un être simple : plusieurs parties entrent dans ses élémens ; c'est cette composition matérielle qui fait appercevoir son existence.*

La conclusion qu'il en tire fait honneur à sa logique , si elle n'en fait pas à son orthodoxie : *apprenez donc , ô Grecs , que l'ame par sa nature n'est point immortelle. (*)*

Il est probable que Tatien avoit puisé cette doctrine anti-philosophique à l'école de S. Justin : écoutons un moment le maître , après avoir entendu le disciple.

Le martyr S. Justin se promenoit un jour ,

zone delere. Voy. Disputation. advers. gent. Lib II , cap. XXXI & XXXVI.

(*) *Hominum anima non est simplex , sed ex multis partibus constat ; componitur enim , ut manifestè apparet , ex corpore ; nam nec ipsa sine corpore posset apparere Non immortalis est anima , ô Græci , suaptè natura , sed mortalis. Voy. Orat ad Græcos , cap XXI & XXIV.*

PARTIE II. à ce qu'il dit, sur le bord de la mer, rêvant sur la métaphysique; il rencontra un vieillard vénérable, qui le prenant pour un sophiste, se mit à jouer avec lui le rôle de Socrate.

Après quelques rêveries platoniques sur la maniere dont l'ame des êtres intelligens voit l'Ordonnateur des mondes, l'inconnu a cet entretien avec le Pere de l'église.

LE VIEILLARD.

» Dieu est donc aussi accessible à l'ame des
 » bêtes? ou bien l'homme auroit-il son ame
 » particuliere, tandis qu'il y en auroit une
 » d'une autre nature pour les ânes & les
 » chevaux?

S. JUSTIN.

» Point du tout; il n'y a qu'une sorte d'ame
 » qui vivifie tous les êtres de l'univers.

LE VIEILLARD.

» Ainsi les ânes & les chevaux ont vu Dieu
 » ou le verront un jour.

S. JUSTIN.

» La conséquence n'est pas exacte, puisque
 parmi

» parmi les hommes même, le vulgaire n'a
 » pas cet avantage ; le juste seul, dont la
 » carrière est purifiée par l'exercice de la
 » vertu, peut contempler l'Être suprême.

L'HOMME
SEUL.

LE VIEILLARD.

» Il résulte donc de votre principe que le
 » juste n'est pas en société avec Dieu parce
 » qu'il a une ame, mais seulement parce qu'il
 » est juste.

S. JUSTIN.

» Sans doute, & parce qu'il a eu lui de quoi
 » pénétrer là souveraine intelligence.

LE VIEILLARD.

» Fort bien : répondez-moi maintenant,
 » les brebis & les chevres font-elles tort à la
 » société ?

S. JUSTIN.

» Elles ne nuisent à personne.

LE VIEILLARD.

» D'après votre théorie, les brebis & les
 » chevres verront donc l'Ordonnateur des
 » mondes !

—
PARTIE II.
» Tenez : avouez avec moi que les philosophes n'ont que des lumières vagues sur toute cette métaphysique : il n'y en a pas un seul qui puisse définir ce que c'est que l'âme.

S. JUSTIN.

» Je pense comme vous.

LE VIEILLARD.

» C'est aussi à tort qu'on la dit immortelle ; car si elle l'étoit, il faudroit aussi qu'elle n'eût point eu d'origine.

S. JUSTIN.

» L'opinion qu'elle n'a point eu d'origine & qu'elle n'aura point de fin n'est pas nouvelle. Les Platoniciens semblent l'avoir puisée à l'école de Socrate.

LE VIEILLARD.

» Mais vous-même, croyez-vous le monde éternel ?

S. JUSTIN.

» Des philosophes le disent ; mais je ne suis pas de leur avis.

LE VIEILLARD.

» Vous avez raison ; car quelle raison
 » auroit-on pour ne pas donner une origine
 » à ce qui s'accroît , subit toutes sortes de
 » changemens & se décompose ? Si le monde
 » a eu un commencement , il faut bien que
 » les ames aient commencé & même qu'elles
 » s'anéantissent. . . .

L'HOMME
SEUL.

S. JUSTIN.

» Cette doctrine me paroît exacte.

LE VIEILLARD.

» Les ames ne sont donc pas immortelles ?

S. JUSTIN.

» Elles ne peuvent l'être , puisque nous
 » avons décidé que le monde avoit une
 » origine. (*)

(*) *Num illud etiam comprehendunt animæ omnium animalium , interrogabat ille , an alia hominis anima , alia equi & asini ?*

Minime , inquam ; sed eadem sunt in omnibus .
Videbunt igitur , inquit , equi & asini , aut videryn ?
Deum aliquando ?

PARTIE II. Je voudrois bien savoir s'il y a une enquête dans l'Europe chrétienne, qui ne char-

*Non sanè, inquam; nam ne hominum quidem vulgus,
sed tantum si quis justè vixerit ac justitia cæterisque
omnibus virtutibus lustratus fuerit.*

Non jam ergo, inquit ille, propter cognationem videt Deum, neque eò quod meus sit, sed quia temperans & justa?

Sanè, inquam; & quia habet quo Deum intelligat.

Faciunt cuiquam injuriam capræ & oves?

Nemini profectò , inquam.

Nihil igitur his de rebus sciunt isti philosophi: nee enim quid sit anima explicare possunt.

Idem mihi videtur.

*Neque etiam immortalis dicenda est; nam si immor-
ialis, etiam profectò ingenita.*

Increatam autem & immortalem existimant nonnulli, qui Platonici dicuntur.

Sed tu an ipsum mundum ingenitum dicis?

Sunt qui dicant, sed his ego non assentior.

Rectè facis, quam enim habet rationem corpus adeo solidum & durum & coagmentatum; quodque immutatur, perit & nascitur quotidie, non ab aliquā causā ortum censere? quod si mundus genitus est, necesse est animas quoque genitas esse, ac posse nullas esse. Sunt enim factae hominum & cæterorum animalium causā, si omnino separatim ac non una cum propriis corporibus genitas dices.

geât pas un pareil dialogue d'anathèmes ; soit que ce fût l'inquisition de Rome, qui fit demander pardon à Galilée d'avoir été bon physicien, soit que ce fût celle de Madrid, qui a fustigé de nos jours le philosophe Olavidès, pour avoir fertilisé les landes de la Sierra-Morena ; soit enfin que ce fût celle du Châtelet de Paris, qui a condamné au bûcher *la Philosophie de la nature.*

L'HOMME
SEUL.

Videtur hoc recte se habere.

Non ergo immortales sunt ?

Non, si quidem statuimus mundum esse genitum.



ARTICLE VI.

*DE QUELQUES ANCIENS QUI ONT NIÉ
L'IMMORTALITÉ.*

PARTIE II. **O**N réduiroit peut-être à un petit nombre de sophistes sans principes ou de mauvaise foi, les promoteurs du dogme de l'anéantissement.

L'athée Protagoras écrivit un traité contre l'immortalité de l'ame, que nous n'avons plus; c'étoit un porte-faix d'Abdere, qui, en arrangeant des fagots, méditoit sur les premiers principes; devenu chef de secte, il tint école d'athéisme, & se fit payer chérement des leçons qu'il donnoit pour anéantir la morale de la nature. Athenes, quoique le centre du tolérance, condamna ce sophiste à l'exil & ses livres au feu; sa doctrine périt avec la flamme qui consuma ses ouvrages.

Epicure, ainsi que son disciple Lucrece, n'eut jamais de principe fixe sur la métaphysique: cet homme qui avoit banni du monde

philosophique les nombres de Pythagore, les idées de Platon, & les formes d'Aristote, réalisoit le vuide : il disoit que l'homme étoit libre, & il fendoit sa liberté sur la déclinaison des atomes; tantôt il faisoit mourir l'ame, & tantôt il l'envoyoit végéter dans les intermondes, où il logeoit ses fantômes de divinités. Ce philosophe composa trois cents volumes sur les premiers principes; s'il avoit rencontré la vérité, il n'auroit écrit que deux pages.

L'HOMME
SEUL.

Voici un texte plus précis contre l'immortalité; il est de Pline le naturaliste : « Ce qui suit le dernier de nos jours est de même nature que ce qui précéda le premier instant où nous vîmes la lumiere; & le corps & l'ame n'ont pas plus de sentiment après la mort, qu'ils en avoient avant la naissance; mais la vanité humaine, qui cherche toujours à s'entretenir, a imaginé, jusque dans les régions fantastiques de l'avenir, une nouvelle existence: de là sont nés le principe de l'immortalité de l'ame, le dogme de la métémpsychose

40 DE LA PHILOSOPHIE

PARTIE II. » & la doctrine du culte des ombres... On
» s'est conduit comme si la vie de l'homme étoit
» essentiellement différente de celle des ani-
» maux (*). » Mais ce texte isolé n'est peut-
être que l'opinion de quelque ancien sophiste ,
que Pline transcrit sans la garantir ; comme il
a fait de tant de contes métaphysiques , chymi-
ques & historiques , dont fourmille son histoire
naturelle : au reste , quand même Pline auroit
adopté la doctrine de l'anéantissement , de
quelle autorité peut être une simple opinion
dénuee des preuves qui la justifient ? Conten-
tons-nous de déplorer que ce beau génie qui
avoit tant de droits à l'immortalité , ait con-
damné son ame à l'oubli dont il a sauvé ses
ouvrages.

(*) *Omnibus à supra die eadem quæ antè pri-
mam , nec magis à morte sensus ullus , aut corporis aut
animæ , quam antè natalem. Eadem enim vanitas in fu-
turum etiam se propagat : & in mortis quoque tempora
ipsa sibi vitam mentitur , aliàs immortalitatem animæ ,
aliàs transfigurationem , aliàs sensum inferis dando ,
& manes coleando ceu verò ullo modo spirandi
ratio hominis à cæteris animalibus distet.* Plin. *Hist.*
natur. lib VII , cap. LVI.

On cite encore Séneque le philosophe; mais jamais ce sophiste n'a eu d'idée à lui; son imagination vagabonde se promene dans tous les systèmes, & n'en adopte aucun: il est épicurien quand il veut adulter les femmes, & stoïcien quand il veut en imposer aux hommes; tantôt il prétend que nous entrons tout entiers dans le monument, tantôt il dogmatise en faveur de l'immortalité (*); ses livres conduisent au

L'HOMME
SEUL.

(*) Il suffit de mettre en regard deux textes contradiétoires de Séneque pour apprécier ses jugemens.

« Quand on traite, dit-il, de l'éternité de nos ames, » il faut regarder comme une preuve du plus grand » poids, le concert unanime des hommes à craindre ou » à espérer une autre vie; & dans une pareille matière » c'est le sentiment général qui me détermine.

Cum de animarum æternitate differimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum auctimentium inferos aut colentium: utor hac publicâ persuasione.

Il y a un peu loin de cette doctrine à celle qu'il expose à Martia pour la consoler dans ses malheurs. Nous venons d'entendre le philosophe; voici le sophiste:

» Souviens-toi, dit-il, que la douleur n'a aucune » prise sur les morts; toutes ces peintures redoutables » qu'on nous fait des enfers, sont le fruit de l'imagination des poëtes, qui ont voulu se jouer de notre

scepticisme ; mais lui-même ne s'en doute pas ;
PARTIE II. il ne faut ni louer sa morale , ni relever ses erreurs , ni même examiner ses paradoxes.

Les blasphèmes de Séneque le tragique ont encore moins de poids que les sentences erronées de Séneque le philosophe ; il est vrai qu'on a chanté sur le théâtre de Rome ce vers de la Troade :

Post mortem nihil est , ipsaque mors nihil.

Mais ne déclame-t-on pas quelquefois sur le nôtre ce vers de Sertorius ?

L'honneur & la vertu sont des noms ridicules.

» crédulité ; il n'y eut jamais de prison ténébreuse
 » pour les ombres , ni de Léthé , ni de fleuves vomissant des flammes , ni de tribunal de Rhadamante ; la
 » mort termine tout , & au-delà il n'y a ni plaisir ni
 » peine ; la mort nous rend à cet état passif où nous
 » étions avant que de naître.

Cogita nullis defunctos malis affici : illa quæ nobis inferos faciunt terribiles , fabulam esse : nullas imminentem mortuis tenebras , nec carcerem , nec flumina flagrantia igne , nec oblivionis amnem , nec tribunalia , & reos : luserunt ista poëtæ , & variis nos agitavere terroribus : mors omnium dolorum & solutio est & finis , ultrà quam mala nostra non exireunt , quæ nos in illam tranquillitatem in qua antequam nasceremur , jaceremus , reponit. Conf. ad Marc. cap XIX.

Ne renvoie-t-on pas le spectateur dans
Atrée, avec cette affreuse moralité ?

L'HOMME
SEUL.

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Ces blasphèmes dramatiques peuvent an-
noncer le mauvais goût du poète, mais non
les erreurs de sa croyance.

Des athées de mauvaise foi, qui ont dogma-
tisé, non pour éclairer l'homme, mais pour
faire secte, après avoir enrôlé sous leurs dra-
peaux des sophistes sans principes & des
poètes sans autorité, ont voulu flétrir jusqu'à la
mémoire des grands hommes, en leur prêtant
leurs erreurs & leurs paradoxes.

De tous les attentats de ce genre, celui qui
blesse le plus ma sensibilité, est une calomnie
odieuse contre Marc-Aurele; l'auteur effréné du
Système a osé ranger ce sage parmi les apôtres
de l'anéantissement, parce qu'il dit *que la mort*
n'est que la dissolution des élémens dont cha-
que animal est composé (*): comme s'il ne

(*) *Système de la nature*, tome I, page 289.

s'agissoit pas ici uniquement de l'ame sensitive !

PARTIE II. comme si le livre de Marc-Aurele ne fourmilloit pas de passages qui attestent l'immortalité du principe intelligent (*) ! mais peu importe à ce patriarche de l'athéisme, pourvu qu'il éblouisse les femmes, qu'il étonne ses lecteurs, & qu'il déclame.

(*) *Ce, qui est venu de la terre retourne à la terre ; mais ce qui avoit une céleste origine retourne dans les cieux. Voyez Marc-Aurele, lib. VII, pag. 50.*

J'ai été composé de matiere & de quelque chose qui agit en moi comme cause ; & comme ni l'un ni l'autre n'ont été faits de rien, ni l'un ni l'autre ne seront anéantis. Ib. lib. V, pag. 13.

Conserve dans sa pureté le génie qui t'anime, comme si dans l'instant tu devois le rendre. Ib. lib. III, pag. 12.

En quel état faut-il que se trouvent & le corps & l'ame quand la mort arrive ? Cette vie est courte : elle est précédée & suivie d'une éternité. Ib. lib. XII, pag. 7.

Je me sers, pour tous ces passages, de l'élégante & fidelle traduction de M. de Joly.



ARTICLE VII.

DES MODERNES ENNEMIS DE
L'IMMORTALITÉ.

DEPUIS les Peres de l'église hétérodoxes que j'ai cités, jusqu'à Montagne, l'intervalle qui s'est écoulé est rempli par des barbares qui ne pensoient pas, ou par des énergumenes qui s'égorgeoient pour les *universaux*, les *anté-léchies* & les *quiddités*: il est fort inutile de rechercher ce que pensoient alors les hommes, au travers de ce fatras de questions captieuses, frivoles ou absurdes, qu'on a honorées pendant douze cents ans du nom de métaphysique, & qui n'ont servi qu'à faire douter s'il y avoit réellement une métaphysique.

L'HOMME
SEUL.

Montagne, Lamotte Levayer, Bayle & d'autres apôtres du scepticisme, en apprenant à douter de tout, ouvrirent toutes les portes de l'incrédulité; & la doctrine de ces beaux génies venant à germer dans des esprits fol-

PARTIE II. bles, y produisit l'athéisme & le dogme de l'anéantissement.

On chercha des raisons pour prouver le système de la mortalité; & n'en trouvant point de satisfaisante, on eut recours à de frivoles autorités: on cita avec complaisance le mot de Toland à l'agonie: *je vais dormir*; & celui de Rabelais, qui rendit le dernier soupir en disant: *je vais chercher un grand peut-être*.

Depuis, on a fait, de l'idée que tout pérît avec nous, un de ces premiers principes qui prouvent tout & qu'on ne prouve pas; les sophistes du haut de leur empirée ont regardé en pitié le philosophe de la nature qui avoit la stupidité de croire à un Dieu rémunérateur & vengeur; & ils ont combattu contre Platon & Marc-Aurele avec la logique des épigrammes.

Je ne connois que cinq ouvrages, où descendant dans l'arene, & combattant à armes égales, les auteurs aient entrepris d'étayer de syllogismes le paradoxe de la matérialité: c'est le livre qui a pour titre, *De l'origine du monde*

& de son antiquité, la Lettre de Thrasibule, l'Homme machine, le Bon sens, & le Système de la nature : aussi c'est à les réfuter que je vais employer le reste de ce chapitre ; je serai court, parce que j'ai pour but de discuter & non de disputer ; & je serai modéré, parce que je ne me défie pas de la bonté de ma cause.

L'HOMME
SEUL.

ARTICLE VIII.

PRINCIPES POUR RÉSOUUDRÉ LE PROBLÈME DE L'IMMORTALITÉ.

PARTIE II. BOINDIN disoit dans les cafés, & après lui un sophiste a écrit dans ses *Lettres à Eugénie*, & après ce précepteur d'Eugénie, un prétendu Mirabaud a répété dans son *Système de la nature*, que l'homme étoit une horloge qui ne sonnoit plus les heures dès qu'on venoit à la briser (*); mais l'être intelligent n'est point une horloge : le tems, qui altere les rouages de sa frêle machine, ne peut rien contre le principe qui le fait penser : le pere de Montagne, Newton & le chancelier d'Aguesseau sentent en vain leurs corps se dissoudre ; leurs ames sublimes existent encore dans toute leur vigueur, quoiqu'elles n'habitent plus que des ruines : le pendule n'oscille plus ; le grand ressort est

(*) Voyez *Lettres à Eugénie*, tome I, page 120, & *Système de la nature*, tome I, page 262.

brisé ;

brisé; & l'esprit, toujours actif, marque encore sur le cadran le symbole de l'immortalité.

L'HOMME
SEUL.

Notre globe s'altere, dit l'instituteur d'Eugénie, *les mers changent de place*, *les montagnes s'écroulent*, tout ce qui respire meurt à la fin, & l'homme seul prétendroit à une durée éternelle? (*) Sans doute, si le principe intelligent est un être particulier dans la nature, je ne vois pas pourquoi il subiroit toutes les altérations de la matière : il doit, comme le sage des stoïciens, rester immobile au milieu des mondes qui s'écroulent.

Mais supposons pour un instant que l'ame n'est que la matière supérieurement organisée; je voudrois bien savoir ce qu'on entend par l'anéantissement : ce qui est peut - il cesser d'exister? Notre corps lui-même n'est pas anéanti, il ne fait que changer de modifications; les êtres que nous voyons, prennent sans cesse de nouvelles formes; tout est dans

(*) Lettre à Eugénie, tome I, page 141.

PARTIE II. l'univers développement ou métamorphose, mais rien n'est annihilé; & l'on voudroit que le principe qui pense en moi se détruisît, tandis que la substance qui végete se conserve? Rien ne meurt dans la nature, & l'ame veut mourir?

L'ame pérît-elle à la façon du corps? Mais la mort de tout être sensitif n'est que la dissolution de ses parties: or la pensée est une; l'unité intellectuelle ou le **MOI** individuel ne peuvent se partager; mon ame est toute entière, ou nulle: elle ne peut donc se dissoudre, & par conséquent mourir.

Dieu, dit-on, ne nous doit rien... Sophistes cruels! Dieu ne nous doit-il pas le bonheur, puisqu'il nous le rend nécessaire? Puisque l'existence de mon ame sur la terre est pénible, elle cessera donc de l'être un jour? puisque le premier principe est bon, mon ame est donc immortelle?

L'ame est immortelle sans doute, & j'en suis convaincu, puisque je souffre; & le tyran qui m'opprime, en est convaincu aussi, puisqu'il a des remords.

Ce dogme est trop nécessaire à la paix du genre humain pour n'être qu'une erreur ; si l'âme étoit mortelle , l'enfer pour nous seroit sur la terre , & le néant au-delà.

L'HOMME
SIUL.

Le partisan de l'anéantissement semble l'ennemi né de la société , parce que sa doctrine n'est favorable qu'au despotisme des rois & à la perversité des scélérats : aussi quand César , plaidant pour Catilina , voulut établir le dogme de la mortalité de l'âme , Caton , le grand Caton , ne s'amusa point à le réfuter ; il se contenta de dire qu'il étoit un mauvais citoyen ; & la postérité a confirmé le jugement de ce grand homme , malgré les talens du vainqueur de Pharsale , son génie & ses victoires.

Le sceptique , pour croire une vie à venir , demande des preuves métaphysiques : mais pourquoi récuse-t-il cette foule de preuves morales qui l'accablent ? Il est probable que s'il étoit accablé de preuves métaphysiques , il demanderoit encore ; pour croire , des preuves

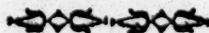
morales ; il desire trop d'être anéanti, pour
PARTIE II. desirer d'être éclairé.

Ames sensibles, pour qui ce foible ouvrage est écrit, voulez-vous une démonstration de votre immortalité ? Jetez un regard autour de vous ; voyez seulement la discorde des élémens & les crimes des rois.

L'homme vertueux gémit sur la terre ; mais, en mourant, il devient libre ; il n'y a que son persécuteur qui mérite d'être anéanti.

Voyez l'histoire de Clarisse ; c'est une des plus belles preuves de l'immortalité de l'ame qu'ait produites l'esprit humain : les argumens de Clarke, de Paschal & de Descartes sont bien faibles auprès d'une page de Richardson.

Je vais tenter de donner une autre démonstration dans le genre de celle de Clarisse ; c'est l'histoire pathétique de Jenny Lille ; si en la lisant on est ému, je triomphe, & l'ame est immortelle.



ARTICLE IX.

HISTOIRE DE JENNY LILLE.

JACQUES II régnoit en Angleterre, si c'est régner que de s'agiter péniblement pour faire trembler ses sujets, de lutter avec la verge flétrissante du despotisme contre l'épée de la liberté, & de se mettre sans cesse à la tête de ses courtisans pour combattre des hommes.

Jacques n'étoit point méchant par système, mais il avoit l'esprit foible & le cœur pusillanime; & chez un peuple qui a un grand caractère, la stupidité de Claude fait autant de mal que les crimes de Néron.

Un bâtard de Charles II, persécuté avec furie par son successeur, & devenu l'idole de l'Angleterre, voyoit de loin se former l'orage qui menaçoit le trône; ce seigneur étoit le célèbre duc de Monmouth, le plus bel homme de la Grande-Bretagne, & revêtu, outre cela, des grandes qualités que la beauté ne fait que

PARTIE II. supposer : s'il avoit eu la moitié de la politique du prince d'Orange, ce dernier n'eût jamais été que le stathouder de la Hollande ; mais il ne laissa pas mûrir le projet de révolution qu'il méritoit, il crut que son nom & la haine qu'on portoit à son rival suffisoient pour lui créer une armée ; & il périt, comme le comte d'Essex, avec le titre de rebelle, qu'il méritoit peut-être moins que celui d'insensé.

Il étoit aisé au dernier des Stuard de ramener à lui les cœurs de ses sujets, en faisant parade d'une clémence qu'il pouvoit exercer sans péril ; mais il semble que la grandeur d'ame soit toujours l'apanage des talens : le vainqueur de Monmouth fut petit & cruel ; il fit couler à torrens le sang des partisans de son rival, & il se vengea comme un empereur de Maroc, lui qui n'étoit que le premier citoyen de Londres.

Il est rare qu'un Tibere n'ait des Séjans pour ministres de ses fureurs. Jacques II ordonna à son chancelier Jeffreys, & au colonel Kirke,

de faire périr sur l'échafaud tous les rebelles qui avoient échappé au combat de Sedgemor : ces satellites impitoyables exécuterent ces ordres en esclaves qui brûlent de devenir tyrans à leur tour ; le colonel assassina donc avec le glaive de la guerre , & le chancelier avec le glaive des loix. (*)

L'HOMME
SEUL.

Bridgewater devint le théâtre des assassinats réfléchis du colonel : en entrant dans cette ville , il fit conduire au gibet , sans la moindre information , dix-neuf de ses principaux habitans : comme il se faisoit un jeu de sa cruauté , il faisoit exécuter ses victimes , pendant qu'il buvoit à la santé du roi ou à celle du chancelier. Il lui tomba un jour dans l'esprit de faire pendre

(*) Il faut voir dans le Tite-Live de l'Angleterre , l'histoire des fureurs de ce nouveau Séjan. Il y avoit à Londres une anabaptiste dont la bienfaisance s'étendoit sur les wighs comme sur les toris , & sur les protestans comme sur les personnes de sa secte. Un partisan de Monmouth obtint un asyle chez elle ; dans la suite il osa trahir sa bienfaitrice , & déposa contre elle ; ce monstre obtint grâce pour sa perfidie , & l'anabaptiste fut brûlée vive pour sa charité.

PARTIE II. le même homme jusqu'à trois fois, pour prolonger les horreurs de son supplice. Les tigres qui servoient de ministres à ses fureurs, étoient ses soldats, & il les appelloit ses moutons.

Auprès de ces scènes de barbarie, l'innocence & l'amour offroient dans Bridgewater un spectacle charmant pour les ames honnêtes & sensibles : c'étoient deux amans dignes de l'estime de toute la terre, que le ciel étoit sur le point de récompenser de vingt ans de malheurs & de vertus.

Jenny Lille n'étoit plus dans cette aurore de la jeunesse, où l'ame étonnée d'elle-même, pressent le plaisir, plutôt qu'elle ne fait le goûter ; elle avoit atteint cet âge plein de vigueur, que la nature a fixé pour l'union des sexes, où les facultés se développent, où le caractère s'annonce, & où toutes les passions parlent avec énergie : âge heureux que ne connaîtront jamais ces automates énervés qu'on marie à quinze ans, & qu'on force à devenir hommes avant qu'ils cessent d'être enfans.

Elle n'avoit de son printemps que les charmes de la beauté, & cette ingénuité qui les fait valoir. Ses vertus appartennoient toutes à l'été de l'âge, & il n'y avoit point d'homme qui ne tînt à l'honneur de les partager.

L'HOMME
SEUL.

L'infortune avoit légèrement imprimé son sceau sur les roses de son teint ; elle n'en étoit pas moins belle, mais elle en étoit plus intéressante.

Sydnei aimoit Jenny : il ne le disoit pas ; mais son regard parloit pour lui ; & la beauté ingénue ne tient gueré contre l'éloquence du regard : au reste Sydnei étoit digne de Jenny par sa figure & par son ame ; il étoit philosophe, & il n'avoit que vingt ans ; il faudroit le comparer au Lovelace de Richardson, si Lovelace eût été honnête homme.

Sydnei & Jenny étoient tous les deux maîtres de leur destinée ; du moins personne dans Bridgewater ne favoit qui les avoit fait naître ; on les honoroit comme des intelligences descendues du ciel, & qui n'avoient pu être

produites par les voies ordinaires de la nature.

PARTIE II. Sydnei, depuis trois ans, oublioit ses chagrins pour s'occuper de ceux de son amante. Il cherchoit à la pénétrer ; mais son ame inaccessible se fermoit à ces doux épanchemens que l'amour demande sous le voile de l'amitié ; sa persévérance fut enfin récompensée : venez , lui dit Jenny , sous ce berceau de myrthe qui nous dérobe à tous les regards ; mon ame toute entiere s'ouvrira devant vous ; la nuit commence à couvrir ce jardin de son crêpe lugubre. -- Puisse-t-elle ensevelir à jamais dans son sein la mémoire des malheurs dont je vais vous faire le récit !

Sydnei trembloit que le secret de son amante ne fût fatal à son amour ; mais il brûloit de l'entendre : il se laissa conduire vers le berceau ; son cœur palpitoit avec force, & Jenny en redoubla les battemens par ce prélude terrible :

Sydnei, j'ai vécu ; j'ai rempli par mes malheurs , la carriere que la nature m'a tracée ; j'adore les décrets de la Providence ; mais

l'opprobre ou l'effroi ont empoisonné tous les instans de ma vie : fidelle à mon Dieu & aux loix de mon pays , je vais à vingt-six ans commander mon cercueil , & Cromwel est mort dans son lit.

L'HOMME
SEUL.

Cromwel ! l'affreux Cromwel ! . . . Mais laissons en paix les scélérats , quand ils reposent sous la tombe --- Sydnei , écoutez-moi : J'avois un pere; il devoit son rang , sa fortune & ses titres à son roi ; il étoit l'ami de Charles I : l'infortuné ! il ne put mourir de son effroi , ce jour terrible où Londres vit la tête sanglante de ce monarque rouler sur l'échafaud de Witheall , pour le punir d'avoir épargné les fanatiques qui lui ont survécu.

Mon pere , qui n'avoit pu sauver un récicide à sa nation , ne se consola de l'inutilité de ses efforts , qu'en dérobant l'héritier de la couronne aux pieges de ses persécuteurs ; il contribua à l'évasion de ce prince , & quand il fut en sûreté , il attendit en paix que Cromwel le punît d'avoir diminué le nombre de ses remords.

PARTIE II. Une si belle action ne se découvrit que la dernière année du regne de ce tyran; mon pere fut aisément convaincu d'avoir procuré un asyle au sang des Stuard, & il fut conduit au supplice, comme coupable de haute trahison, par les traîtres qui avoient assassiné Charles I avec le glaive des loix.

Je n'avois alors qu'un an; cet illustre criminel me prit entre ses bras sur l'échafaud; & me montrant au peuple: Anglois, s'écria-t-il, si mon sang ne suffit pas à l'hydre du fanatisme, voici l'unique rejeton de ma race: frappez, mêlez notre cendre à celle de vos rois; ma famille va s'éteindre; mais un jour la postérité n'en prononcera le nom qu'avec celui de la patrie que vous n'avez su défendre. --- Et toi, ma fille, si tu survis à ton pere, n'oublie jamais que tu es Angloise, & que l'opprobre de devoir la vie à un régicide, ne peut être effacé qu'en m'imitant. ---

Sydnei, à la fin de ce récit, étoit tombé involontairement aux genoux de sa maîtresse;

il la regardoit avec cet enthousiasme religieux
qu'on doit à une victime de la patrie ; mais son L'HOMME
SEUL.
cœur gémissoit en secret, comme s'il ne pou-
voit rencontrer une héroïne sans s'exposer à
perdre son amante.

Jenny aimoit trop Sydnei pour ne pas entendre son silence ; elle le releva avec émo-
tion, laissa échapper une larme sur sa main,
& de ce ton qui va jusqu'au cœur, elle con-
tinua ainsi : ---

Mon ami, le spectacle de votre sensibilité
a été le premier plaisir que mon cœur ait
goûté. --- A peine étois-je en âge de réfléchir
sur les malheurs de mon pere, que je fus
obligée de pleurer sur les erreurs de ma mere.
Cette femme, à qui on ne peut reprocher que
de n'avoir pas été au-deffus de son sexe, qui parut
peut-être vile à ses propres yeux, mais qui
sera toujours respectable aux miens,acheva
d'empoisonner en moi le sentiment de l'exis-
tence. La proscription lui avoit ravi son rang,

PARTIE II. ses titres & sa fortune ; lasse de lutter contre l'adversité , elle changea de nom , & épousa en secret un de ces fougueux parlementaires qui établirent sur le meurtre de leur roi leur fantôme de république. L'anarchie aristocratique périt bientôt avec Cromwel qui l'avoit fait naître ; l'Angleterre ouvrit les yeux sur vingt ans de démence & de fanatisme , & la haine que le peuple avoit conçue pour les tyrans , se convertit en horreur contre les régicides.

Ma mere & son époux se retirerent en Hollande ; ce pays renfermoit le peuple le plus libre de la terre ; mais les assassins de Charles I ne pouvoient trouver d'asyle dans une contrée où il y avoit encore des hommes. Quatre Anglois se chargerent de venger la patrie & les rois : ils entrerent un soir dans la maison que nous occupions à la Haye , & fondirent , l'épée à la main , sur leur malheureux compatriote.

Quoique dix ans se soient écoulés depuis ce désastre , l'image en est encore toute entière

dans mon ame. --- Le coupable, à la vue du danger, saute sur son épée ; les assassins l'environnent : ma mere, la chevelure éparse, le sein à demi nu, les yeux étincelans, s'élance au milieu des combattans. --- Quel héroïsme de courage, Sydnei, s'il eût été employé pour défendre mon pere !..... Elle s'arrêta un instant, comme pour donner à sa douleur le tems de s'exhaler ; & reprenant son récit : ma mere, dit-elle, tenta en vain de dérober la victime au fer des assassins ; sa beauté, l'intrépidité avec laquelle elle osa défendre son époux avec les seules armes de la nature, ne firent qu'irriter ces féroces royalistes ; l'ami de Cromwel fut percé d'onze coups d'épée, & sa femme blessée, en se débattant, au-deffous du sein, tomba évanouie sur son cadavre.

L'HOMME
SEUL.

Pendant que cette scène horrible se passoit, je dormois dans un cabinet séparé par un jardin de l'appartement de ma mere : tout-à-coup la porte s'ouvre ; j'entends une personne gémissante se traîner péniblement vers mon

PARTIE II. lit ; je me leve à demi avec les convulsions de la terreur , & je tends une main glacée à l'objet que mon imagination prend pour un fantôme : je me sens alors saisi avec force par des bras ensanglantés ; le silence de la nuit , les cris inarticulés d'une mourante , l'idée sinistre des spectres , dont mon esprit est occupé , tout redouble mon horreur ; j'invoque le secours de ma mere ; mais à peine ce mot fatal est-il prononcé , que la personne qui me tient embrassée , tombe avec grand bruit , & m'entraîne dans sa chute : nous perdîmes toutes deux connoissance.

Je ne fais pas combien de tems dura ce sommeil de mort ; mais à peine mes yeux commencèrent-ils à s'ouvrir , que je me vis environnée de femmes étrangères , qui cherchoient à me rappeller à la vie ; j'ignorois encore l'horrible scène de la veille , & je ne regardois la faiblesse de mes sens , la sueur froide dont j'étois inondée , & ce spectre livide & sanguin qui m'avoit tenu embrassée , que comme l'effet

d'un

d'un songe qui avoit altéré les organes de mon imagination. Mon illusion ne fut pas de longue durée ; dès que j'eus la force de me soutenir, je m'approche de mon lit, une lampe à la main ; j'entr'ouvre les rideaux & je vois A l'instant je jette un cri terrible, ma lampe tombe & s'éteint, & mes genoux se dérobent sous moi. Sydnei, c'étoit ma mere, c'étoit le spectre. La tendresse conservoit l'usage de mes sens, & je vivois pour souffrir ; je me précipite sur ce corps presque inanimé, & je le tiens étroitement embrassé : peu à peu les membres glacés de ma mere reprennent une partie de leur ressort : elle entr'ouvre un œil mourant ; & dès qu'elle me reconnoît, elle me fait le récit de l'horrible tragédie qui l'avoit privée d'un époux, & qui alloit bientôt me priver moi-même de l'unique bien qui me faisoit encore chérir l'existence. J'allois ranimer un peu son espérance, & lui inspirer la sérénité qui me manquoit à moi-même. Non, ma fille, me dit-elle, contemple ma blesſure, vois le

L'HOMME
SEUL.

PARTIE II. sang que j'ai répandu, je sens que je n'ai plus que quelques instans à vivre.... Je n'ai que trop vécu.... Ah ! si j'avois ton innocence !.... si je n'avois pas épousé.... Je vois que tu me pardones, & je meurs.... --

Sydnei, pendant ce récit, avoit éprouvé toutes les sensations de son amante; ses yeux avoient les mêmes mouvements, son visage prenoit les mêmes teintes, sa bouche sembloit partager sa respiration. -- O Jenny ! s'écrie-t-il tout-à-coup en se précipitant à ses pieds, tu as épuisé la coupe de l'adversité; le ciel & la terre t'abandonnent.... eh bien, tu n'en es que plus digne de moi. ---

Sydnei, je t'ai assez estimé pour te faire cette horrible confidence; j'ai pour pere un homme mort sur l'échafaud, ma mere a épousé un régicide; je suis sans titres, sans ressource & sans fortune; je ne puis déguiser ma naissance sans passer pour la plus vile des Angloises; je ne puis l'avouer sans être plus vile encore; je marche sans cesse entre l'infortune

& l'opprobre Plains la triste Jenny , ne _____
la méprisé pas ; mais fuis-la pour jamais. --- L'HOMME
SEUL.

Moi , te fuir ! Dieu & moi , voilà les
seuls êtres dans la nature qui t'aiment encore....
Non , je ne t'abandonnerai pas à ta destinée ;
les aveux que tu m'as faits augmentent , s'il
est possible , ma vénération & ma flamme.
Accorde-moi ta main ; c'est à ton époux à te
consoler de la perte d'un pere , de l'ingratitude
de ta patrie , & du mépris de l'univers. ---

Respectable Sydnei ! Mais non , ta
vertu te feroit funeste , tu partagerois l'infor-
tune que je porte avec moi depuis ma naif-
fance : je ne t'épouserois pas , je t'entraînerois
dans ma tombe. ---

Hé bien , que je sois heureux un instant , &
je consens de mourir Jenny vous
vous troublez ... ce regard.... Partagez-vous
mon émotion ? Puis-je embrasser mon
épouse ? ---

Oui , je la suis , Sydnei..... Il ne faut pas
que j'abandonne la vie sans avoir connu la feli-

— cité sans avoir justifié la Providence. —

PARTIE II.

Sydnei , ivre d'amour & de joie , embrassoit encore les genoux de Jenny , lorsqu'on entendit frapper avec force à la porte du jardin. Cet amant généreux effuie les larmes de joie qu'il venoit de répandre , se dégage des bras de son amante , & une lampe à la main , s'avance avec inquiétude vers la porte , & l'ouvre. --- A l'instant des soldats se jettent sur lui , & on l'arrête au nom du roi ; le prisonnier jeta un cri d'effroi : Jenny accourut , & aussi-tôt la porte fut refermée.

Jenny éperdue , attendit long-tems dans le jardin l'issue de cette aventure ; elle monta ensuite en chancelant dans son appartement , se jeta sur un fauteuil , & s'abandonna à toute l'amertume de ses réflexions.

Sydnei , au point du jour , fut conduit chez le colonel Kirke ; le conseil de guerre étoit asssemblé dans son cabinet ; on se hâta d'enchaîner l'accusé , & le colonel vint lui-même l'interroger.

LE COLONEL.

Sydnei, on vous accuse d'avoir trempé L'HOMME
SEUL.
dans la rebellion du duc de Monmouth.

SYDNEI.

Milord, je fus l'ami du frere de mon roi,
mais je ne suis point un rebelle.

LE COLONEL.

Monmouth fut un traître, & ses amis le font
aussi. --- Comment osez-vous faire l'aveu d'une
amitié si coupable ?

SYDNEI.

Je ne suis point assez lâche pour flatter un
juge ou pour trahir un ami. --- Le duc de
Monmouth m'a sauvé la vie, je l'ai honoré
pendant sa prospérité, j'ai gémi sur ses erreurs,
& je ne fais point outrager sa mémoire.

LE COLONEL.

Vous avez du moins été instruit de sa con-
spiration ?

SYDNEI.

Le duc de Monmouth m'estimoit trop pour
penser à faire de moi un rebelle ; c'est le com-

70 DE LA PHILOSOPHIE

bat de Sedgemor qui m'a appris ses projets,
PARTIE II. son crime & sa défaite.

LE COLONEL.

Mais après le combat de Sedgemor vous avez offert un asyle à ce traître ?

SYDNEI.

Je vois bien, milord, que je n'ai plus que quelques instans à vivre ; mais je ne les avilirai pas par le mensonge ou par la lâcheté. --- Oui, j'ai tenté de dérober le duc de Monmouth au supplice : s'il avoit été vainqueur, je me serois à jamais banni de l'Angleterre ; mais dès qu'il a été malheureux, je n'ai plus vu en lui qu'un ami.

LE COLONEL.

Sydnei, j'admire votre franchise. --- Que pensez-vous du roi Jacques, & de son ministre Jeffreys ?

SYDNEI.

Milord, prononcez ma sentence.

LE COLONEL.

Répondez, au nom du roi.

S Y D N E I.

L'HOMME
SEUL.

Vous le voulez. -- Je respecte mon prince; je voudrois mourir pour lui, plutôt que sur un échafaud. -- Mais quand on choisit un fanatique pour son ministre, & un soldat pour juger des citoyens on n'est pas digne de commander à des Anglois.

L E C O L O N E L.

Il prononce lui-même son arrêt: qu'on le traîne à l'échafaud.

On conduisit l'intrépide Sydnei dans un cachot, pour y rester jusqu'à l'exécution de la sentence. A peine y fut-il entré, qu'il s'ouvrit la veine avec une aiguille, & écrivit, avec son sang, ce terrible billet adressé à Jenny :

« Chere épouse, votre oracle est accom-
» pli on m'a condamné comme rebelle,
» mais je meurs vertueux & digne de vous. ---
» Fuyez cette terre cruelle, qui dévore ses ha-
» bitans. --- Consolez-vous: votre époux ne

— » meurt pas tout entier ; son ame vous attend
PARTIE II. » au-delà de la tombe.

Le geolier séduit par la vue d'un diamant,
 se laissa engager à prendre ce billet & le porta
 lui-même à son adresſe.

Quand j'aurois le style de Rousseau & le
 génie de Richardson, je peindrois foiblement
 les transports impétueux de Jenny à la lecture
 du billet fatal de son amant ; ces instans pathé-
 tiques qui déchirent l'ame, se supposent & ne
 se définissent pas.

Jenny n'a point recours à la froide ressource
 des gémissemens ; elle vole chez le colonel
 Kirke, & lui demande une audience secrete.
 Dès qu'elle l'apperçoit, elle tombe à ses ge-
 noux : milord, s'écrie-t-elle en reprenant ha-
 leine presque à chaque mot, vous avez con-
 damné à la mort le chevalier Sydnei
 C'est le plus vertueux des hommes c'est
 mon époux. . . . Elle ne put en dire davan-
 tage ; mais les larmes dont son visage étoit
 inondé, le mouvement de ses levres tren-

blantes, & les palpitations de son sein plaidoyent éloquemment en sa faveur. Le féroce guerrier ne soutint pas long-tems le spectacle de tant de charmes & de tant de douleurs : Jenny, dit-il, je suis ici le seul arbitre de la destinée de votre époux ; mais si je le rends à vos larmes, par quel prix Si vous le rendez, grand Dieu ! vous ne serez que juste aux yeux du ciel ; mais vous serez aux miens le plus généreux des hommes.

L'HOMME
SEUL.

Chaque mot de Jenny enflammoit encore davantage le tyran ; il la releve, la fait asseoir auprès de lui, & lui saisissant la main, ah ! dit-il, que Sydnei est coupable à mes yeux ! Il est votre époux ?

Jenny rougit & recule son siège ; le colonel rapproche le fien ; & serrant avec ardeur le bras de l'infortunée, quoi, dit-il, tant de charmes seroient au pouvoir d'un traître !

Sydnei un traître ! Eh bien, milord, s'il l'est, c'est sa grace que j'implore.

Belle étrangère, vous demandez sa grace.

PARTIE II. Que ces regards ardents font bien sûrs de l'ob-
tenir ! Mais par quel prix. . . .

Hé ! que peut une malheureuse qui n'a hé-
rité de ses peres que l'opprobre & le désespoir,
pour satisfaire le ministre des rois ? Ah ! si
j'étois moi-même sur le trône, je croirois, par
un vil salaire, dégrader la vertu.

Non, non, Jenny, un instant de foiblesse
ne peut dégrader un cœur tel que le vôtre...
Hé ! que craignez-vous ? La nuit couvrira de
son ombre ce secret terrible, & demain les
embrassemens d'un époux épureront. . . .

Barbare, je t'entends; c'est de mon opprobre
que tu attends le prix de ton odieuse clémence;
tu seras adultere, afin d'être juste....

Et vous aimez votre époux ? . . . !

Va, laisse-moi Je confens d'être mal-
heureuse; mais je ne veux pas être vile....
J'ai lu d'un seul regard dans les replis de ton
ame criminelle; tant d'iniquité de ta part me
démontre l'innocence de mon époux : qu'il
meure. . . . Lui mourir !.... Homme barbare,

je retombe à vos genoux ; au nom de tout ce
qui vous est cher sur la terre , rendez à ma L'HOMME
SEUL,
douleur votre victime ; n'exigez pas d'une
femme éplorée le plus affreux des sacrifices ;
permettez que je puissé encore lever vers le
ciel des regards sereins ; ne me forcez pas à un
attentat que les remords d'une vie entiere ne
fauroient effacer.

Un tigre auroit respecté tant de vertu ; le
tyran n'en devint que plus ivre d'amour & plus
avide de crimes. Non , dit-il , je ne fais point
sacrifier ma félicité à de frivoles scrupules ;
ce soir je ferai le plus fortuné des hommes , ou
vous n'aurez plus d'époux.... Je consens ce-
pendant à ménager votre juste délicatesse ; ce
palais est exposé aux regards du public ; ---
c'est chez vous que je veux tomber à vos pieds ,
& vaincre vos mépris ; ce soir je m'y rendrai
en silence & sans suite : si votre porte est
ouverte , votre époux a sa grace ; finon ,
tremblez.

Soldat féroce ! ... & tu crois que la voix

■■■■■ d'un homme suffit pour me faire trembler ?
PARTIE II. Va, j'ai l'ame plus haute que toi, puisque je n'ai point encore fait l'apprentissage du crime : essaie de sauver mon époux, & de me faire subir, à sa place, le supplice des traîtres ; tu verras, si j'ai mon innocence, avec quelle fierté je monterai sur l'échafaud ; l'épouse de Sydnei craint Dieu & l'opprobre, mais elle se croit faite pour braver les tyrans.

Adorable furie, je me crois assez grand pour vous pardonner ce soir tant d'outrages.... ce soir.....

Jenny sort, la rage dans les yeux, & la mort dans le sein ; elle entre d'abord sous le berceau qui a été témoin de ses derniers sermens ; & se jetant à genoux : Arbitre suprême de mes jours, s'écrie-t-elle, je ne t'impute point mes malheurs ; --- tu es sans doute le Dieu du bien, puisque c'est moi qui l'atteste. mais si ma vie fut pure, si le cœur de Sydnei est digne de toi, --- enleve-moi dans ton sein & sauve-moi d'affreux blasphèmes.

Cette priere terrible ne fait qu'aigrir le fiel qui la dévore ; elle monte dans son appartement ; & jetant un regard sur son lit, voilà, dit-elle, la place que Sydnei devoit occuper : sa place n'est plus que dans mon cœur.... Sydnei.... Ah ! quand je ferois assez malheureuse pour vivre encore, qui pourroit jamais remplir cette place fatale ? Je n'eus qu'un pere, je n'aurai jamais qu'un époux.

Mon époux ! il mourra, & j'ai pu le sauver ! & j'ai pu ! Quelle horrible alternative ! de subir la haine de la terre ou de la mériter.

Mais si ma vertu étoit moins cruelle ! si je ne livrois à mon tyran que ce corps que la mort va bientôt engloutir ! si, tandis que des amantes vulgaires sacrifient leur vie à un amant, je sacrifiois mon honneur à un époux ! je n'y survivrois pas.... N'importe, soyons vile & mourons.

Jenny ne laisse point à son délire le temps de se calmer, elle se précipite vers la porte de

PARTIE II. sa maison, l'ouvre avec agitation, remonte & tombe évanouie aux pieds du lit qu'elle alloit profaner.

Quand elle eut repris l'usage de ses sens, elle appréhenda un souvenir funeste ; & prenant un vase où étoit renfermée une liqueur assoupissante, dont elle usoit tous les soirs pour se procurer quelques heures de sommeil, elle double la dose, ne prononce que ces mots, Dieu ! Dieu ! avale le breuvage & s'endort sur un fauteuil.

Le colonel, vers le minuit, se rend chez Jenny, trouve sa porte entr'ouverte, jouit du fruit de ses crimes . . . & le monstre se croit heureux.

Vers le point du jour le sommeil léthargique de Jenny se dissipe ; elle voit à ses côtés le tyran, & ne doute plus de son opprobre. --- Barbare, s'écrie-t-elle, je n'accuse que moi de tant d'infamie ; je te pardonne ; fuis, & rends-moi mon époux.

Votre époux, dit le colonel ? il vous attend

dans la place publique : venez , Jenny.....
& voyez. A ces mots , il l'entraîne vers la
fenêtre du cabinet , l'entr'ouvre , & lui montre
le cadavre de Sydnei , suspendu à un gibet de
trente pieds... Ah ! monstre , s'écrie-t-elle...
Elle dit , & tombe morte à ses pieds.

L'HOMME
SEUL.



ARTICLE X.

RÉFLEXIONS SUR L'HISTOIRE DE JENNY.

PARTIE II. **A**braham, à la place de Sydnei, n'auroit sûrement perdu ni son amante, ni la vie.

L'anecdote à laquelle je fais allusion, remonte au tems héroïque qu'une philosophie sévère appelle quelquefois l'âge des fables.

Abraham voyageoit en Egypte avec Sara son épouse, âgée de soixante & cinq ans, & très-belle encore, suivant Moïse & le révérend Pere Dom Calmet : le Pharaon qui régnoit alors, devint épris de cette beauté presque septuaginaire, & voulut l'avoir dans son serrail. Abraham qui avoit prévu l'effet des charmes de Sara, lui dit avant son enlevement : *Je sais que vous êtes belle ; si ces Egyptiens vous voient un moment, ils diront entre eux : voilà la femme de cet étranger ; alors ils me tueront & s'empareront de vous ; déclarez-leur, je vous supplie, que vous êtes ma sœur,* *afin*

*afin qu'en votre considération il ne m'arrive
que du bien, & que mon ame vive par votre
grace.*

L'HOMME
SEUL.

Le détour eut le succès qu'on s'en étoit promis : Sara fut enlevée & conduite au palais du Pharaon, qui témoigna sa reconnoissance en souverain. Abraham reçut de lui des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des chameaux & des ânesfles. (*)

(*) Je ne fais ici que traduire littéralement la Genèse ; car il ne faut se brouiller ni avec le cordelier Dom Viret, ni avec l'abbé de Fontenay, qui fait avec gloire les petites affiches pour cent un souscripteurs ; ni avec l'abbé Barruel, qui calomnie *incognitò* tous les philosophes dans ses *Helviennes*, qu'il intitule modestement du nom de *Provinciales*.

Voici le texte de la Vulgate ; car l'hébreu, la première langue du monde, au gré de Dom Calmet & de nos savans capucins, est au-dessus de mon intelligence.

Cum (Abraham) prope esset ut ingredetur Aegyptum, dixit Sarai uxori suæ : novi quod pulera sis mulier.

Et quod cum viderint te Aegyptii, dicturi sunt : uxor ipsius est & interficiunt me & te reservabunt.

Die ergo obsecra te quod soror mea sis : ut bene sit mihi, propter te & vivat anima mea ob gratiam tui . . .

Sublatæ est mulier (Sara) in domum Pharaonis,

PARTIE II. Vingt-cinq ans après, Sara grosse d'Isaac, & toujours belle, quoiqu'elle eut quatre-vingt-dix ans, inspira une passion violente à un Abimelech, roi de Gerar en Phénicie. Le pere des croyans qui s'étoit si bien trouvé de son mensonge en Egypte, ne devint pas véridique en Phénicie : il fit passer une seconde fois sa femme pour sa sœur, & la reconnoissance du roi de Gerar lui valut encore des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. (*)

La sainte Bible ne nous laisse pas ignorer que Sara fut rendue sans être déshonorée par Abimelech : ainsi dans cette occasion le mensonge sauva l'adultere.

Abraham vero bene usi sunt propter illam: fueruntque ei oves & boves & asini & servi & famulæ & asinæ & camelii. Voy. Genes. cap. XII.

(*) Après avoir transcrit le texte du mensonge auprès du Pharaon, il me semble que le révérendissime franciscain Dom Viret, l'illustre folliculaire de Fontenay, & Barruel, le Scarron des Provinciales, doivent me dispenser de transcrire celui du mensonge auprès d'Abimelech ; il suffit d'annoncer aux ames pieuses que ces trois hommes d'église dirigent sans doute, qu'on trouvera cette anecdote des annales juives dans le vingtième chapitre de la Genèse.

Il reste seulement un doute à éclaircir :
 Jenny pouvoit-elle par un mensonge adroit
 sauver son honneur & la vie de Sydnei ?
 Abraham avoit-il le droit de faire passer sa
 femme pour sa sœur, auprès des Pharaons
 d'Egypte & des rois de Gerar, pour mettre
 ses jours en sûreté, & se faire donner beaucoup
 de bœufs, d'ânes & de servantes ?

Augustin, le fameux évêque d'Hippone, coupe le nœud-gordien, en disant au sujet du stratagème du pere des croyans : *il cacha quelque chose de vrai, mais il ne dit rien de faux* (*). Ce qui fait allusion à une généalogie de Sara, arrangée par les anciens commentateurs de la Genèse, pour sauver un mensonge trop palpable à son époux : suivant cette généalogie, Sara étoit fille d'Aram, frere d'Abraham, par conséquent sa niece : or, dit Sacy, un des plus sages commentateurs de la Bible, le mot de sœur signifie souvent un proche

(*) *Tacuit aliquid veri non dixit aliquid falsi.* Voy. *August. Contr. Faust. lib XXII, cap. XXIV.*

parent ; & *Abraham pouvoit dire que Sara étoit sa sœur, c'est-à-dire, fille de son aïeul.* (*)

PARTIE II. Il a été heureux pour l'évêque d'Hippone qu'il fut un Pere de l'église, & pour Sacy qu'il fut de l'école de Port-Royal ; car Paschal qui aimoit la vérité toute nue, auroit bien pu, pour les punir de l'avoir habillée à la jésuite, en faire les héros d'une nouvelle Provinciale.

La bouche d'or des Peres grecs, le fameux Chrysostome n'est pas sophiste, comme son confrere Augustin : il va droit à la question, & décide que Sara a eu raison d'exposer son honneur pour sauver la vie de son époux. *Qui pourroit assez louer cette héroïne, dit-il, de ce qu'elle a voulu, afin de ne pas exposer les jours d'Abraham, s'exposer elle-même à l'adultere & livrer son corps à des barbares ?* (**)

Je regrette bien que mon héroïne angloise & son magnanisme époux n'aient pas consulté la

(*) Voyez la *Bible de Sacy, dernière édition in-8° de Nismes, tome I, page 354.*

(**) Voy. *Homil. duodecim, in Genesim.*

morale théologique des patriarches & des Peres de l'église , au lieu de la morale éternelle de la nature. Le colonel Kirke n'auroit pas eu besoin d'être atroce , & Jenny , sœur de Sydnei , auroit vécu.

Je ne puis quitter ni Jenny ni les Peres de l'église ; le grand évêque d'Afrique , que nous venons de voir justifier en sophiste la mémoire d'Abraham , nous a conservé une anecdote syrienne , qui semble à quelques égards l'original de l'histoire mémorable de l'amante de Sydnei. Voyons comment S. Augustin a pu jeter une idée , faite pour germer dans la tête de David Hume & dans la mienne , & quel rapport il peut y avoir entre une homélie sur le sermon de la Montagne & un chapitre de la Philosophie de la nature. (*)

Acyndinus gouvernoit Antioche pour les empereurs , & protégeoit les traitans , qui partout , semblables au feu le plus destructeur , ne

L'HOMME
SEUL.

(*) L'anecdote que nous tirons de l'évêque d'Hippone se lit *lib. I, cap. XVI,*

— s'accroissent qu'au dépens des substances qu'ils
PARTIE II. devorent.

Un citoyen inscrit sur le registre des traitans pour payer une livre d'or de tribut au trésor des Césars, n'ayant pas satisfait à la loi fiscale, fut arraché du sein de sa famille & conduit en prison avec ignominie.

Le Syrien étoit pauvre, & lui ôter la liberté c'étoit lui ôter un crédit qui pouvoit suppléer à son indigence. Mais dans aucun pays les exacteurs des impositions n'ont raisonné; ils n'ont pas plus de logique dans la tête que d'humanité dans le cœur. Les commis de l'intendant Acyndinus voyant que leur prisonnier ne faisoit pas de l'or dans son cachot, le menaçerent, s'il ne payoit pas son tribut à l'expiratation d'un nouveau délai, de lui faire perdre la tête sur un échafaud.

Cette férocité fit beaucoup de bruit dans Antioche; mais comme les petits tyrans subalternes que soudoyoit Acyndinus faisoient passer le plus léger murmure pour un crime de lésé-

majesté, on ne donna à l'infortuné qu'une pitié stérile, & il alloit périr, parce qu'il n'avoit pas le toucher de Midas ou le secret du grand œuvre.

L'HOMME
SEUL.

Heureusement le Syrien, au moment où il subissoit la tyrannie fiscale, venoit d'épouser une belle femme. Une belle femme étoit une protection aussi puissante au siecle des Césars qu'au siecle des patriarches. Un homme puissant dans Antioche se présente devant l'infortunée, & lui promet de payer la livre d'or dont dépendoit la vie de son époux, si elle veut accorder une nuit, non à son amour, mais à son libertinage. L'aveu du prisonnier dont la tête commençoit à se perdre, l'aspect sur-tout de l'échafaud qu'on dressoit, décide la Syrienne. La nuit fatale est accordée, & ainsi que nous l'avons vu dans l'histoire de Jenny, le monstre qui viole la beauté mourante se croit heureux.

A la pointe du jour, il fallut donner le prix convenu pour cette abominable jouissance.

un esclave de l'homme puissant apporte avec
PARTIE II, mystere un sac du poids d'une livre : on l'ou-
vre, & au lieu d'or, on n'y trouve que de la terre.

Le dénouement de cette horrible aventure
ne fut pas le même à Antioche qu'à Bridge-
water : la Syrienne eut assez de force pour ne
point mourir ; elle se présenta au tribunal d'A-
cyndinus, & avec la double éloquence de la
douleur & de la beauté, elle lui raconta le mal-
heur de son époux & son propre outrage.

Acyndinus n'avoit point une ame de tygre ;
il favoit , par sa sensibilité naturelle , tempérer
la dureté de sa place : il releva la Syrienne qui
embrasloit ses genoux , & se punit en payant
lui-même la livre d'or , de n'avoit pas surveillé
l'avidité impitoyable des exacteurs ; quant au
vil scélérat qui avoit refusé jusqu'à l'or devenu
le prix de son crime, il le condamna à donner
à la Syrienne qu'il avoit déshonorée , la terre
même d'où il avoit tiré la matière du sac.

Antioche , quoique perdue de mœurs ,
applaudit au jugement d'Acyndinus.

S. Augustin qui , instruit dans les lettres grecques , adoptoit tantôt la morale de Moïse , tantôt celle de Socrate & de Marc-Aurele , est bien embarrassé à qualifier l'action de l'héroïne d'Antioche ; il tergiverse , il n'ose avoir un avis qui compromettoit ou fa philosophie , ou sa religion : cependant on sent qu'il approuve la Syrienne plutôt qu'il ne la condamne. --- Pour nous qui ne voulons nous brouiller ni avec les sages , ni avec les Peres de l'église , nous laissons à l'ame de nos lecteurs à apprécier Jenny , Sara & la citoyenne d'Antioche.

L'HOMME
SEUL.



ARTICLE XI.

RÉSULTATS DE L'HISTOIRE DE JENNY.

PARTIE II. **J**e ne connois point d'argument métaphysique plus fort que la preuve morale que je viens d'exposer. Pour peu qu'on réfléchisse sur ce mouvement d'oscillation dans la société, qui tend à placer d'un côté les biens & le bonheur, & de l'autre la misere & l'opprobre, on verra qu'il y a des milliers d'hommes aussi malheureux que Jenny, & peut-être moins coupables. Quand il n'y en auroit qu'un seul, l'induction contre la Divinité seroit aussi terrible : si ce malheureux est anéanti, ce monde est l'ouvrage du mauvais principe, la providence est une chimere, & Dieu est le plus affreux des tyrans.

Je naiss avec le germe des maladies les plus cruelles ; je m'en console par la tendresse d'un pere, & il me déshonore ; je me jette dans les bras de ma patrie, & elle me persécute ; je prie l'Être suprême de m'enlever dans son sein, &

il m'anéantit. --- Quelle est la religion où mon existence ne feroit pas alors le crime de la Divinité? Quel est le législateur qui auroit droit de m'interdire le blasphème de Brutus?

L'HOMME
SEUL.

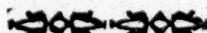
Ce raisonnement doit frapper le théologien comme le philosophe, & l'artisan comme le géometre, parce que tous ces êtres sont sensibles.

Platon, Clarke & Descartes m'ont étonné, mais ne m'ont point convaincu : que m'importent les raisonnemens sublimes de ces métaphysiciens sur l'immortalité de l'ame? mon esprit n'accorde son assentiment qu'à l'évidence, & non à l'autorité; & l'unique fruit que je tire de la lecture de ces grands hommes, c'est de désirer que leur ame soit immortelle comme leur génie.

Il n'en est pas de même de la preuve que fournit l'horrible dissonance que le mal physique & le mal moral introduisent au milieu de l'harmonie de l'univers. Le pâtre, qui végete, sens qu'il est malheureux, comme le sage qui raisonne; si l'ame est anéantie, tout le système

PARTIE II. des êtres leur paroît l'ouvrage de la plus aveugle des intelligences ; mais si elle est immortelle, que leur importe la nature & les hommes ? Dieu leur reste, & le problème est expliqué.

Trois classes de philosophes peuvent attaquer le corollaire que je tire de l'histoire de Jenny. Examinons, dans le silence des préjugés, si le genre humain seroit assez malheureux pour que la cause que je défends ne fût pas celle de la vérité.



ARTICLE XII.

DU SYSTÈME QUE TOUT EST MAL.

ON a vu dans tous les tems de pieux fanatiques, au teint blême & à l'esprit faux, qui ont avancé que tout étoit mal sur la terre : il n'y a point de paradoxe à dire que cette opinion conduit au dogme de l'anéantissement.

L'HOMME
SEUL.

Si tout est mal, on doit en conclure que le premier moteur a manqué d'intelligence ; or, comment une cause aveugle produiroit-elle un effet immortel ?

Si tout est mal, comment l'homme a-t-il l'idée du bien ? comment peut-il mériter l'immortalité ?

Si tout est mal, quelle confiance nous resterait-il dans le premier principe ? desirer notre félicité, c'est desirer d'être anéanti.

Tout est mal, stupide misanthrope ! & le soleil t'éclaire, & tu respire l'air serein de la liberté ! & tu as le pouvoir sublime de faire des heureux !

PARTIE II. Il y a du mal sans doute sur la terre, puif-
que tes sophismes y introduisent la crainte &
le désespoir ; mais j'écouterai les philosophes,
& je ferai bien ; la mort me placera dans le
sein de la Divinité, & je ferai encore mieux.



ARTICLE XIII.

*DE L'OPINION QUE LA QUANTITÉ DU
MAL EST NÉCESSAIREMENT ÉGALE
A CELLE DU BIEN.*

UN philosophe moderne qui a cru penser d'après la nature, en ne pensant que d'après lui-même, a dit que le bien & le mal étoient nécessairement dans une égale proportion (*): ce créateur de l'équilibre n'a pas vu que son hypothese n'étoit pas favorable au dogme de l'immortalité.

Si la somme des biens est égale pour tous les hommes à celle des maux, la Providence s'est acquittée envers nous, & elle ne nous doit pas l'immortalité.

Mais ce système d'équilibre ne feroit-il pas fondé sur des sophismes? Son inventeur s'appuie sur les principes des métaphysiciens, & sur les calculs des géometres; n'auroit-il pas

L'HOMME
SEUL.

(*) *De la nature*, par J. B. Robinet, tom. I, ch. XXIII.

PARTIE II. eu tort d'étudier, pour résoudre un pareil pro-
blème, Euclide & Leibnitz, plutôt que le grand
livre de la nature ?

Lamotte Levayer, à qui la philosophie doit plus qu'elle ne s'imagine, après avoir long-tems pesé les biens & les maux de l'existence, disoit qu'il ne voudroit point recommencer à vivre, aux mêmes conditions sous lesquelles il avoit vécu; cependant Lamotte Levayer avoit du crédit à la cour, de la fortune & des amis, & l'envie le croyoit heureux.

D'abord le bien physique n'est nullement en proportion avec le mal physique; & un coup-d'œil jeté sur le globe, suffit pour le démontrer.

Des révolutions extraordinaires ont changé plus d'une fois sa surface; la mer a englouti de vastes continens; un feu sorti des entrailles de la terre, a dévoré des villes puissantes; des déluges fréquens, tels que ceux de Noé, de Deucalion & d'Ogygès, ont bouleversé l'Europe & l'Asie; alors des générations entières ont disparu, & notre petite planète a été sur le point

point de subir le sort de ces soleils qui s'éteignent, de tems en tems, dans les déserts infinis de l'espace.

L'HOMME
SEUL.

On a vu des pestes, telles que celles du quatorzième siecle, faire le tour du globe & enlever les deux tiers de l'espèce humaine, dans les régions où elle eut le moins d'activité (*); ce fléau, s'il en faut croire nos annales, fut accompagné d'une vapeur de feu qui embrasa près de deux cents lieues d'étendue, & de nuages d'insectes venimeux qui étouffèrent par-tout la végétation dans son germe. Vers le même tems le feu de la guerre embrasoit l'Europe; & les malheureux qui échappoient à la peste, avoient encore la force de s'entre-détruire.

Le Nouveau-Monde, quoique plus récemment sorti du sein des eaux, n'a pas eu moins à se plaindre que l'ancien du mal physique; presque tous les hommes y sont atteints du mal vénérien, depuis le détroit de Magellan jusqu'à la terre de Labrador, où il finit pour

(*) Voy. *Istorie di Mathæo Vilani*, lib. I.

PARTIE II. faire place au scorbut, qui n'est peut-être que le même fléau diversement modifié.

Lorsque l'Espagne descendit en Amérique pour en faire un désert, elle lui donna la petite vérole, qui enleva la moitié des sauvages échappés au fer des conquérans & au bûcher des inquisiteurs; & elle en reçut en échange cette maladie honteuse & cruelle qui empoisonne encore aujourd'hui dans les deux mondes les organes de nos plaisirs, & y tarit la source des générations.

Environ 150 ans avant la conquête de l'Amérique, la lepre exerçoit ses ravages dans l'Europe; & nos historiens ont calculé qu'il y avoit dans la chrétienté dix-neuf mille hôpitaux destinés à traiter, je ne dis pas à guérir, cette horrible maladie. Il est heureux que la lepre & le mal vénérien ne se soient pas rencontrés sur le globe; car c'en étoit fait de l'espèce humaine.

J. B. Robinet prétend (*) que la vertu des spécifiques est proportionnée à la malignité des mala-

(*) *De la nature*, tom. I, ch. XXIV.

dies. Que de réponses je ferois à ce paradoxe, si je voulois faire un livre aussi gros que le sien !

L'HOMME
SEUL.

Quel est le spécifique de la goutte, & de l'humeur corrosive qui forme les cancers?

Vous dites qu'il est dans la nature, & que la postérité faura le découvrir : que m'importe? Je meurs dans les tourmens, & mon petit-fils sera guéri; voilà une grande consolation pour la génération présente. S'il n'y a point d'équilibre à présent, il n'y en aura jamais.

Quand même il y auroit des remèdes infali-bles pour chaque maladie, l'équilibre philo-sophique n'en seroit pas mieux conservé. La gravelle est un mal; l'opération qui la guérit est-elle un bien? Un instant me donne une pleurésie, & il faut souvent trois mois pour me guérir. Ce rapport se trouve encore moins dans l'ordre moral : aucun individu ne porte en soi un germe égal de vices & de vertus. Il y a dans la société mille Anitus pour un So-crate; le juste vit obscur, & les grands cri-minels gouvernent l'univers.

PARTIE II. Il est important de réfuter plus en détail le système de J. B. Robinet ; je m'apperçois qu'il a séduit jusqu'à des philosophes , soit parce qu'il a fallu un gros volume pour l'exposer , soit peut-être parce que c'est un système.

Notre ingénieux écrivain appuie son opinion sur ce principe , que les créatures perdent à chaque moment autant d'existence qu'elles en reçoivent (*). Je ne découvre point dans cette idée la précision géométrique dont son auteur fait gloire : l'instant où l'homme acquiert , l'instant où il perd & l'instant où il jouit , ne sont sûrement pas les mêmes ; de plus , l'enfant & le vieillard ne perdent une existence pénible que pour acquérir une existence dououreuse. Il faudroit donc pour que l'équilibre fût conservé , que les jeunes gens & les hommes faits fussent toujours heureux ; mais si quelqu'un avançoit un tel paradoxe , seroit-il nécessaire de le réfuter ?

Un enfant & un vieillard sont sûrement mal-

(*) *De la nature* , tom. I , ch. IX , page 53.

heureux : quelle est la compensation pour un cinquième des hommes qui meurt avant l'âge viril ? Quelle est-elle pour ces malheureux qui vivent, & qui ne sortent jamais de l'enfance ?

On m'opposeroit en vain l'exemple des sauvages. Il n'est pas décidé qu'un Missouris soit plus heureux que nous, parce qu'il n'a pas tous nos besoins. De plus, les Missouris & leurs semblables occupent quelques déserts, & les deux continens sont peuplés de malheureux.

J. B. Robinet, toujours entraîné par l'esprit de système, prétend que les êtres donnent toujours l'existence aux dépens de leurs organes (*); cela est vrai pour le cerf, qui s'épuise dans la saison du rut, & pour l'homme blasé qui veut jouir sans avoir des sens ; mais le sage affermit son existence en produisant son semblable : tel fut le pere de Montagne.

« Faites disparaître un mal, dit notre philosophe, & vous supprimerez un bien. Que deviendroient les sources chaudes, où les

**L'HOMME
SEUL.**

(*) *Ibid.* page 93.

PARTIE II. » paralytiques recourent le sentiment, sans
 » les feux souterrains que produisent les érup-
 » tions du Vésuve & de l'Etna (*) ? » --- Je
 ne fais, mais j'aimerois beaucoup mieux qu'il
 n'y eût ni volcans ni paralytiques.

« Les plaintes de l'homme sur la cruauté
 » des animaux féroces, ne viennent que
 » d'une ignorance profonde de leur organi-
 » sation (**). » — Eh ! que m'importe que l'es-
 tomac du tigre ne puisse digérer que des chairs
 crues, qu'il ne soit porté à se désaltérer que
 dans le sang, & qu'il ne puisse se conserver
 qu'en dévorant les membres mutilés de ses vic-
 times ? Je demanderai toujours à la nature
 pourquoi elle a organisé le tigre.

Le docteur Méad a très-bien prouvé que le poison de la vipere étoit nécessaire à son existence (†); mais quand la vipere n'existeroit pas, y auroit-il dans l'échelle des êtres un vuide, qui feroit soupçonner Dieu d'impuissance ?

(*) *Ibid. ch. VIII, page 52.*

(**) *Ibid. page 69.*

(†) *Oeuvres de Méad, tome I, page 73.*

Le chapitre le plus singulier du livre que
 j'examine, a pour titre, *compensation des maux que la guerre produit*. L'auteur y dit en propres termes : *La guerre purge nos villes d'une foule de mauvais sujets qui ne sont bons qu'à se faire tuer* (*). --- Ceci ne peut être lu que par des hommes ; ainsi il est déjà réfuté.

Si J. B. Robinet n'a voulu que plaisanter en justifiant le fléau de la guerre, je le compare à Erasme, qui a fait l'éloge de la folie ; si son but étoit d'instruire, je respecte trop son ame pour le comparer à l'auteur de l'apologie de la saint Barthelemy.

Quand même il seroit nécessaire que la moitié du genre humain égorgéât l'autre pour

(*) *Ibid.* chapitre XVII, page 126. La suite de ce chapitre est très-conséquente : « D'habiles calculateurs, dit-on, démontrent que le genre humain se doubleroit au moins dans l'intervalle de quatre siècles, s'il n'étoit livré qu'aux causes naturelles de la mort ; or la terre, dans cette supposition, se trouveroit bientôt hors d'état de nourrir ceux qui l'habitent ; donc, &c. » *Ibid.* page 127. Ce calcul seroit admirable, si l'auteur avoit employé l'ironie de Socrate, pour justifier les meurtres réfléchis ordonnés par les rois.

L'HOMME
SEUL.

se conserver, je croirois toujours qu'il y a sur
 PARTIE II. la terre plus de mal que de bien. Les hommes
 assassinés sont malheureux, les assassins le sont
 encore davantage.

Il y a dans le livre *de la nature* beaucoup
 d'autres propositions dont l'auteur fait des
 axiomes; mais loin de servir à prouver d'autre
 assertions, ces axiomes auroient eux-mêmes
 besoin de preuves.

Est-il vrai que le principe de l'intérêt pro-
 duise autant d'harmonie parmi les hommes
 que de désordres? (*)

Est-il vrai que les biens & les maux s'ac-
 cumulent ensemble sur la tête du despote? (**)

Est-il vrai que les siecles d'ignorance ont
 fait moins d'honneur à l'humanité, & que les
 âges savans lui ont fait plus de tort? (†)

Est-il vrai que le mal soit aussi naturel à
 l'homme que le bien? (§)

(*) *Ibid.* p. 111.

(**) *Ibid.* p. 219.

(†) *Ibid.* p. 122.

(§) *Ibid.* p. 143.

Est-il vrai sur-tout que dans le total, la ~~science~~
 science des mœurs soit un système de maximes <sup>L'HOMME
SEUL.</sup>
 injustes intercalées à des principes d'équité? (*)

Toutes ces maximes ne sont point démontrées : si elles l'étoient, le système qu'elles appuient s'écrouleroit encore ; car il s'ensuivroit que nous sommes encore plus malheureux que nous ne croyons l'être.

Les fastes du genre humain attestent qu'il y eut un tems où l'angle d'inclinaison de l'équateur sur le plan de l'écliptique étoit effacé. Il y avoit sûrement alors beaucoup de bien physique & peu de mal ; mais depuis la grande révolution que l'univers a subie, la nature s'est dégradée, comme un cedre dont la foudre auroit brûlé les racines, & il y a aujourd'hui plus de mal physique que de bien.

Le système de l'équilibre n'est pas plus vrai pour les races que pour les individus. La race des blancs est en général malheureuse par le mal qu'elle se fait & par celui qu'elle cause ;

(*) *Ibid.* p. 166.

PARTIE II. les negres accusent la nature & les blancs de leurs malheurs ; les negres blancs s'en prennent également aux blancs, aux negres & à la nature.

L'arbre du bien & du mal n'a que deux branches ; mais le poids énorme de la dernière écrase l'univers.



ARTICLE XIV.

DE L'OPTIMISME.

Si jamais il y eut une entreprise qui caractérisât l'audace de l'esprit humain, ce fut lorsque des hommes de génie entreprirent d'anéantir le mal de dessus la terre, firent résulter du désordre des parties l'harmonie de l'ensemble, & voulurent forcer le genre humain à s'applaudir de ses désastres, comme un guerrier généreux, expirant sur le champ de bataille, s'applaudiroit des blessures qui l'ont fait triompher.

L'HOMME
SEUL.

Les optimistes ont créé un monde comme Descartes : pendant qu'on admireroit les connaissances profondes des architectes, l'édifice a disparu.

Platon est, je crois, le premier des optimistes. « Il n'y a, dit ce philosophe, que cinq corps solides réguliers, le tétraède, le cube, l'hexaèdre, le dodécaèdre & l'icosaèdre : ainsi l'éternel Géometre n'a pu créer que cinq

— mondés ; & des cinq il a choisi le meilleur ;
PARTIE II. » qui est celui que j'habite , & où je compte
» bien fonder ma *république*. »

Malheureusement il se trouve que notre planète n'est ni un cube , ni un tétraède , ni même un corps solide régulier , mais un sphéroïde aplati vers ses deux extrémités ; & nos académiciens qui ont mesuré , pour le prouver , les degrés du pôle & de l'équateur , sont un peu plus croyables que Platon , qui dans son cabinet arrangeoit des moules pour fabriquer des mondés.

Bolingbroke & Shaftesbury , meilleurs physiciens que Platon , donnerent une autre base à son édifice de l'optimisme ; ils dirent qu'il n'y avoit point de mal réel , & que les préten-
dus maux des individus étoient le résultat du bien général ; Pope délaya cette idée dans les quatre chants de son *Essai sur l'homme* ; & Londres , flattée de voir l'optimisme en beaux vers , l'adopta comme une des vérités éternelles de la nature.

Leibnitz posa le comble au château aérien ; il fit un système lié des diverses branches de l'optimisme, & crut alors avoir trouvé la clef du monde moral, comme Newton, son rival, avoit trouvé celle du monde physique.

Il faut voir dans l'inintelligible *Théodicée* de cet homme célèbre, combien il a été obligé de faire de sacrifices à la raison pour soutenir sa chimere du meilleur des mondes : c'est là qu'il dit *qu'un moindre mal est une espece de bien* (*); c'est là qu'on voit *que si ce globe avoit été créé sans mal physique & sans mal moral, il n'en auroit pas été meilleur pour cela* (**). ---

(*) *Théod.* parag. VIII. page 488.

(**) *Théod.* ib. & quand Leibnitz voit sa logique en défaut, il devient rhéteur ; au lieu de raisonner, il compare : par exemple, veut-il prouver que deux maux composent un bien, il renvoie à ce *corps sec* que produisent l'esprit de vin & l'esprit d'urine, mêlangés suivant la théorie de Vanhelmont ; il fortifie son idée en ajoutant que plus d'un général d'armée a fait une faute heureuse qui a causé le gain d'une bataille, & qu'on chante à la messe, la veille de pâques, que le crime d'Adam a fait le bonheur du genre humain puisqu'il a été si bien réparé. --- Malheureusement le procédé chimique de Vanhelmont, l'erreur du général d'armée &

L'HOMME
SEUL.

PARTIE II. Jamais Platon n'a tant déraisonné avec ses mondes cubes & ses mondes dodécaèdres : si d'ailleurs ce système dans Leibnitz n'étoit pas accompagné d'un appareil philosophique de connaissances qui en impose, il auroit fallu laisser à Candide seul le soin de le réfuter.

Toutes les idées de Platon, de Bolingbroke, de Leibnitz & de Shaftesbury se trouvent réunies dans une page éloquente d'*Emile*. Je vais la transcrire, avec mes réflexions, persuadé que si on n'est pas satisfait de mes réponses, on le fera du moins de ma bonne-foi.

« Homme, ne cherche plus l'auteur du mal;
 » cet auteur, c'est toi-même : il n'existe point
 » d'autre mal que celui que tu fais ou que tu
 » souffres, & l'un & l'autre te viennent de
 » toi : le mal général ne peut être que dans le
 » désordre; & je vois dans le système du monde
 » un ordre qui ne se dément point : le mal par-

l'antienne de pâques n'expliquent rien en métaphysique ;
 & nous n'en sommes pas moins tourmentés par le mal physique & le mal moral, dans ce meilleur des mondes.

» ticulier n'est que dans le sentiment de l'être
 » qui souffre ; & ce sentiment, l'homme ne l'a
 » pas reçu de la nature, il se l'est donné. La
 » douleur a peu de prise sur quiconque, ayant
 » peu réfléchi, n'a ni souvenir ni prévoyance :
 » ôtez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs
 » & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, &
 » tout est bien. » *Emile*, tome III, édition
 in-12, page 81.

L'HOMME
SEUL.

Je suppose qu'on lût ce fragment d'*Emile* à un negre du Sénégal récemment fait esclave ; croyez-vous qu'il laisseroit ces sophismes sans réponse ?

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'est toi-même : il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais & que tu souffres, & l'un & l'autre te viennent de toi.

« Laissons-là l'homme en général, diroit l'Africain, c'est un être métaphysique que je ne suis pas à portée d'atteindre : tu vois en moi un malheureux individu de l'espèce humaine, qui ne connoît l'existence que

PARTIE II. » par le sentiment de la douleur , que la nature
 » maltraite , que l'homme persécute , & que la
 » philosophie vient tourmenter encore par ses
 » dilemmes.

» Je n'ai point fait le mal moral qui existe :
 » ce n'est pas moi qui me suis donné le despote
 » negre qui me vend à des Européens ; ce n'est
 » pas moi qui ai engagé des brigands Euro-
 » péens à trafiquer de mon sang & de ma vie
 » pour donner un prix au sucre & à la cochenille.

» Comment ose-t-on dire que j'ai fait le mal
 » physique que je souffre ? Est-ce ma faute si je
 » suis né sur les sables embrasés de l'Afrique ,
 » plutôt que dans les plaines riantes & fertiles
 » de l'Indostan ? Est-ce moi qui ai allumé dans
 » les entrailles de ce volcan ces flammes qui ont
 » dévoré ma famille ? Est-ce moi qui ai forgé
 » les chaînes dont on vient de charger mes
 » mains , les mains de cet être que tu dis né
 » pour la liberté & l'indépendance ? »

*Le mal général ne peut être que dans le
 désordre ; & je vois dans le système du
 monde*

monde un ordre qui ne se dément point.

L'HOMME
SEUL.

« Ce n'est pas moi qui vais te répondre, ce
» sont tes monumens astronomiques & tes
» hiftoires.

» On s'accorde dans ton Europe à dire qu'il
» y eut un tems où l'angle d'inclinaison de
» l'équateur sur le plan de l'écliptique étoit
» effacé : le monde physique étoit sûrement
» alors bien plus heureux qu'il ne l'est aujour-
» d'hui. Quoi ! le globe a subi une révolution
» qui a fait à jamais le mal de la moitié des
» hommes qui l'habitent, & l'ordre ne s'est
» pas démenti ?

» Laïsse-là ce globe où je souffre, & où tant
» de sophistes déraisonnent ; mais crois-tu que
» l'ordre des mondes ne se démente jamais ?
» Pourquoi donc ce soleil, en s'encroûtant,
» fait-il le mal général de tant de planetes ?
» Pourquoi y a-t-il dans les régions du firma-
» ment des mondes entiers qui s'anéantissent ?
» Si on examine ensuite cet ordre par rap-
» port aux intelligences qui habitent ces mon-

PARTIE II. » des, croit-on les consoler par de vains so-
 » phismes? Par exemple, est-il dans l'ordre
 » que les êtres qui vivent dans la comète de
 » 1680, éprouvent dans son apogée un froid
 » mille fois plus grand que celui de notre pôle,
 » & dans son périhélie une chaleur mille fois
 » plus vive que celle de la zone torride? »

*Le mal particulier n'est que dans le sentiment
 de l'être qui souffre; & ce sentiment, l'homme
 ne l'a pas reçu de la nature; il se l'est donné.*

« Quoi! l'homme n'a pas reçu de la nature
 » le sentiment de la douleur? Pourquoi donc
 » le premier instant où je vois la lumière,
 » est-il un sentiment pénible d'existence, que
 » j'exprime par mes gémissements? quel est
 » l'être intelligent qui n'a jamais souffert? Et
 » comment un sentiment que tous les individus
 » de l'espèce humaine partagent, ne seroit-il
 » pas l'ouvrage de la nature? »

*La douleur a peu de prise sur quiconque,
 ayant un peu réfléchi, n'a ni souvenir ni
 prévoyance.*

« La douleur a peu de prise ; mais quand
 » elle en auroit encore moins , ce peu suffit
 » encore pour que tout le système de l'opti-
 » misme soit renversé de fond en comble.

« Ajoutons , qu'il n'est pas prouvé que
 » l'homme qui ne réfléchit pas soit l'homme
 » de la nature. »

*Otez nos funestes progrès , ôtez nos erreurs
 & nos vices , ôtez l'ouvrage de l'homme , &
 tout est bien.*

« Encore une fois , nos erreurs & nos vices
 » n'ont point produit de mal physique ; pour
 » nos progrès , ils ont servi souvent à nous en
 » montrer le remede.

« Si nous examinons la balance du bien &
 » du mal , nous trouverons que l'homme a mis
 » un poids égal dans les deux bassins.

« Non , tout n'est pas bien , puisque tout
 » peut être mieux.

« Le soleil allume dans mes veines une fievre
 » ardente , & je la guéris en exprimant dans
 » ma boisson le suc des végétaux.

L'HOMME
SEUL.

PARTIE II. » L'ignorance des negres est une maladie
 » nationale ; mais j'ai éprouvé qu'on pouvoit
 » la faire disparaître, en étudiant les arts de
 » l'Europe, en lisant ses livres, & en interro-
 » geant la nature.

» Les monstres dont je suis esclave, ont une
 » morale atroce ; mais mon cœur mieux inf-
 » truit s'en indigne & la défavoue.

» Je suis mal sur ce globe, avec mon soleil,
 » mes maladies & mes chaînes ; mais je m'en
 » console ; car je suis immortel & je serai
 » mieux. »

Il seroit difficile, je pense, de répondre à
 ce negre, ou du moins il y auroit une barbarie
 extrême à le tenter.

Je n'ai jamais pensé à l'optimisme sans me
 rappeller l'inscription du pont de Babarouck à
 Ispahan : *le monde est un pont ; hâte-toi de le
 traverser, mesure & pese tout ce qui se trouve
 sur le passage, tu verras que le mal entoure le
 bien & le surpasse (*) ; ce pont est plus véri-*

(*) Voy. de Chardin, tome VIII, page 220.

dique que *l'Essai sur l'homme & la Théodicée.*

Ajoutons que l'optimisme est dangereux en morale : en effet, si ce monde est le meilleur des mondes possibles, pourquoi désirerions-nous un avenir plus heureux ? s'il est conforme à l'ordre général, que les roues qui font jouer la grande machine se détruisent par les frottemens, devons-nous désirer de survivre à nos malheurs ?

L'HOMME
SEUL.

Heureusement l'optimisme n'est qu'un beau songe ; il y a assez de bien dans la nature pour nous faire chérir notre existence ; & il s'y trouve trop de mal pour ne pas nous en faire désirer une plus fortunée.

Des philosophes ont calculé que dans la vie ordinaire la somme des maux surpasse celle des biens (*). Il suffit de replier un instant son ame sur elle-même, pour en savoir sur ce sujet autant que Fontenelle & Maupertuis.

(*) Voyez *Oeuvres de Maupertuis*, tome I, *Essai de philosophie morale* ; & *Fontenelle*, tome III de ses *Oeuvres*, page 244.

PARTIE II. Le bonheur & le malheur circulent ensemble dans le monde ; mais la matière du dernier est plus homogène avec les parties constitutives de notre être.

On cherche dans presque tous les climats des remèdes au malheur d'exister ; c'est pour cela que le François crée de nouveaux plaisirs , que le sauvage s'enivre , & que l'Anglois se tue.

Quel est l'homme satisfait de son état , & qui voudroit à jamais en prolonger la durée ? Si Dieu accomplissoit les désirs de la plupart de ses adorateurs , & supprimoit de leur existence tous les momens qui les importunent , le vieil Nestor ne vivroit peut-être que quelques heures.

Le bonheur est si peu fait pour nous , que le plaisir qui le compose , s'affoiblit par la jouissance : il n'en est pas de même de la douleur ; sa durée ne fait qu'en augmenter l'activité ; ce qu'on a souffert ne fait qu'ajouter au moment où l'on va souffrir.

Que doit-on conclure de cet exposé ? Que l'homme de bien ne doit pas se plaindre de la vie, ni appréhender la mort ; que les inventeurs de l'optimisme peuvent être des hommes de génie, mais que notre ame est immortelle.

L'HOMME
SEUL.



CHAPITRE IX.

*DE L'AME EN QUALITÉ D'ÊTRE
SENSIBLE.*

PARTIE II **O**N raisonne depuis plus de cinquante siecles sur l'esprit & sur la matiere ; cependant on ne connoît encore exactement aucune de ces substances. Les objets ne frappent point immédiatement sur l'ame ; les sens sont le milieu interposé entr'eux & nous ; & nous mourrions aveugles , si nous ne tenions par cinq points à la nature.

La plus faine partie de l'antiquité a cru que les idées de l'homme venoient toutes de ses sens , & le peuple , sur ce sujet , n'avoit pas d'autre croyance que les philosophes ; il étoit égal alors , pour admettre ce principe , de ne pas raisonner , ou de faire l'analyse de l'ame ; & l'ignorance sembloit conduire à la vérité aussi sûrement que les lumieres de Pythagore & le génie d'Aristote.

Il y eut cependant quelques métaphysiciens qui firent le procès aux sens, non par amour pour la vérité, mais afin de devenir chefs de sectes. Pyrrhon, qui pensoit que nos organes n'étoient destinés qu'à nous tromper, agissoit en conséquence de cette théorie, & lorsqu'il rencontrroit un précipice en son chemin, il ne se détournoit jamais; heureusement pour ce philosophe, que ses disciples l'accompagnoient dans toutes ses courses, & il vécut quatre-vingt-dix ans, toujours faisant usage de ses sens, & toujours déclamant contr'eux.

L'HOMME
SEUL.

Ce fou systématique eut peu de partisans; il étonna son siècle; mais avant sa mort son paradoxe étoit déjà oublié.

Les Romains, qui ne créerent rien en philosophie, adopterent l'idée grecque sur l'origine de nos connaissances; & heureusement pour eux, cette idée se trouva une vérité.

Nos aïeux, qui étoient des barbares, ne rompirent point la chaîne; ils firent retentir leurs universités de ce grand principe de l'école

PARTIE II péripatéticienne, qu'ils étoient incapables de prouver; ils déifierent Aristote, & n'eurent pas l'honneur d'être comptés au nombre de ses disciples.

Descartes, qui dans sa retraite de Déventer s'amusoit à détruire les mondes & à en créer d'autres, aspira à la gloire d'avoir raison contre le peuple & les philosophes de tous les siecles; il renversa l'empire des sens, bâtit un système intellectuel dont il se réserva la clef, & insensiblement les métaphysiciens adopterent ses idées, afin du moins de paroître les entendre.

Malebranche, né avec autant d'imagination que Descartes, mais qui se borna à la gloire d'être son premier disciple, Malebranche, dis-je, étoit assez philosophe pour observer la chaîne qui lie nos sens avec nos idées; mais il se contenta de prouver que nos organes étoient le principe de nos erreurs, sans avouer qu'ils étoient aussi celui de nos lumières: il éclaira le peuple & ne fit rien pour l'homme qui pense.

On verra dans l'article des *hommes-statues*

par quel artifice ingénieux quelques philosophes
 sont venus à bout de défendre Aristote, de
 rectifier Descartes, & de jeter quelque clarté
 dans l'abyme de l'entendement humain.

L'HOMME
SEUL,

Je me contenterai de donner ici une idée
 de l'ordre que j'ai cru devoir suivre dans la
 matière que je traite, car tout philosophe doit
 au public la chaîne historique de ses pensées.

Pour connoître ce que l'ame doit aux sens,
 il faut décomposer l'homme & suivre son in-
 telligence depuis son germe jusqu'à son entier
 développement.

Après avoir étudié la nature du principe
 sensible, il faut examiner si l'homme est le seul
 être qui l'ait en partage.

Ces questions éclaircies conduisent à observer
 la nature de nos organes, à distinguer les sens
 internes des sens externes, à voir comment
 l'imagination, la mémoire, les habitudes, les
 passions influent sur l'ame; en un mot, à établir
 ce principe: je sens, donc je suis.

Si cette théorie est bien entendue, on s'ap-

PARTIE II. percevra que la sensation semble envelopper toutes les facultés de l'ame ; car comparer, juger, imaginer, se ressouvenir, &c. c'est être attentif ; & être attentif, c'est sentir ; avoir des passions, c'est désirer ; & désirer, c'est encore sentir. On ne peut faire un pas dans la métaphysique de l'ame, sans rencontrer le sentiment.

Plus les sensations se multiplient, & plus l'ame sent qu'elle existe : s'il étoit possible qu'il y eût un être à figure humaine sans organe du sentiment, on pourroit aussi prononcer qu'il est sans intelligence.

Cependant l'action propre de sentir ne réside pas dans l'organe du sentiment. Un homme qui dort les yeux ouverts, ne voit pas ; Paschal qui résout le problème de la cycloïde, n'entend rien ; l'homme n'est sensible que par son ame, & non par ses sens.

Avant que d'entrer en matière, il est utile de prévenir les objections qu'on pourroit me faire contre l'idée de mes statues.

En général, nous ne pouvons nous conduire

dans le labyrinthe de la nature, si nous ne tenons le fil analytique entre nos mains ; le philosophe est comme le chymiste ; pour connoître, il doit décomposer.

L'HOMME
SEUL.

Ce principe est vrai, sur-tout en métaphysique ; l'homme jouissant de ses cinq sens est une machine trop compliquée, pour que nous puissions juger du principe de ses opérations ; l'historien de l'ame doit être alors aussi embarrassé, que l'historiographe qui traiteroit de l'enfance de notre monarchie, lorsque l'état reconnoissoit presqu'autant de souverains que de provinces ; le mouvement politique étant embarrassé par la multitude des rouages, le ressort principal n'influe que foiblement sur le jeu de chaque piece, & le concours de tant de parties intégrantes nuit à l'ensemble de la machine.

C'est donc une idée très-sage de décomposer un homme pour étudier son méchanisme, de ne laisser développer ses sens que par une juste gradation, & de faire de cette anatomie

— métaphysique la base de la psychologie.

PARTIE II. L'homme ainsi simplifié n'est qu'une statue ; c'est Pandore, qui doit la construction de ses organes au ciseau de Prométhée ; la philosophie est ce feu céleste qui l'anime ; les deux machines s'ouvrent par degrés aux plaisirs de l'existence, & la statue du philosophe respire pour connoître, comme celle du poète pour aimer.

Diderot, un des philosophes dont la postérité connoîtra le mieux le mérite, paroît le premier qui ait projeté de devenir le Prométhée de la métaphysique (*). Il est triste qu'il n'en

(*) Ce philosophe avoit trouvé que de tous les sens, l'œil étoit le plus superficiel, l'oreille la plus orgueilleuse, l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus superstitieux & le plus inconstant, le toucher le plus profond & le plus philosophe. Voyez *Lettre sur les sourds & muets*. --- Mais écoutons-le parler lui-même ; il est si agréable de s'instruire & même de s'égarter avec lui.

« Ce seroit, à mon avis, une société plaisante que celle de cinq personnes dont chacune n'auroit qu'un sens ; il n'y a pas de doute que ces gens-là ne se traitassent tous d'insensés, & je vous laisse à penser avec quel fondement. C'est là pourtant une image de

ait eu que le projet: n'étoit-il pas peintre,
comme le Corrèze & Montesquieu?

L'HOMME
SEUL.

» ce qui arrive à tout moment dans le monde; on n'a
» qu'un sens, l'on juge de tout. Au reste, il y a une
» observation singulière à faire sur cette société de cinq
» personnes, dont chacune ne jouiroit que d'un sens;
» c'est que par la facilité qu'elles auroient d'abstraire,
» elles pourroient toutes être géometres, s'entendre à
» merveille, & ne s'entendre qu'en géométrie, p. 22, 25.

» Nos sens, partagés en autant d'êtres pensans,
» pourroient donc s'élever tous aux spéculations les
» plus sublimes de l'arithmétique & de l'algèbre, son-
» der les profondeurs de l'analyse, se proposer entr'eux
» les problèmes les plus compliqués sur la nature des
» équations, & les résoudre, comme s'ils étoient des
» Diophantes; c'est peut-être ce que fait l'huître dans
» sa coquille...

» Cependant, ramenés sans cesse par le plaisir & le
» besoin de la sphère des abstractions vers les êtres
» réels, il est à présumer que nos sens personnifiés ne
» feroient pas une longue conversation, sans rejoindre
» les qualités des êtres à la notion abstraite des nom-
» bres: bientôt l'œil bigarrera son discours & ses cal-
» culs de couleurs, & l'oreille dira de lui: *Voilà sa*
» *folie qui le tient*; le goût: *C'est grand dommage*;
» l'odorat: *Il entend l'analyse à merveille*; & le tou-
» cher: *Mais il est fou à lier, quand il en est sur ses*
» *couleurs*. Ce que j'imagine de l'œil convient égale-
» ment aux quatre autres sens; ils se trouveront tous
» un ridicule, & pourquoi nos sens ne feroient-ils pas
» séparés, ce qu'ils font bien quelquefois réunis?...

Buffon, l'abbé de Condillac & Charles
PARTIE II. Bonnet ont tous les trois fait une statue; ce sont

» Il faut remarquer que plus un sens feroit riche,
» plus il auroit de notions particulières, & plus il pa-
» roîtroit extravagant aux autres. Il traiteroit ceux-ci
» d'êtres bornés; mais en revanche ces êtres bornés le
» prendroient sérieusement pour un fou. Il se trouve-
» roit que le plus fort d'entr'eux se croiroit infaillible-
» ment le plus sage; qu'un sens ne feroit guere con-
» tredit que sur ce qu'il fauroit le mieux; qu'ils feroient
» presque toujours quatre contre un; ce qui doit
» donner bonne opinion des jugemens de la multi-
» tude; qu'au lieu de faire de nos sens personnifiés une
» société de cinq personnes, si on en compose un peu-
» plus, ce peuple se divisera nécessairement en cinq
» sectes, la secte des yeux, celle des nez, la secte des
» palais, celle des oreilles, & la secte des mains; que
» ces sectes auront toutes la même origine, l'igno-
» rance & l'intérêt; que l'esprit d'intolérance & de
» persécution se glissera bientôt entr'elles; que les
» yeux feront condamnés aux petites-maisons comme
» des visionnaires; les nez regardés comme des imbé-
» cilles; les palais évités comme des gens insupporta-
» bles par leurs caprices & leur fausse délicatesse; les
» oreilles détestées pour leur curiosité & leur orgueil,
» & les mains méprisées pour leur matérialisme; &
» que si quelque puissance supérieure secondeoit les
» intentions droites & charitables de chaque partie,
» en un instant la nation entière feroit exterminée. »

Pages 250, &c.

Il ne faut point juger rigoureusement ce badinage

trois

trois monumens qui ont quelque célébrité, & qu'il est bon de connoître pour ne pas voyager sans guide dans les landes de la psychologie.

L'HOMME
SEUL.

Aucune de ces statues ne se ressemble, parce que chaque artiste a sa maniere. Pigal peut faire un buste d'Alexandre; mais Pigal ne sera point Phidias; la Phedre de Racine & celle d'Euripide doivent être regardées comme deux originaux.

Nos trois philosophes sont cependant partis de la même idée, c'est que nos connoissances tirent leur origine des sens. Cette importante vérité fut découverte par Aristote; mais ce grand homme se contenta d'annoncer le résultat de son problème, sans faire part de la méthode dont il s'étoit servi pour le résoudre. Locke, qui a écrit avec tant de sagesse sur l'âme, a fait un bout de la chaîne; il a prouvé que les sens sont les seuls passages, par lesquels la

digne de Fontenelle & de Lucien; l'auteur n'avoit peut-être pour but, que de faire une satire ingénieuse de nos mœurs. S'il avoit voulu faire l'histoire de l'âme, la statue auroit été moins savante, & le sculpteur l'aurait paru davantage.

PARTIE II. lumiere peut entrer dans la chambre obscure de l'entendement; mais il a affirmé que les facultés de l'ame étoient des qualités innées; & ce philosophe, à qui on a tant reproché son scepticisme, s'est trompé parce qu'il n'a pas assez douté. Enfin, l'abbé de Condillac est venu prouver que nos facultés intellectuelles tiroient leur origine des sensations; & avec une idée aussi simple, il a organisé sa statue, & analysé notre intelligence.

Quoique Charles Bonnet ait travaillé après l'abbé de Condillac, & peut-être d'après lui, cependant, comme sa statue n'a pas la perfection de celle de son modele, nous la ferons connoître après celle de Buffon. Dans un ouvrage tel que celui-ci, ce n'est point l'ordre chronologique des idées qui intéresse, mais l'ordre philosophique.



ARTICLE PREMIER.

DE L'HOMME-STATUE DE BUFFON.

BUFFON suppose un homme dont le corps & les organes sont parfaitement formés, & qui s'éveille tout neuf pour lui-même & pour tout ce qui l'environne. Voici l'histoire abrégée de ses premières pensées.

L'HOMME
SEUL.

« Je me souviens de cet instant, plein de joie & de trouble, où je sentis pour la première fois ma singulière existence; je ne savois ce que j'étois, où j'étois, d'où je venois; j'ouvris les yeux: quel surcroît de sensation! la lumiere, la voûte céleste, la verdure de la terre, le crystal des eaux, tout m'occupoit.... je crus d'abord que tous ces objets étoient en moi, & faisoient partie de moi-même.

« Je m'affermissois dans cette pensée naïf-fante: lorsque je tournai les yeux vers la fâtre de la lumiere, son éclat me blesça: je fermai

PARTIE II. » involontairement la paupiere & je sentis une
» légère douleur; dans ce moment d'obscurité,
» je crus avoir perdu presque tout mon être.

» Affligé, saisi d'étonnement, je pensois à
» ce grand changement, quand tout-à-coup
» j'entends des sons; le chant des oiseaux, le
» murmure des airs formoient un concert dont
» la douce impression me remuoit jusqu'au fond
» de l'ame; j'écoutai long-tems, & je me per-
» suadai bientôt que cette harmonie étoit moi.

» Occupé tout entier de ce nouveau genre
» d'existence, j'oubliais déjà la lumiere, lors-
» que je rouvris les yeux. . . . je commençois
» à voir sans émotion, & à entendre sans
» trouble, lorsqu'un air léger dont je sentis la
» fraîcheur, m'apporta des parfums qui me
» donnerent un sentiment d'amour pour moi-
» même.

» Agité par toutes ces sensations, preslé par
» les plaisirs d'une si belle & si grande existence,
» je me levai tout d'un coup, & je me sentis
» transporté par une force inconnue. . . .

» Je portai la main sur ma tête, je touchai
» mon front & mes yeux, je parcourus mon
» corps; ma main me parut être le principal
» organe de mon existence . . . & je sentis
» que mes idées prenoient de la profondeur &
» de la réalité.

» Tout ce que je touchois sur moi, sembloit
» rendre à ma main sentiment pour sentiment....
» Je crus quelque tems que son mouvement
» n'étoit qu'une espece d'existence fugitive,
» une succession de choses semblables; je l'ap-
» prochai de mes yeux, elle me parut alors
» plus grande que tout mon corps, & elle fit
» disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

» Je commençai à soupçonner qu'il y avoit
» de l'illusion dans la sensation qui me venoit
» par les yeux. . . . & je résolus de ne me fier
» dans la suite qu'au toucher, qui ne m'avoit
» pas encore trompé. . . . Cette précaution me
» fut utile; je m'étois remis en mouvement, &
» je marchois la tête haute & levée vers le ciel,
» je me heurtai légèrement contre un palmier.

— « faisi d'effroi , je portai ma main sur ce corps
PARTIE II. » étranger , je le jugeai tel , parce qu'il ne me
 » rendit pas sentiment pour sentiment ; je me
 » détournai avec une espece d'horreur , & je
 » connus pour la premiere fois qu'il y avoit
 » quelque chose hors de moi.

» Persuadé que le toucher pouvoit seul
 » m'affurer de l'existence des objets extérieurs ,
 » je cherchai à toucher tout ce que je voyois ;
 » je voulois toucher le soleil , j'étendois les bras
 » pour embrasser l'horizon , & je ne trouvois
 » que le vuide des airs.

» Ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves ,
 » que j'appris à me servir de mes yeux pour
 » guider ma main. Mais comme ces deux
 » sensations n'étoient pas d'accord entre elles ,
 » mes jugemens n'en étoient que plus impar-
 » faits. Lassé de tant d'incertitude , fatigué
 » des mouvemens de mon ame , mes genoux
 » fléchirent , & je me trouvai dans une situa-
 » tion de repos. J'étois assis à l'ombre
 » d'un bel arbre je saisis un de ses fruits ...

» & je me glorifiois de la faculté que je sens-
 » tois, de pouvoir contenir dans ma main un
 » autre être tout entier; sa pesanteur, quoique
 » peu sensible, me parut une résistance animée
 » que je me faisois un plaisir de vaincre....

L'HOMME
SEUL.

» L'odeur délicieuse de ce fruit me le fit
 » approcher de mes yeux: il se trouva près
 » de mes lèvres; je tirois à longues inspira-
 » tions le parfum..... ma bouche s'ouvrit
 » pour exhaler cet air embaumé; elle se rou-
 » vrit pour en reprendre; je sentis que je pos-
 » sédois un odorat intérieur plus fin, plus dé-
 » licat encore que le premier; enfin je goûtais

» Quelle saveur! jusque-là je n'avois eu que
 » des plaisirs; le goût me donna le sentiment
 » de la volupté..... Je cueillis un second &
 » un troisième fruit, & je ne me lassois pas
 » d'exercer ma main pour satisfaire mon goût;
 » mais une langueur agréable s'emparant peu
 » à peu de tous mes sens, appesantit mes mem-
 » bres, & suspendit l'activité de mon ame....
 » mes yeux, devenus inutiles, se fermèrent....

PARTIE II.

» tout disparut ; la trace de ma pensée fut
 » interrompue ; je perdis le sentiment de mon
 » existence : ce sommeil fut profond, mais je
 » ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point
 » encore l'idée du tems, & ne pouvant le
 » mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde
 » naissance, & je sentois seulement que j'avois
 » cessé d'être....

» Quelle fut ma surprise, quand je fus ré-
 » veillé, de voir à mes côtés une forme sem-
 » blable à la mienne ! je la pris pour un autre
 » moi-même ; loin d'avoir rien perdu pen-
 » dant que j'avois cessé d'être, je crus m'être
 » doublé.

» Je portai ma main sur ce nouvel être :
 » quel saisissement ! ce n'étoit pas moi, mais
 » c'étoit plus que moi, mieux que moi ; je crus
 » que mon existence alloit passer toute entière
 » à cette seconde moitié de moi-même.

» Je la sentis s'animer sous ma main ; je la
 » vis prendre de la pensée dans mes yeux ;
 » les siens firent couler dans mes veines une

» nouvelle source de vie ; j'aurois voulu lui
» donner tout mon être : cette volonté vive
» acheva mon existence ; je sentis naître un
» sixième sens.

» Dans cet instant l'astre du jour , sur la fin
» de sa course , éteignit son flambeau ; je m'ap-
» perçus à peine que je perdois le sens de la
» vue , j'existois trop pour craindre de cesser
» d'être , & ce fut vainement que l'obscurité
» où je me trouvois me rappella l'idée de mon
» premier sommeil. » (*)

Il y a deux parties à distinguer dans ce mor-
ceau, la partie du style , & la partie philo-
sophique ; la premiere est charmante ; l'ame est
délicieusement occupée de cette gradation de
surprises , de vues , de jouissances & d'extases.
On ne fauroit rien ajouter au coloris de ce
spectacle intellectuel ; c'est l'ouvrage de Milton
naturaliste , c'est un tableau de métaphysique ,
exécuté par Raphaël.

La partie philosophique ne mérite pas le

(*) Hist. nat. tome VI , de l'édit. in-12 , pag. 88 , &c.

PARTIE II. même enthousiasme ; il est fâcheux que cet appareil brillant d'architecture , ce péristile , ces colonnes d'ordre corinthien ne servent qu'à cacher un édifice qui s'écroule.

Observons la marche de cette statue ; voyons si ce n'est pas le poëte philosophe qui parle ordinairement , au lieu de son personnage.

L'automate entre dans la vie par la sensation de la lumiere ; mais puisque la vue est de tous les sens celui qui contribue le plus aux connoissances de l'esprit humain , pourquoi choisir un organe aussi compliqué pour faire l'analyse de l'ame ? Dans un tel ouvrage , moins on est simple , & moins on est philosophe.

Les métaphysiciens qui ont fait des statues après Buffon , ne sont point tombés dans le défaut de leur modele ; ils l'ont créée aveugle , & ont borné à l'odeur d'une rose toute son existence.

J'oserais même hasarder une conjecture sur le projet hardi d'animer des statues ; il me semble que l'homme n'est pas un être assez simple ,

pour le soumettre au scalpel de l'anatomie ; il faudroit peut-être choisir pour son sujet un animal que la nature eût borné à deux ou trois sensations ; une huître automate m'éclaireroit davantage sur le principe sensitif que la Pandore de nos philosophes.

L'HOMME
SEUL.

La statue est *pleine de joie*, & elle n'a pas encore joui ; elle est *pleine de trouble*, & elle n'a pas encore souffert.

Elle ne fait *qui elle est, où elle est, & d'où elle vient*. — Voilà l'épigramme de l'escrime sur l'homme de Pope. Il est singulier que le poète & le philosophe se soient rencontrés, l'un en partant des connaissances les plus vastes, l'autre, de la plus profonde ignorance.

La statue ouvre les yeux : aussi-tôt *la voûte céleste, la verdure de la terre & le crystal des eaux la tiennent occupée*. — Il s'en faut bien que le célèbre aveugle-né de Cheselden eût les mêmes sensations, quand il vit la lumiere pour la premiere fois ; il lui fallut deux mois d'expérience pour discerner la situation des objets.

leur grandeur & leur figure. Locke avoit soupçonné cette singularité de la nature ; le docteur Barclai avoit eu la gloire de l'annoncer ; il ne restoit à notre Buffon que celle de la contredire.

L'automate animé *tourne ses yeux vers l'astre de la lumiere.* --- Quoi ! il a déjà épuisé la jouissance de la voûte céleste, de la verdure de la terre & du crystal des eaux ? Ses yeux ne viennent que de s'ouvrir, & il ressemble déjà à ces hommes blasfèmes, qui répètent sur tous les grands tableaux de la nature, ce mot de l'oracle : *Ma bonne, j'ai tant vu le soleil !*

J'ecoutai long-tems le chant des oiseaux & le murmure des airs. -- Eve dit la même chose dans le *paradis perdu*, lorsqu'elle rend compte à Adam de ses premières pensées : mais l'objet de Milton étoit de peindre, & non d'analyser. Pour notre statue, il n'y a encore ni oiseau ni atmosphère ; elle est seule dans la nature.

Je rouvrirai les yeux. -- Pourquoi resterent-ils si long-tems fermés ? Les oiseaux ont chanté, & la statue n'a pas eu la curiosité de voir ces oiseaux ?

L'air m'apporte des parfums qui me donnent un sentiment d'amour pour moi-même. L'HOMME SEUL.

--- La statue en ouvrant les yeux devoit déjà s'aimer ; car elle se croyoit *la voûte céleste, la verdure de la terre & le crystal des eaux* : elle devoit s'aimer aussi en entendant le *concert des oiseaux*, car elle se croyoit toute harmonie.

Pressé par les plaisirs d'une si belle & si grande existence, je me leve tout d'un coup. --- Un spectacle ou un concert n'obligent point à se lever ; on peut jouir de tous ces plaisirs sans se mouvoir ; si la statue étoit couchée, il ne falloit pas moins qu'un coup de tonnerre pour la faire dresser sur ses pieds ; si elle étoit debout, la fatigue devoit la faire tomber plutôt que de la faire marcher.

Je me sentis transporté par une force inconnue. --- En quel lieu ? y a-t-il un lieu pour la statue ? Ce n'est pas là la marche de l'homme de la nature.

Je portai la main sur ma tête. --- Sait-elle qu'elle a une main ? Distingue-t-elle sa tête

PARTIE II. dans *sa belle & grande existence* ? Pourquoi le premier mouvement de sa main est-il le plus grand qu'elle puisse faire ? Cette statue se hâte bien d'être savante.

Mes idées prenoient de la profondeur & de la réalité. -- Cette métaphore hardie est digne d'un grand métaphysicien, mais l'automate ne doit être ni métaphysicien, ni sublime.

La statue touche ensuite son corps, rapproche sa main de ses yeux, se met à marcher, &c. --- Ce ne sont point les événemens qui lui donnent de l'expérience; mais il semble qu'elle fasse des expériences pour s'instruire des événemens.

Je marchai la tête haute & levée vers le ciel. --- Cette assurance n'est guere dans la nature, quand on vient d'être blessé par l'éclat du soleil, & qu'on a perdu par cette blessure la moitié de son existence. Après cette réflexion, que penser de la statue, lorsque quelques momens après elle veut toucher le soleil ? A-t-elle trouvé le secret de fixer cet astre ? Pandore est-

elle une aigle ? ou Prométhée est-il devenu aveugle ?

L'HOMME
SEUL.

L'affé de tant d'incertitude ... mes genoux fléchirent, & je me trouvai dans une situation de repos ... alors je fis un fruit, &c. --- Si le peu de mouvement que la statue a fait n'a pu la fatiguer, elle ne doit pas goûter le repos; si le repos lui plaît, elle ne doit pas porter la main à l'arbre fruitier : j'entends toujours parler un homme d'esprit, mais je ne vois jamais la statue.

Ma bouche s'ouvrit pour exhaler le parfum de ce fruit, elle se rouvrit pour en reprendre... enfin je goûtais. --- L'embarras de Prométhée paroît toujours, quand il s'agit de lier ensemble deux sensations de différente espèce ; ce n'est pas le parfum d'un fruit qui doit engager l'homme de la nature à manger, c'est le besoin. Une tubéreuse flatte bien plus l'odorat qu'une pomme ; la statue vivra-t-elle de tubéreuses ?

Mes yeux devenus inutiles se fermèrent ... tout disparut : la trace de mes pensées fut

PARTIE II. *interrompue, & je perdis le sentiment de mon existence.* --- Je m'attendois ici à une théorie des songes; il étoit en effet fort simple, qu'après tant de surprises, de jouissances & d'extases, les traces du cerveau de la statue ne fussent pas totalement effacées. Cette situation étoit piquante pour le philosophe, parce qu'elle donnoit occasion de distinguer les actes spontanés de l'ame, des mouvemens de la machine. C'est ici que le sculpteur devoit rompre le silence; mais il se tait quand la statue dort, & il ne parle que quand elle veille.

Tout ce que Buffon ajoute sur la naissance d'un sixième sens est très-vrai, très-bien exprimé & très-philosophique; il se trouvoit alors également porté par son sujet & par son génie. -- Observons qu'il est bien plus aisé de faire aimer Pandore que de la créer.

Il entroit dans mon plan de faire connoître la vérité, mais non de mortifier un écrivain qui fait honneur à son siècle; on peut critiquer Buffon, mais on finit d'ordinaire par l'admirer.

ARTICLE

ARTICLE II.

*DE L'HOMME-STATURE DE CHARLES
BONNET.*

L'OUVRAGE où l'on fait parler cette statue est un volume *in-4°* (*) hérissé de théorèmes & de corollaires, dont chaque proposition tient à une chaîne qui se brise s'il s'en échappe un anneau ; ce livre est aussi difficile à lire que les élémens d'Euclide, ou un traité sur le calcul différentiel.

L'HOMME
SEUL.

Il n'est pas aisé de suivre la marche de cette statue dans les abysses métaphysiques qu'elle ose franchir ; cependant comme l'auteur qui l'a animée est, après Locke & Condillac, un des hommes qui a réfléchi le plus profondément sur la nature de l'ame, il est nécessaire de donner une esquisse de ses idées : abréger ce philosophe, c'est engager à le lire, & non le faire oublier.

(*) Il a pour titre : *Essai analytique sur les facultés de l'ame*. On l'a imprimé pour la première fois en 1760, à Copenhague.

PARTIE II. La statue reçoit l'existence par l'organe de l'odorat ; des corpuscules émanés d'une rose, forment une atmosphère odoriférante qui agit sur son nerf olfactif , & cet ébranlement se communique à l'ame : cette sensation suffit pour vivifier notre machine. Combien y a-t-il d'animaux que la nature a bornés à un seul sens , & qu'on peut regarder par-là comme placés au dernier degré de l'échelle de l'animalité ?

Cet ébranlement des fibres de l'odorat ne peut cesser que par degrés , comme le son que rendroit un timbre d'argent sous le marteau ; ainsi la sensation subsiste encore quand l'odeur n'est plus ; l'ame peut donc comparer le premier instant de sa volupté avec le dernier moment de sa dégradation : cette comparaison suppose le desir de la jouissance , & l'effet de ce desir est l'attention. --- Tout cela est finement gradué ; ce n'est point ici le lieu de laisser aux lecteurs intelligens des idées intermédiaires à suppléer ; le sublime, pour le philosophe qui crée, consiste à franchir de grands intervalles ;

mais pour le philosophe qui analyse, il confiste à se traîner lentement de vérités en vérités.

L'HOMME
SEUL.

Charles Bonnet rappelle sa statue à l'existence, en lui présentant une tige d'œillet ; ce parfum, différent de celui de la rose, ébranle dans l'odorat de nouvelles fibres, destinées à faire naître de nouvelles sensations ; car il en est du genre nerveux comme d'un instrument de musique, on peut se représenter chacune des cordes comme un de nos sens ; la corde de la vue ne frémit pas comme celle du tact, ni celle du tact comme celle de l'odorat ; de plus, dans la même corde sensible le sentiment se modifie, comme les tons varient suivant les proportions de la corde instrumentale : cette comparaison est plus lumineuse que vingt syllogismes.

Si chaque espece de sensation a ses fibres particulières, il semble d'abord que l'odeur de l'œillet ne doit pas rappeler à la statue celle de la rose ; le contraire arrive cependant, & ce phénomene s'explique par une autre com-

paraison. L'ensemble des fibres est une espece
PARTIE II. d'horloge qui joue à la premiere impulsion ;
 des corps de nature opposée peuvent la mettre
 en jeu, & l'indication de l'heure est la sensation
 qui résulte de ces divers mouvemens. --- La
 comparaison de l'horloge est familiere aux
 grands métaphysiciens : Leibnitz, avant Charles
 Bonnet, faisoit de l'ame une horloge ; & Zénon,
 avant Leibnitz, se représentoit aussi le monde
 sous la forme d'une horloge. --- Toutes ces
 horloges n'ont pas encore indiqué la vérité.

Si la statutie n'avoit qu'une sensation & qu'elle
 fût toujours au même degré, elle n'auroit point
 de réminiscence ; pour qu'elle acquiere cette
 faculté, il faut que les objets ébranlent plusieurs
 fibres sensitives ou une seule en divers points.
 Cette liaison de plusieurs sensations constitue
 une espece de personnalité.

Notre machine organisée n'a besoin que de
 deux sensations pour connoître le plaisir & la
 douleur ; car ces modifications de l'ame ne
 viennent que de la diversité du mouvement des

fibres ; si les vibrations sont faibles , elles indiquent la naissance du plaisir ; si elles sont rapides , elles annoncent sa vivacité ; portez l'ébranlement à son dernier période , vous produirez la douleur ; & cette douleur sera à son comble , si la violence de l'agitation cause dans les molécules des fibres une solution de continuité. (*)

La statue qui jouit du parfum de l'œillet doit naturellement le préférer à celui de la rose ; car la première odeur agit sur elle , & la réaction de son ame augmente la vivacité de sa sensation , tandis que le sentiment de l'autre fleur va toujours en s'affaiblissant. De cette idée qu'elle préfère , il s'ensuit qu'elle agit , qu'elle veut , &

L'HOMME
SEUL.

(*) Notre philosophe , qui aime beaucoup les digressions , propose sur ce sujet un problème singulier ; il s'agit de savoir si Dieu ne pouvoit pas attacher à cette solution de continuité le plus grand degré de plaisir , comme il y a attaché la plus grande intensité de douleur. --- J'aimerois sans doute à mourir dans le sein du plaisir ; mais si telle étoit la loi de la nature , quel moyen me resteroit-il pour me conserver ? La douleur est un Argus qui veille sans cesse aux portes de mon ame pour assurer mon existence.

PARTIE II. qu'elle est libre. --- On ne sauroit être plus simple & plus fécond ; voilà la marche de la nature.

L'œillet & la rose ont disparu, & la statue sent encore, car elle desire les plaisirs qu'elle a perdus, & par-là elle excite en soi des mouvements analogues à ceux qu'y faisoient naître les deux fleurs ; elle se procure alors une jouissance imaginaire, qu'elle voudroit éléver au degré de vivacité de la jouissance réelle ; ses efforts sont sans succès ; épuisée par cet état de tension, le mouvement cesse dans les fibres, & l'ame tombe enfin en léthargie.

Si l'on répète plusieurs fois la sensation des deux fleurs, la statue acquiert des idées de succession ; car le même plaisir prolongé lui devient désagréable ; son organe s'use pour ce sentiment, & elle sent naître l'ennui. Dans cet instant, où son ame est excédée du parfum de la rose, on ne peut lui présenter l'œillet sans doubler le plaisir qui résulte de cette seconde sensation ; elle compare l'odeur passée à l'odeur

présente, & cette comparaison multiplie les charmes de la nouvelle jouissance.

—
L'HOMME
SEUL.

Elle a aussi des idées de durée : car si le plaisir est gradué, il lui est aisé de saisir deux instans dans la sensation, & de les calculer à sa maniere.

Elle acquiert encore des idées de nombre, puisqu'elle a la conscience des deux modifications qu'elle a éprouvées : il est vrai que, n'ayant pas l'usage des signes, elle ne peut dire *un* & *deux* ; mais si cette idée ne donne pas la notion du nombre, elle en est du moins le fondement.

Enfin, elle se fait une idée de l'existence, puisqu'elle a des sensations de différente nature & à différens degrés ; la rose n'est pas un être pour elle ; elle est encore plus éloignée de pouvoir s'élever à la notion métaphysique de l'être en général ; mais les corpuscules odoriférans qui s'exhalent des fleurs lui donnent une idée de sa propre existence : cette idée n'est pas réfléchie comme la nôtre, elle n'est qu'un simple sentiment.

PARTIE II. Toutes ces idées, ces perceptions & ces sensimens sont appuyés sur l'amour-propre, qui fert de mobile aux statues philosophiques, ainsi qu'aux philosophes qui les font mouvoir.

Notre statue est déjà prodigieusement avancée dans la carrière de l'intelligence; cependant elle n'a encore qu'un organe & deux sensations (*). --- Cette théorie conduit le lecteur qui pense à une idée lumineuse. Le polype paroît n'avoir qu'un sens; l'animalité des fossiles se réduit peut-être à la faculté de se reproduire; les sensations de l'huître semblent se borner à ouvrir & à fermer sa coquille; mais cette simplicité dans les êtres n'est pas une preuve de stupidité: un sens peut suppléer à d'autres; une coquille ouverte & fermée, peut renfermer mille combinaisons que soupçonne aisément un philosophe qui n'est pas une huître.

(*) L'analyse de ces deux seules sensations remplit 354 pages dans le volume *in-4°* de Charles Bonnet. --- Il est si aisé à la nature de produire, & si difficile aux philosophes de rendre compte de ses productions!

La statue n'existe toujours que par l'organe de l'odorat. Le sculpteur lui présente successivement une giroflée, un jasmin, un lys & une tubéreuse; ces diverses sensations mettent en jeu toutes les fibres olfactives, fortifient la mémoire, & font naître l'habitude (*); si elles se succèdent agréablement, l'ame doit goûter les plaisirs de l'harmonie, & l'odorat perfectionné usurpe alors les plaisirs de l'oreille.

Le métaphysicien qui a animé cette statue observe ses mouvements lorsqu'elle dort comme quand elle veille. Si quelque impression intérieure ébranle les fibres de la rose, cette sensation est reproduite, & l'ame jouit; si l'é-

L'HOMME
SEUL.

(*) Ainsi l'ame dorénavant aura presque toujours quelque sensation présente; car l'impulsion réciproque des faisceaux les uns sur les autres, l'action de l'ame, l'impulsion des mouvements intérieurs donneront fréquemment lieu au rappel de différentes sensations qui en réveilleront d'autres; celles-ci d'autres à leur tour; & comme la chaîne est déjà fort étendue, il arrivera rarement qu'il n'y ait pas quelque chaînon qui soit ébranlé. --- *Effai analyt. ch. XXIII.* Toute cette théorie suppose dans le métaphysicien une étude profonde de l'esprit humain.

branlement est fort, toutes les sensations concor-
PARTIE II. mitantes renaissent, & l'ame varie ses plaisirs ;
les faisceaux nerveux sont ébranlés sans ordre,
la statue n'a que des songes bizarres : mais
quelle que soit la nature de ses idées, elle ne
peut encore distinguer le sommeil de la veille.
Elle est plus occupée à sentir qu'à réfléchir,
& voilà sur-tout en quoi elle differe de la statue
de Buffon, qui paroît bien plus philosophe que
sensible.

L'ame de la statue se borne, pendant qu'elle
dort, à suivre l'enchaînement des idées qui se
présentent ; c'est un tableau mouvant qu'elle
contemple sans fatigue, & dont les teintes
douces sont presque toutes à l'unisson ; elle est
simple spectatrice pendant le songe, & elle ne
devient libre qu'à son réveil.

La statue, réduite au sens de l'odorat, passe
sa vie à sentir des parfums ; elle habite un
monde idéal où elle est heureuse ou malheu-
reuse à sa maniere ; l'existence est un bien pour
elle quand elle le compare au néant, c'est-à-

dire, à la privation du sentiment. Si elle a éprouvé long-tems des odeurs désagréables, l'approche d'une fleur lui fait goûter avec plus de vivacité toutes les douces palpitations du plaisir ; si toutes ses sensations sont douloureuses, elle préfere encore le passage d'une douleur à une autre, à la permanence du même tourment ; car cette variété soulage les fibres ; elle rend le bien plus vif & le mal moins sensible.

L'HOMME
SEUL.

On ne doit point s'étonner que la statue qui n'existe que par le sentiment des odeurs, acquiere par degrés tant de connaissances ; moins on a de sens, plus la nature les perfectionne ; l'odorat, séparé de la vue, du goût, de l'ouïe & du tact, contracte la plus grande finesse ; il sépare la douceur de divers parfums, que nous nous accoutumons à confondre ; il rend faillantes les plus petites impressions des corpuscules odoriférans ; il fait trouver les plaisirs de la variété, où l'homme perfectionné ne trouveroit que l'ennui de l'uniformité.

PARTIE II. L'expérience confirme tous les jours cette remarque de notre philosophe ; nous avons des quinze-vingts qui jouent aux cartes, & le célèbre aveugle Saunderson devint éperdument amoureux d'une femme, dont il ne connoissoit la beauté que pour avoir passé la main sur son visage.

Qu'arriveroit-il à une ame humaine qui transmigreroit dans le cerveau de notre statue ? Elle y éprouveroit exactement les mêmes sensations que l'automate, & n'en éprouveroit pas d'autres ; il n'y auroit alors aucune différence sensible entre l'intelligence d'un Kalmouque & celle de Platon. (*)

Il paroissoit difficile que la statue, bornée à l'organe de l'odorat, parût un être pensant.

(*) Charles Bonnet tire de ce principe un singulier corollaire : c'est que quand toutes les ames seroient exactement identiques, il suffiroit que Dieu eût varié les cerveaux pour varier toutes les ames. --- Ainsi, si l'ame d'un Huron eût pu hériter du cerveau de Montesquieu, Montesquieu créeroit encore. Voilà un nouvel argument en faveur du grand système de l'ame universelle.

Le philosophe , pour prévenir l'objection ,
s'avise , sur la fin de son ouvrage , de joindre
en elle l'usage de l'ouïe à celui de l'odorat ;
il prononce devant elle le nom de rose en lui
présentant cette fleur ; alors les fibres auditives
sont ébranlées en même tems que les fibres
olfactives ; l'odeur de la rose réveille dans la
suite l'idée du mot , & le son du mot réveille
l'idée de la rose.

L'HOMME
SEUL.

La statue , à force d'entendre répéter les
mêmes mots , & d'y attacher des idées , par-
vient à exprimer par des sons articulés tout ce
qu'elle connoît par le moyen de l'organe de
l'odorat ; elle parle , & voilà un être pensant :
son dictionnaire sans doute est fort stérile ;
mais s'il étoit plus étendu , elle-même ne l'en-
tendroit pas.

Charles Bonnet se tait dès que la statue
parle : ainsi il termine son ouvrage où la plu-
part des métaphysiciens commencent leur
psychologie.

Je ne veux point renverser cette statue :

PARTIE II mais j'oseraï dire avec toute la vénération que je dois avoir pour le philosophe qui l'a animée, qu'elle ne marche pas assez. Ne pouvoit-on pas, en la rendant plus naïve que celle de Buffon, la rendre aussi intéressante ?

J'aurois désiré que tous les sens de cette statue se fussent tour-à-tour développés; si, à la fin de sa carrière, elle ne parloit pas, j'aurois autant de raisons pour en faire une huître qu'un homme.

Il y a dans cet ouvrage trop de digressions sur la théorie des idées, sur l'ame des bêtes, sur la question obscure de la liberté, sur l'Esprit des loix, &c. Charles Bonnet ne se proposoit d'abord que d'analyser sa statue; & dans son livre, on voit deux traités complets, dont le moins étendu est cette analyse.

Autravers des idées philosophiques qui font le mérite de cet ouvrage, on en découvre quelques-unes qui ne sont que singulieres: telle est son explication physique des visions des prophètes. (*)

(*) L'on conçoit aisément, dit notre auteur, que Dieu a pu préparer de loin dans le cerveau des pro-

Ce qui fait le plus de tort à l'essai analytique, est l'ordre trop géométrique dans lequel il est écrit : c'est le défaut le plus sensible de ce livre, & celui dans lequel il étoit le plus difficile de tomber ; peu de personnes peuvent le lire, comme il n'y a que peu de philosophes qui pussent le composer.

Ne nous pressons point de critiquer ce beau livre de métaphysique ; si l'on craint de s'arrêter sur ses idées profondes, comme de fixer un abyme, il faut s'en prendre souvent à la foibleesse de sa vue, & non à la hardiesse du philosophe.

La statue que Charles Bonnet a vivifiée, n'est point une statue humaine ; mais il seroit bien hardi d'en compléter l'analyse. Si un artiste trouve un buste de Phidias, tentera-t-il de rétablir le héros qu'il représente dans sa grandeur naturelle ?

L'HOMME
SEUL.

phetes, des causes physiques propres à en ébranler, dans un tems déterminé, les fibres sensibles, suivant un ordre relatif aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter à leur esprit. *Essai analyt. ch. 23*, à la fin du parag. 676. Voilà donc des prophètes sans miracle.

ARTICLE III.

DE L'HOMME-STATUE DE L'ABBÉ DE
CONDILLAC.

PARTIE II. L'ABBÉ de Condillac s'est proposé de développer la génération de nos idées, & de prouver que toutes nos connaissances & nos facultés viennent des sens (*); si tous les pas de sa statue sont dirigés par le génie, il a eu la gloire de renouveler tout l'entendement humain.

Ce philosophe borne à quatre grandes scènes le drame hardi dont il a conçu l'idée : dans la première se développent, par une gradation heureusement ménagée, les sens qui, d'eux-mêmes, ne peuvent juger des objets extérieurs ; on voit dans la seconde l'ame communiquer, par l'organe du tact, avec les objets qui l'en-

(*) C'est son *Traité des sensations*, en deux volumes in-12, qu'on se propose ici d'analyser. Suivant son auteur, c'est mademoiselle Ferrand qui donna le plan de cet ouvrage ; ce qui n'est pas moins étonnant que l'entreprise de madame du Châtelet de commenter Newton.

vironnent,

vironnent; la troisième renferme les leçons que le tact donne aux autres sens, pour leur faire part de ses connaissances; enfin dans la dernière, paroît un homme isolé qui jouit de tous ses sens, acquiert des idées, des besoins & de l'industrie, & d'un animal qui sent, devient un être qui réfléchit.

L'HOMME
SEUL.

Il est temps d'observer la marche de cette statue. Je vois Pandore dans l'atelier de Prométhée. L'artiste a placé auprès d'elle une branche de jasmin, & le parfum qu'elle exhale suffit pour lui donner l'existence; son ame, qui est toute neuve, doit se livrer avec force à l'impression qui se fait sur son organe: elle doit savourer avec transport les premières minutes de la vie, & voilà la naissance de l'attention.

Dès ce premier instant elle jouit; & si on substituoit au jasmin une odeur désagréable, elle souffriroit; car tout être sensible ne respire que pour le plaisir ou pour la douleur; il n'y a que la matière brute sur qui ces deux grands mobiles de la vie n'aient aucun pouvoir; & qui

me prouvera que la matière brute ait jamais existé ?

Pandore ne désire encore rien ; elle est bien, sans souhaiter d'être mieux ; ou mal, sans souhaiter d'être bien ; ses désirs naîtront avec ses connaissances, & deviendront brûlans avec l'amour.

Le jasmin s'en va ; mais l'impression reste, & voilà la mémoire. (*)

On présente à Pandore une rose : alors une nouvelle faculté de son ame se développe ; elle compare cette sensation nouvelle avec celle qui l'a précédée, & elle juge de leurs rapports ; ses désirs naissent avec ses besoins ; son imagination s'agrandit & augmente sa sphère d'activité ; & si son ame quelquefois devient passive, c'est lorsqu'une sensation est assez vive pour absorber entièrement toute sa sensibilité : le

(*) Puisque le souvenir d'une sensation n'est distingué d'une sensation actuelle, que parce que dans le premier cas on sent faiblement ce qu'on a été, & dans le second on sent vivement ce qu'on est, s'ensuivroit-il que la mémoire n'est qu'une sensation déguisée ?

plaisir est alors une espece d'ivresse, où elle jouit à peine, & la douleur un accablement, où elle ne souffre presque pas.

L'HOMME
SEUL.

Pandore, ennuyée de sa rose, desire le jasmin qu'elle n'a pas ; plus elle desire, plus elle s'accoutume à désirer ; enfin ce sentiment s'élève au degré de la passion, & son ame ignorante brûle . . . pour une fleur.

Aimer le jasmin, c'est haïr la rose : je me trompe ; elle ne se passionne pour des parfums, ou contr' eaux, que parce qu'elle n'aime qu'elle-même.

Il y a long-tems que Pandore espere le retour de sa premiere odeur, & qu'elle craint la durée de celle dont elle jouit ; si alors Prométhée se rend à ses vœux, elle se souviendra dans la suite que son desir a été satisfait ; elle exigera de nouvelles jouissances, & ainsi elle aura une volonté.

L'artiste, après avoir observé les sensations de sa statue, s'applique à étudier la génération de ses idées. Pandore, qui a vu que la rose lui

PARTIE II. a plu & déplu tour-à-tour, s'exerce à séparer de la même sensation l'idée de plaisir & l'idée de douleur, & la voilà dans la région des abstractions ; dans la suite elle apperçoit que ces notions sont communes à plusieurs de ses manières d'être, & elle apprend à généraliser ses idées.

La marche de Pandore est hardie, mais elle est sûre, parce que la philosophie la dirige ; dès qu'elle peut distinguer les états par où elle passe, elle a quelque idée de nombre. Au reste, il n'y a rien de plus borné que son arithmétique ; sa mémoire ne sauroit saisir distinctement quatre unités, & au-delà de trois elle voit l'infini.

L'habitude où elle est de voir les fleurs se succéder sur son sein, lui rendra cette variété vraisemblable, & lui donnera l'idée du possible ; peut-être même que la certitude où elle est que les parfums divers qu'elles exhalent ne peuvent se confondre, lui donnera quelque notion de l'impossible ; elle se souvient, elle jouit, elle espère, elle a donc une connoissance limitée

du passé, du présent & de l'avenir; (*) ses songes lui retracent ses plaisirs ou ses peines,

L'HOMME
SEUL.

(*) L'abbé de Condillac fait sur ce sujet une digression infiniment curieuse. Il s'agit de prouver que l'idée de durée n'est pas absolue, & que lorsque nous disons: le temps coule rapidement ou avec lenteur, ces mots ne signifient autre chose, sinon que les révolutions qui servent à mesurer le temps ne suivent pas la même succession que nos idées.

Imaginons, suivant ce philosophe, un monde aussi compliqué que le nôtre, mais qui ne soit pas plus gros qu'une noisette; il est hors de doute que les astres s'y leveront & s'y coucheront plus de mille fois dans une de nos heures; ainsi pendant que la terre de ce petit monde tournera autour de son soleil, ses habitans recevront autant d'idées que nous en avons pendant que notre terre fait de semblables révolutions; dès-lors leurs années leur paroîtront aussi longues que les nôtres.

Supposons ensuite un autre monde, auquel le nôtre feroit aussi inférieur qu'il est supérieur à celui qu'on vient d'imaginer: ses habitans feroient, par rapport à nous, comme nous par rapport aux habitans du monde noisette; & si nous interrogeons sur la durée les animalcules & les géants, les premiers compteront des millions de siecles, lorsque les seconds, ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne font que de naître.

Cette hypothèse fait connoître que la notion de la durée est relative, puisqu'elle dépend de la succession de nos idées.

Elle prouve aussi qu'un instant de la durée d'un être peut coexister à plusieurs instans de la durée d'un autre;

— & elle n'apperçoit aucune différence entre dormir & veiller ; elle a la conscience de ce qu'elle est, aussi bien que le souvenir de ce qu'elle a été : ces deux sentimens constituent la personnalité.

Il suit de cette analyse que la statue avec un seul sens a le germe de toutes nos facultés ; son entendement fait avec un seul organe ce qu'il pouvoit faire avec les cinq réunis : la vue, le goût, l'ouïe, & sur-tout le tact développeront l'intelligence de Pandore ; mais l'odorat a déjà tout créé.

car nous pouvons imaginer des intelligences qui apperçoivent tout-à-la-fois des idées que nous n'avons que successivement, & ce principe nous conduit jusqu'à la notion d'un esprit qui embrasseroit dans un instant toutes les connaissances que les créatures n'ont que dans une suite de siecles ; cet être supérieur sera comme au centre de ces mondes où l'on juge si diversement de la durée ; & saillissant d'un coup-d'œil tout ce qui leur arrive, il verra le passé, le présent & l'avenir dans le même tableau. --- Le fond de ce système est dans le premier tome du *Traité des sensations*, depuis la page 110 jusqu'à la page 119

Il y a beaucoup d'imagination dans cette idée ; mais cette imagination s'accorde avec le sang-froid de la philosophie.

Si Prométhée avoit choisi d'autres sens pour donner à sa statue le premier sentiment de l'existence, la marche de Pandore eût été la même, & on auroit observé la même gradation de phénomènes dans le développement de sa sensibilité comme dans celui de son intelligence.

L'HOMME
SEUL.

Cependant le philosophe découvre, dans ces nouvelles modifications de l'ame, des nuances différentes sur lesquelles il est utile de s'arrêter. Si Pandore est appellée à la vie par la résonnance d'un corps sonore, elle a une existence plus complète que par l'organe de l'odorat; car, en lui supposant une oreille très-fine, elle distinguera avec le son principal l'octave de la quinte & la double octave de la tierce; & le plaisir qui résulte de l'harmonie de plusieurs sons est plus grand, que celui que fait naître le sentiment d'un seul parfum.

L'oreille heureusement organisée de Pandore distinguera aisément le bruit du son, parce que la première résonnance n'a jamais d'harmoniques, & bientôt elle faura préférer le concert.

de quelques oiseaux au fracas inappréciable d'un
rocher qui s'écroule.

Si elle réunit l'organe de l'ouïe à celui de l'odorat, elle s'accoutumera par degrés à distinguer deux ordres de sensations, & son ame croira avoir acquis une double existence.

Le goût contribueroit plus que l'ouïe ou l'odorat au bonheur de Pandore & à son malheur; car la faim est un besoin, & la nécessité de la satisfaire rend plus piquante la saveur d'un fruit, que l'odorat d'une julienne ou le concert de quelques rossignols.

Si la statue peut également sentir, entendre & manger, le goût peut nuire aux deux autres sens; l'existence de Pandore affamée sera toute entière dans son palais, & elle sera insensible aux parfums & à l'harmonie.

Faisons rentrer la statue dans le néant, & que le marbre ne s'anime que pour ouvrir ses yeux à la lumiere; Pandore alors verra des couleurs, mais elle ne distinguerá pas un globe d'un cube; elle n'embrassera même que confu-

lement le tableau lumineux que lui présente la nature ; comme en entrant pour la premiere fois dans un édifice gothique , la multiplicité des ornemens nous empêche de juger de l'architecture.

L'HOMME
SEUL.

L'œil de Pandore s'accoutume ensuite à fixer la couleur la plus éclatante ; si le faisceau des sept couleurs primitives vient se décomposer devant elle par le moyen du prisme de Newton , elle doit s'arrêter d'abord sur le rouge ; son œil fatigué cherche bientôt à se reposer sur une couleur moins vive , & elle rencontre l'orangé : il parcourt ensuite dans le même ordre le jaune , le verd , le bleu , le pourpre & le violet , jusqu'à ce qu'il ne trouve plus que le noir , & alors il est probable qu'il se fermera à la lumiere.

La statue dans la suite apprend à fixer plusieurs couleurs à-la-fois ; alors elle doit se regarder comme une espece de surface colorée , & elle aura une idée de l'étendue , mais très-imparfaite ; car la figure , le lieu & le mouve-

ment n'existent point à ses yeux ; tout cela
PARTIE II. dépend pour elle d'une nouvelle création.

Prométhée étend l'existence de Pandore en joignant en elle l'organe de la vue à ceux de l'ouïe, du goût & de l'odorat ; alors la chaîne de ses idées s'agrandit, les objets de ses joysances se multiplient ; mais son ame, circonscrite dans un cercle étroit, ne peut encore vaincre toute son ignorance ; elle voit, sent, goûte & entend, sans soupçonner qu'elle a des yeux, un nez, une bouche & des oreilles. Si, tandis qu'elle goûte un fruit plein de saveur, on lui fait entendre un concert, on brûle de l'encens à ses côtés, & on présente à ses regards le spectacle magique du claveffin oculaire, elle se regardera comme une saveur qui devient successivement sonore, odoriférante & colorée ; tous ses jugemens sur les objets extérieurs doivent être faux, parce qu'elle pense qu'elle existe seule dans le vaste désert de la nature.

Il est temps que Prométhée développe le sens du tact dans ce marbre inanimé qui doit un jour

brûler pour lui ; il est tems que cet organe naîsse dans ce nouvel être pour l'instruire , sur les plus grandes jouissances ; l'artiste , qui veut jouir de tout le spectacle de sa création , borne d'abord sa maîtresse au dernier degré de sentiment ; Pandore , privée des autres sens , n'existe que par la conscience qu'elle a de l'action de ses membres , & sur-tout des mouvemens de sa respiration : voilà son sentiment fondamental , & elle doit la vie à ce jeu de la machine.

L'HOMME
SEUL.

Si elle naîssoit dans un élément toujours uniforme , elle resteroit plongée dans la plus profonde ignorance ; mais la fraîcheur du matin succede à la douce température de la nuit , & les feux du midi au frais de l'aurore : alors elle distingue ces diverses sensations. Si , pendant que sa tête est exposée aux rayons du soleil , ses pieds sont arrosés par l'eau d'une fontaine , elle se reconnoît à-la-fois deux manières différentes d'exister , & elle acquiert une idée confuse de l'étendue.

Quel nouveau spectacle se présente ? La vive

PARTIE II. impression du plaisir vient de se communiquer au corps de Pandore, ses muscles se contractent, & son bras s'agit; cette beauté naissante cede au mouvement machinal; elle promene sa main sur elle-même & sent de la résistance; elle juge alors qu'elle a un corps, elle peut dire **MOI**.

Elle touche ensuite un corps étranger; mais il ne rend pas sentiment pour sentiment; si la main dit **MOI**, elle ne reçoit pas la même réponse; cela suffit pour lui faire distinguer les objets extérieurs, de sa propre existence; dès-lors elle ne se croit plus toute la nature.

Tant que Pandore a été bornée au sentiment fondamental, son existence lui a paru concentrée en un seul point; mais depuis qu'elle connaît l'usage de ses membres, en variant ses mouvemens, elle cherche à varier ses plaisirs: elle aime à manier le marbre à cause du poli de sa surface; un fruit la charme, parce qu'elle peut le contenir tout entier dans sa main; un arbre lui plaît aussi, à cause de l'étonnement où la jette l'étendue de sa circonférence; quand

tant de mouvements auront excédé ses forces, ses plaisirs tumultueux s'évanouiront, & le repos deviendra la plus vive de ses jouissances.

L'HOMME
SEUL.

Pandore connaît déjà l'étendue, la durée & l'espace ; elle peut aimer d'autre objet qu'elle-même, & elle est susceptible de curiosité : ce dernier sentiment va l'exposer aux atteintes de la douleur : elle marche, rencontre un palmier, chancelle & tombe avec bruit ; cette chute, en lui inspirant la crainte, fait naître en elle la première idée d'industrie ; elle ne marchera plus qu'avec défiance ; si elle rencontre un bâton, elle s'en servira pour guider ses pas. --- La douleur n'a été qu'utile à Pandore ; elle a doublé son intelligence.

Le tact est le plus éclairé des sens ; Pandore, avec son secours, devient à chaque instant plus étonnant ; elle ne confond plus un cube avec un globe, & la direction d'un arc avec celle d'un jonc ; ses idées de figure & d'étendue se perfectionnent, & elle touche aux éléments de l'art d'Archimède.

PARTIE II. Puisqu'elle a cinq doigts, elle pourra les compter ; ainsi la voilà dans la région abstraite des nombres : cependant les idées d'être, de substance, de nature, &c. n'existent pas encore pour elle ; ces fantômes ne sont palpables qu'au tact des philosophes.

Ses idées d'espace & de durée s'étendent ; son imagination lui fait découvrir une carrière sans bornes qu'elle n'a pu parcourir, & des instans, soit dans le passé, soit dans l'avenir, qu'elle ne peut atteindre : alors elle se perd dans un horizon immense, & sa pensée paroît embrasser toute l'éternité.

Pandore a des idées sans doute fort étendues ; cependant elle ne spéculer pas : si elle devenoit métaphysicienne, avec tous ses préjugés elle pourroit tomber dans le système des idées innées ; mais ce n'est pas la peine, suivant l'abbé de Condillac, d'en faire un philosophe, pour lui apprendre à raisonner si mal.

Pandore a acquis par l'organe du tact assez de connaissances : il est temps que le plus éclairé

des sens servé aux autres d'instituteur. Prométhée conduit sa sensible maîtresse dans un parterre; elle détache une tige d'œillet, la porte machinalement auprès de son visage, & découvre en elle l'organe de l'odorat: c'est alors que le nez, instruit par la main, range en plusieurs classes les corps odoriférans, distingue plusieurs parfums dans un bouquet, & acquiert une finesse de discernement, à laquelle l'homme même, jouissant de tous ses sens, ne sauroit atteindre.

L'HOMME
SEUL.

Les bienfaits de Prométhée se multiplient; pendant que le chef-d'œuvre de la nature s'occupe à sentir le parfum de la rose qu'elle tient collée sur son sein, elle entend le concert mélodieux des oiseaux, l'onde bruyante sort d'une cascade, & le tonnerre qui s'échappe d'un nuage livide, annonce par ses éclats qu'il va anéantir la nature.

Pandore, toute entière à cette nouvelle sensation, laisse son tact & son odorat sans exercice; bientôt elle se rassure & recommence à s'oc-

PARTIE II. cuper des objets palpables & odoriférans ; elle approche de son oreille un corps sonore, & découvre en elle un nouvel organe ; elle voudroit aussi toucher les oiseaux qu'elle a entendus, la cascade & les éclats du tonnerre ; & cette erreur si naturelle lui apprend à juger des distances.

Au milieu de ces divers mouvemens qui l'agitent, un voile tombe de ses yeux, ses paupières se divisent, elle voit la nature, &, ce qui doit la toucher davantage, l'amant qui l'a créée.

Pandore s'éclaire sur la distance des corps, sur leur situation, leur figure, leur grandeur & leur mouvement, parce que les yeux en elle sont guidés par le tact, & le tact par les yeux.

Lorsqu'elle commença à jouir de la lumiere, elle ignoroit que le soleil en fût le principe ; elle en fut instruite par la nuit qui vint l'envelopper de ses voiles, avec tous les objets qui l'envirranoient ; les révolutions de l'astre du jour lui apprirent aussi à mesurer sur son cours la durée du tems, & dès ce moment elle put calculer les biens & les maux de son existence.

Le





de confens a être aveugle... je ne verrai point les
beautés.

Le tact dans Pandore a servi à perfectionner sa vue, son ouïe & son odorat ; cet organe est moins nécessaire au développement de son goût : comme la nature a consacré le palais à la conservation des animaux, ce sens paroît le seul qui n'ait pas besoin d'apprentissage.

L'HOMME
SEUL.

Au reste, le tact, malgré les services qu'il rend à l'entendement, ne doit pas toujours être son oracle ; il introduit également l'erreur & la vérité dans les avenues de l'âme : par exemple, il dit que les couleurs sont dans les corps brillans, les sons dans les corps sonores & les parfums dans les fleurs ; il porte à juger du tems par les révolutions d'une planète, & non par la succession des idées ; il apprend au peuple à tout matérialiser, & aux philosophes à être peuple.

Ne nous écartons pas de l'atelier de Prométhée. Enfin, Pandore jouit de tous ses sens, & le grand acte de la création est achevé : examinons sous ce nouveau point de vue ses besoins, ses idées & son industrie ; elle est faite pour plaire, rendons-la digne d'aimer.

PARTIE II. Pandore, en satisfaisant à un besoin ; ne devine pas qu'il doive renaître ; elle ne lit point dans l'avenir ; elle n'a pas plus de prévoyance que le Caraïbe qui vend son lit le matin, ne se doutant pas que le soir il doit se coucher.

L'expérience l'instruit peu à peu ; elle réfléchit sur le passé, elle étend sa prévoyance au lendemain, & l'ordre de ses études se trouve déterminé par ses besoins.

Elle abuse de ses sens, la douleur l'en punit, & elle apprend l'art difficile de jouir.

Sa sécurité est d'abord singulière ; elle ne craint point les tigres qui se déchirent entr'eux ; l'univers est un théâtre où elle ne joue que le rôle de spectatrice, sans prévoir qu'elle en doive jamais ensanglanter la scène.

L'aspect d'un animal terrible, la vue du carnage dont il est l'instrument, le spectacle de ses propres blessures, obligent bientôt Pandore à chercher des armes pour se défendre contre les êtres destructeurs, & avec son industrie, elle lutte avec succès contre la force.

Cependant les frimats viennent attrister la

nature ; l'air qu'elle respire la blesse de toutes parts ; l'aiguillon de la faim la pénètre avec plus de vivacité ; alors son humanité naturelle l'abandonne , elle égorgé les animaux qu'elle peut faire , se couvre de leurs fourrures , & se nourrit de leur substance.

L'HOMME
SEUL.

L'ame de Pandore s'ouvre aussi à plusieurs préjugés ; elle se forme un système particulier sur la bonté & la beauté des êtres ; tout ce qui plaît à son goût & à son odorat , lui paroît bon , & tout ce qui plaît aux autres sens , lui paroît beau.

Persuadée que les êtres qui l'environnent ont un dessein réfléchi , quand ils la blessent ou qu'ils lui procurent des jouissances , elle devient superstitieuse , & déifie la moitié de l'univers.

Elle juge aussi de la nature des choses suivant ses préventions : mais pourquoi lui imputer cette erreur , puisqu'elle la partage avec les philosophes ?

Pandore , avec ses charmes & son amour-propre , ses préjugés & ses lumières , devien-

droit l'idole de la moitié de la terre, si elle
PARTIE II. favoit aimer; mais on n'apperçoit dans cette
 beauté ingénue aucune étincelle de la plus brû-
 lante des passions, & l'ouvrage de Prométhée
 reste imparfait.

J'ai toujours regretté que le métaphysicien
 qui a conduit Pandore jusqu'au moment où tous
 ses organes sont développés, n'eût pas entre-
 pris l'analyse de son sixième sens: la statue de
 l'abbé de Condillac feroit peut-être parfaite, si
 Buffon lui avoit appris à aimer.

L'homme de goût qui a observé la dernière
 marche de Pandore, s'apperçoit aisément que
 le fil analytique s'échappe quelquefois des mains
 de l'auteur; qu'il fait franchir à la statue les
 intervalles que franchit son génie; que, loin de
 penser tout ce qu'on peut dire dans un si beau
 sujet, il ne dit pas même toujours tout ce qu'il
 pense. Malgré ces taches légères, je regarde
 l'ouvrage de l'abbé de Condillac, comme un
 des plus beaux monumens de l'esprit philo-
 sphique, & sa statue, comme la plus parfaite qui
 soit sortie jusqu'ici de la main des hommes.

CHAPITRE X.

*SI L'HOMME EST DANS LA NATURE LE
SEUL ÊTRE SENSIBLE.*

La a été un tems où le philosophe qui auroit agité cette question, auroit pu s'attendre à être traité d'insensé, par l'homme froid qui rai-
sonne, & d'impie par les têtes brûlées qui per-
sécutent; on croyoit alors que le pentateuque étoit un traité d'astronomie; on brûloit ceux qui faisoient un pacte avec le diable, & on punissoit Galilée d'avoir été physicien.

L'HOMME
SEUL.

Ce siecle n'est plus; la philosophie a changé la face de l'Europe; elle a rendu à l'entendement humain toute son élasticité; les bons esprits ont appris à étudier la nature, & le fanatisme ne nuit plus qu'à lui-même.

J'ai toujours cru que cette idée, que l'homme seul est sensible, étoit née primitivement dans la tête d'un despote: c'étoit un moyen bien simple de s'établir le roi de la nature, que de

PARTIE II. prouver que presque tous les êtres animés étoient des machines.

Voyez la gradation de pensées qui s'observe dans le cerveau d'un sultan : les plantes ne sentent pas, car mes œillets ne se plaignent pas plus quand je les coupe, que quand je les place sur le sein de mes Georgiennes ; les animaux ne sont pas plus sensibles que les plantes, car le prophète ne nous a pas défendu de nous jouer de leur vie, & j'ai droit de crever vingt chevaux, pour avoir le plaisir de mettre une biche aux abois. Bientôt il dira : mes sujets ne sentent pas, car je les exterminate avec encore plus de facilité : de plus, quel rapport y a-t-il entre des esclaves & un sultan ?

Quelle que soit l'origine de ce principe barbare, il s'est répandu avec la plus grande facilité, soit parce qu'il flatte la vanité humaine, soit parce qu'étant une erreur, il épargne à l'esprit la peine de l'examen.

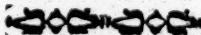
Au reste, il n'est point aisé de réfuter d'une manière triomphante ce blasphème contre la

nature ; il faudroit pour cela être éclairé sur les dernières limites de la matière ; or le système des êtres est une espece de proportion dont nous connaissons un peu les moyens, mais dont les extrêmes nous sont totalement inconnus. Il y a sûrement des corps célestes plus gros que cette comète de 1680, dont la période est de 575 ans ; il doit y avoir aussi des êtres plus déliés que ce globule de lumière dont plusieurs milliards entrent dans l'œil d'un animal un million de fois plus petit que le ciron.

Nous ne pouvons guere raisonner dans une telle matière, que par analogie. Au reste, quand le philosophe jette un coup-d'œil sur nos connaissances, il s'apperçoit que c'est à l'analogie que nous devons presque tous nos raisonnemens.

Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que mon cœur m'entraînoit à l'adopter, avant même que mon esprit pût lui donner son suffrage ; & le cœur ne trompe guere, quand les principes dont il s'occupe sont liés avec la morale de la nature.

PARTIE II. Au reste, de tems immémorial on a soupçonné, près du Gange, que l'homme n'étoit pas sur ce globe le seul des êtres sensibles; on attribue cette doctrine à Pythagore, & il n'est pas indifférent d'observer quelle gradation de raisonnemens conduisit ce législateur de l'Inde à adopter cette idée, qui devint la base de la mététempsycose.



ARTICLE PREMIER.

LES DOUZE SURPRISES DE PYTHAGORE.

PYTHAGORE faisoit fréquemment des voyages, afin d'acheter le droit d'éclairer la terre. Dans ce tems-là il y avoit fort peu de livres, mais beaucoup d'hommes qui en tenoient lieu.

L'HOMME
SEUL.

On peut observer aussi qu'alors tous les êtres parloient : voilà pourquoi les anciens étoient si prodigieusement éclairés. Si les modernes sont si ignorans, c'est que la nature est muette, ou peut-être qu'ils ne savent pas l'interroger.

Ce législateur de l'Asie étant dans cette partie de l'Inde que nous nommons la côte du Coromandel, se rendoit tous les soirs sur le bord de la mer, pour converser avec les poissons : cependant les animaux n'étoient pas encore sacrés pour lui ; il ignoroit qu'on pût être sensible sans être homme, & il ne se doutoit pas

— qu'il deviendroit dans la suite le créateur du
PARTIE II. dogme de la métémpsychose.

Ce sage sortoit un jour d'une académie de gymnosophistes, où l'on avoit décidé que l'homme avoit seul la raison en partage, parce qu'il étoit le seul qui eût de la sensibilité. Un géometre avoit prouvé cette these par $a + b - c = o$; un savant avoit cité le philosophe Lu, qui le tenoit du mage Mamoulouk, qui le tenoit du Parfis Cosrou, qui le tenoit en droiture du dieu Brama. Un jeune poëte avoit mieux fait encore; il avoit mis en vers l'histoire naturelle de l'homme, & la rime lui avoit tenu lieu de preuves.

Pythagore n'étoit pas content de cette déci-
 sion; il sentoit qu'une équation n'a pas beau-
 coup de force en métaphysique; que des vers
 ne sont pas des raisons, & que le dieu Brama
 pouvoit avoir dit une sottise; ainsi il s'en alloit
 tout pensif vers la mer, comptant bien inter-
 roger les poissons, pour savoir s'ils résoudroient
 mieux son problème que les philosophes.

Il étoit obligé de traverser un bois pour se rendre sur le rivage ; à peine eut-il fait quelques pas dans le taillis , qu'il apperçut l'éléphant blanc du roi de Myrcond , qui venoit à lui à grands pas. Son premier mouvement fut de se jeter à genoux devant l'animal royal, comme il est encore d'usage sur toute la côte du Malabar & sur toute celle du Coromandel, contrées immenses où il y a beaucoup d'éléphans & d'Indiens esclaves , mais très-peu d'hommes.

L'HOMME
SIUL.

Le colosse releva doucement avec sa trompe le timide philosophe : --- Mon ami , lui dit-il, je suis rassasié d'encens , de gloire & de génuflexions : il y a bientôt quatre cents vingt ans (*) que je suis révéré dans l'Inde , à l'égal du dieu Brama : j'ai vu douze générations de rois à mes genoux , & ce n'est que par la perte de cent mille hommes que l'empire de Myrcond a acheté l'honneur de m'avoir pour maître.

(*) L'éléphant Ajax , qui combattoit pour Porus contre Alexandre , vivoit encore quatre cents ans après. Voyez Philostrate , vit. Appollon. lib. XVI. ... Cependant ce n'étoit pas un éléphant blanc.

PARTIE II. Tant de grandeurs n'ont pu me corrompre; je pense à chaque instant que je ne suis pas sur la terre le seul de mon espece; je me vois, il est vrai, le roi des hommes; mais les hommes, à leur tour, sont les rois de mille éléphans qui, sans avoir ma couleur, ont mon intelligence; cet horrible contraste me remplit de douleur; car je suis philosophe & sensible....

Un éléphant philosophe! un éléphant sensible! disoit en lui-même Pythagore; voilà qui ne s'accorde guere avec les théorèmes, les citations & les jolis vers de nos gymnosophistes. Cependant ne jugeons pas entre ce grand animal & une académie.

Tu rêves, dit le colosse philosophique: tant mieux; je suis aussi un animal rêveur; c'est même pour donner un libre cours à mes rêveries, que je me dérobe tous les ans pendant huit jours au faste de ma cour, & que je viens habiter cette forêt: j'y trouve des éléphans noirs & des éléphans roux (*), avec qui je

(*) Le révérend pere François-Vincent-Marie de

converse; je m'entretiens encore plus volontiers avec moi-même; & ces instans délicieux où je jouis de l'indépendance avec mes égaux, me consolent des années que je passe à m'ennuyer avec les rois. ---

Chaque mot que dit votre majesté me confond: je savois bien que vous étiez chaste, reconnoissant, & même religieux (*): mais

L'HOMME
SEUL.

Sainte-Catherine de Sienne, s'exprime ainsi au chapitre XI de son voyage aux Indes orientales: --- Il y a des éléphans de trois sortes: les blancs, qui sont les plus grands, les plus doux & les plus paisibles, sont adorés comme des dieux; les roux paroissent les plus petits de corsage, mais ils sont les plus valeureux, & les autres éléphans ont pour eux beaucoup de vénération; la troisième espece est celle des noirs, qui sont les plus communs & les moins estimés. --- Il s'ensuit du témoignage de Pythagore, combiné avec celui du révérend pere François-Vincent-Marie de Sainte-Catherine de Sienne, que les éléphans noirs sont des dieux pour les animaux subalternes, que les roux le sont pour les noirs, & que les blancs le sont pour les hommes.

• (*) L'éléphant est chaste. --- *Pudores nunquam nisi in abdito coëunt.* Plin. lib. VIII, cap. V.

L'éléphant est reconnoissant. --- *Cet animal se souvient du bien qu'on lui a fait, & a de la reconnaissance, jusque-là qu'il ne manque point de baisser la tête en passant devant les maisons où on l'a bien traité.* Voyages de la

— sensible ! la sensibilité n'est donc pas un des
PARTIE II. attributs essentiels du genre humain ? ---

Ton genre humain a de plaisantes idées sur la nature : j'ai connu jadis à la cour de la reine de Zendou un philosophe, homme de génie d'ailleurs, qui, après avoir bâti un monde avec des dés, prétendoit que les animaux qui l'habitent, étoient de purs automates. Suivant cette idée, nous avions des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, & tous les organes du sentiment, sans la faculté de sentir. J'avoue que j'ai été fort sensible à cette calomnie du philosophe de Zendou ; mais j'étois trop puissant pour m'abaïsser à le punir.

Pythagore, qui aimoit les systèmes du phi-

compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 413.

Enfin l'éléphant est religieux. -- *Lund novâ nitescente, audie elephantos naturali quâdam & ineffabili intelligentiâ è silvâ ubi pascuntur, ramos recens decerpitos auferre, eosque deindè in sublime tollere, ut suspicere, & leviter ramos movere, tanquam supplicium quoddam deæ protendentes, ut ipsis propria & benevolâ esse velit.* Ælian. lib. IV, cap. X.

Il paroît que depuis Pythagore, les éléphans ont presqu'autant dégénéré que les hommes.

losope de Zendou, rougit ; l'éléphant s'en apperçut, & continua ainsi : Je ne persécute personne pour les crimes qu'il pense, mais seulement pour les crimes qu'il fait. Tant que ton philosophe se contentera de se jouer de son imagination, les éléphans riront & n'en seront pas moins des êtres sensibles. Mais si quelque roi s'appuyoit de l'imagination de cet homme à paradoxes, pour se jouer de notre vie, alors malheur au monde ! tous les éléphans se rassembleroient à ma voix ; nous marcherions contre les hommes, & nous écraserions sous nos pieds toute cette petite fourmillière.

L'HOMME
SEUL.

Pythagore étoit plus effrayé que convaincu : le colosse mit la fourmi raisonnante sur sa trompe. --- Tu me parois moins décisif, dit-il, que le philosophe de Zendou ; je veux bien dissiper tes doutes : examine un peu cette trompe ; vois comme la nature en a fait en même tems un membre flexible & un organe de sentiment ; je m'en sers pour sucer, pour sentir & pour toucher : c'est un triple sens qui possede à-la-fois

PARTIE II. la flexibilité de tes levres, la finesse de ton odorat & la délicatesse de ta main. Je suis sensible par ma trompe, ou personne ne l'est dans la nature. ---

Pythagore, peu assuré sur son siege mobile, songeoit plus à prendre un point d'appui qu'à répondre. -- Encore un mot, répondit le formidable dissertateur, & je te rends la liberté. -- Je suis bien plus sensible que les hommes, car je me nourris de végétaux, tandis que tes pareils se nourrissent de chair & s'abreuvent de sang : vois comme tous les animaux me respectent sans me craindre, tandis qu'ils te regardent comme l'ennemi né de tout ce qui respire : veux-tu examiner sans préjugé quel est le plus sensible de l'homme & de l'éléphant ? ne consulte ni l'homme, ni l'éléphant, mais interroge la nature. ---

Il eût été aussi difficile à Pythagore de réfuter ce raisonnement, que d'échapper à la poursuite de l'animal raisonneur : l'éléphant lui épargna ce double embarras ; il le posa en silence sur le

gazon

gazon, & rentra dans sa forêt aussi fier d'avoir confondu un homme, que le seroit le dramaturge Mercier d'avoir persuadé à un provincial que Racine est un sot, & que lui-même est un homme de génie.

L'HOMME
SEUL.

Le législateur de l'Asie se retira tout pensif du côté de la mer : en vérité, disoit-il en chemin, cet éléphant blanc a plus de philosophie que tous nos gymnosophistes : j'ai fait de grands voyages, mais jamais je n'ai vu d'éléphant qui ne fût frugivore : pour les hommes, ils ont tous un attrait singulier pour la destruction ; chez les Seres on mange des vers à soie ; dans l'isle de Taprobane, des abeilles ; en Lybie, des sauterelles ; au centre de l'Afrique, des moucherons ; & vers la pointe, des poux ; je ne vois qu'une différence entre nous & ces barbares : le sauvage mange la chair crue, & le sage la fait cuire. --- Encore une fois, l'académie pourroit bien avoir tort.

Mais l'éléphant, qui raisonne comme l'homme, pourroit bien être sensible comme

PARTIE II. lui, sans que ce privilege s'étendît aux autres animaux. Qui fait si une ame d'un ordre particulier n'anime pas cette énorme machine? -- Oui, l'académie pourroit bien avoir raison.

Cependant si cette masse organisée qu'on nomme l'éléphant, est dans la classe des êtres sensibles, pourquoi n'y mettroit-on pas aussi cet aigle qui regne dans la région où se forme le tonnerre, ce colibri qui déploie sur son plumage toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ce castor qui bâtit avec autant d'intelligence que nous, & ce singe que le philosophe même est tenté de prendre pour un homme dégénéré? -- En vérité, ce problème n'est pas aisé à résoudre.

Ainsi cheminoit Pythagore, adoptant un système & le détruisant tour-à-tour; raisonnant tantôt comme s'il avoit une trompe, & tantôt comme s'il présidoit son académie; mais plus près de la vérité lorsqu'il répétoit les leçons d'un animal, que lorsqu'il commentoit celles des philosophes.

Cependant les ombres de la nuit commen-

çoient à s'épaissir : la lune ne faisoit pas encore briller sa lumiere argentée sur l'horizon , & le sage n'y distinguoit plus les objets qu'à l'aide de ces insectes lumineux qui volent sous la forme de petites étoiles , & qu'on nomme en indien des cucujus. (*)

L'HOMME
SEUL.

Pythagore , las de rêver , s'amusa à prendre un de ces phosphores volans : l'animal captif gémit dans sa main : le philosophe , en observant sa lanterne , comprima légèrement sa tête , & son éclat s'affoiblit. Un moment après , en voulant lui rendre la liberté , il le laissa tomber sur un rocher. L'insecte appella l'homme un barbare , expira ; & la lumiere disparut.

(*) Il est assez singulier de voir dans l'Inde ce scarabée , qu'on a cru jusqu'ici un animal indigene de l'Amérique. --- La race des cucujus indiens se seroit-elle éteinte depuis Pythagore ? L'Amérique alors étoit-elle contiguë à l'ancien continent ? Notre philosophe auroit-il pris un ver luisant pour un cucuju ? Ou bien nos naturalistes ont-ils affirmé où ils ne doivent que douter ? -- Quand on traite de l'histoire naturelle , il vaut encore mieux ne rien établir que de n'établir que des conjectures.

PARTIE II. Pythagore, qui étoit sensible, quoique du nombre de ces hommes qu'on appelle heureux, se baissa pour secourir son cucuju. A force de chercher dans les fentes du rocher, il crut trouver son insecte, mais il n'attrapa qu'un bombardier. Cet animal, qui se sentit saisi par une main étrangere, jeta par l'anus une fumée d'un bleu clair, accompagnée d'une explosion semblable à celle d'une arme à feu. Le philosophe fut d'abord effrayé; mais il se familiarisa bientôt avec l'artillerie du scarabée, & répéta ses expériences jusqu'à ce que l'animal tonnant fût épuisé; alors sa poitrine s'affaissa; il appella notre phyficien un monstre, & mourut comme le cucuju.

Pythagore, appellé monstre par des scarabées, se persuada aisément qu'ils étoient au nombre des êtres sensibles; il se promit alors de respecter les animaux terrestres, & de ne plus faire d'expérience qui outrageât la nature.

La marée montante commençoit déjà à gagner ses brodequins, quand il apperçut, à

la lueur de la lune réfléchie par les flots plusieurs poules poursuivant avec acharnement une espece de coq qui fuyoit pesamment devant elles. Pythagore, qui devenoit à chaque instant plus humain, prit la défense de l'opprimé, & le déroba à la rage des bacchantes emplumées qui vouloient le déchirer. Qui es-tu ? qu'as-tu fait, dit le sage à l'animal fugitif ? -- Je suis... Hélas ! je ne suis plus rien, dit d'un ton flûté le diminutif de coq au philosophe : j'avois autrefois un nombreux ferraïl où je régnais en despote : des monstres, faits à l'extérieur comme vous, m'ont ravi l'usage de mon sixième sens : depuis ce moment fatal ces poules ne m'ont jamais regardé qu'avec dépit ; elles voudroient me punir du crime des hommes & de mes malheurs.

L'HOMME
SEUL.

Pythagore tâcha de consoler le chapon ; il lui dit que ses bourreaux n'épargnoient pas plus les hommes que les coqs ; qu'il y avoit dans quelques contrées des peres qui mutiloient leurs enfans, pour leur donner une voix de dessus,

PARTIE II. & que dans presque toute l'Asie, on faisoit des demi-hommes pour augmenter la valeur des femmes. Ces grands exemples firent quelqu'impression sur le chapon, & en se retirant il maudit moins les hommes, soit parce qu'il ne vit plus de poules, soit parce qu'il ne put résister à l'éloquence de Pythagore.

L'infortuné volatile étoit déjà fort loin, quand notre philosophe méditatif s'apperçut que la mer s'élevoit insensiblement autour de lui, & lui ferloit le chemin du rivage. Il se hâta de monter sur un rocher, & résolut d'y attendre le moment où il plairoit à l'Océan de lui rendre la liberté.

La lune, à demi voilée par un nuage, faisoit alors briller sa lumiere incertaine sur les flots. Pythagore, promenant ses regards sur cette plaine immense qui ne sembloit bornée que par le ciel & par la nuit, ne put se défendre d'un secret sentiment de fierté : -- Je suis né, dit-il, dans un élément où tous les êtres animés sont sensibles; mais pourquoi les habitans de

cette vaste mer sont-ils de purs automates ?

Comment l'organe du tact , qui nous procure tant de jouissances , leur a-t-il été refusé ? La nature , qui est notre mere , feroit-elle la maître des poisslons ?

L'HOMME
SEUL.

Tandis qu'il parloit , une obscurité profonde enveloppoit le ciel & les eaux ; les nuages s'entassoient & se dispersoient au gré des vents ; la flamme livide des éclairs se déployoit sur l'horizon , & les rochers retentissoient du fracas du tonnerre. Pythagore , l'œil fixé sur cette mer de feu qui menaçoit à chaque instant de l'engloutir , vit quelques poisslons s'élever du sein des eaux & s'agiter douloureusement comme pour lutter contre la pression de l'atmosphère ; d'autres venoient jusqu'à ses pieds chercher un asyle contre la foudre ; quelques-uns même périssoient d'effroi , & leurs corps livides venoient battre contre le rocher. -- Eh quoi ! s'écria le philosophe , les poisslons même sont sensibles ! ils ont un organe du tact ! l'impression de l'air suffit pour les faire périr , &

moi je vis encore ! je vois bien que pour con-
PARTIE II.noître le syftème des êtres , il faut écouter la
 nature & non pas les naturalistes.

Cependant la sérénité renaisloit dans la
 plaine du ciel; la mer ne portoit plus contre
 les rochers des lames écumantes , & les poï-
 fsons , pour respirer un air pur , venoient se
 jöuer sur la surface des eaux. Un requin qui
 avoit entendu le monologue de Pythagore ,
 vint le regarder avec cet air de mépris qu'un
 monstre qui a vingt-cinq pieds & deux cents
 dents , doit avoir naturellement pour un ani-
 macle de cinq pieds & demi , qui n'a ni dé-
 fenses ni nageoires. Le philosophe éperdu se
 crut au dernier instant de sa vie; il invoquoit
 Brama avec autant d'ardeur , qu'une Indienne
 qui va se brûler sur le tombeau de son époux . --
 Sois tranquille , dit le monstre , j'ai mangé
 aujourd'hui trente dorades , deux lamentins , &
 trois negres (*); je suis rassasié , & je t'accorde

(*) Ce trait de générosité est d'autant plus singulier
 que le requin est le plus vorace des animaux ; il est par-

la vie : mais, dis-moi un peu, être à deux pieds, sans écailles, par quelle bizarrerie étrange tes pareils me refusent-ils la faculté de sentir ? Je respire par mes ouïes ; je vois dans ton élément comme dans le mien ; je sens d'une lieue l'odeur d'un cadavre, & je savoure la chair d'un negre comme celle d'un crabbe : si mon organe du tact n'a pas toute la finesse du tien, c'est que j'habite un élément plus épais ; ces écailles sont pour moi une robe impénétrable qui me garantit contre les atteintes du froid ; grace à cette enveloppe grossière, je prolonge la carrière de mes jours, & je vivrai encore lorsque tes petits-fils auront vécu.

L'HOMME
SEUL.

ticulièrement avide de chair humaine, & on en voit qui suivent les vaisseaux qui font la traite des negres, pour dévorer les cadavres qu'on jette à la mer. Rondelet assure que l'ouverture de la gueule de ce monstre est si grande, que si on la tient ouverte avec un bâillon, les chiens y entrent sans peine pour manger ce qui se trouve dans son estomac. -- Les savans qui ont écrit après Rondelet, n'ont pas manqué de conclure de ce fait, que le requin étoit le monstre qui engloutit autrefois le prophète Jonas. Au reste, on peut fort bien conclure comme ces savans, quand on voit comme Rondelet.

PARTIE II. Cependant je suis sensible, & les lamproies que je dévore le sont de même, & le cachalot qui m'engloutit dans sa gueule énorme, l'est aussi.

Mais la mer se retire ; adieu ; souviens - toi que tout être qui respire a des sens ; apprends à respecter la nature & à ne pas dégrader les requins.

Pythagore éperdu s'examinoit avec surprise & doutoit s'il vivoit encore ; quand le monstre eut disparu, il se rappella sa harangue, & promit bien dès qu'il auroit le loisir, d'écrire, contre les gymnosophistes, un livre qui ne feroit condamné que par ceux qui ne le liroient pas.

Avant de quitter son rocher, il fut encore témoin d'un spectacle singulier : il vit une multitude surprenante de cames qui voguoient sur la mer, ayant une de leurs coquilles baissée & l'autre élevée ; celle - ci leur servoit de voile & celle-là de navire ; le philosophe fit un mouvement pour se retirer, alors les coquilles se refermerent, les poissons plongerent au fond des eaux, & toute la flotte disparut.

En s'appuyant contre le rocher pour descendre sur le rivage, il toucha aussi par mégarde une espece d'éponge glutineuse dans laquelle vivoit un poisson testacée qui lui étoit inconnu; l'animal blessé fit jaillir plusieurs filets d'eau au visage du philosophe, & la fontaine ne tarit que lorsque le poisson ne fut plus. (*)

L'HOMME
SEUL.

Arrivé au pied du rocher, il apperçut une très-jolie coquille, & la ramassa, la croyant vuide; mais Bernard l'hermite étoit dedans; ce poisson crustacée défendit sa demeure avec vigueur; il saisit avec sa ferre la main du philosophe & l'obliga à jeter dans la mer l'animal avec sa maison.

Pythagore ne savoit plus comment faire pour ne blesser aucun être sensible; il aborda enfin sur le rivage, & s'assit tranquillement sur quelques plantes informes qui le tapissoient, méditant sur tous les spectacles dont il venoit d'être témoin, & s'étonnant d'avoir acquis plus de

(*) Kolbe confirme ce fait dans sa description du cap de Bonne-Espérance, tome III, page 146.

lumieres en conversant une nuit avec les animaux , qu'en étudiant pendant un demi - siecle les hommes & les livres.

Les plantes sur lesquelles il reposoit étoient des zoophytes (*); chacun de ces êtres singuliers témoigna à sa façon son mécontentement; la *plume de mer* obscurcit son phosphore ; le *pulpo* engourdit le pied du philosophe , comme auroit fait la torpille , & la *galere* exhala sur sa main un poison subtil , qui fit l'effet de ces flèches envenimées que quelques Indiens lancent avec leurs farbacannes. (**)

(*) Corps marins dont la nature tient de l'animal , & la figure du végétal ; on pourroit les appeler des animaux-plantes ; on les a long-tems regardés comme des arbustes marins , mais M. de Jussieu , qui observoit comme Pythagore , sans avoir ses aventures , les a fait rentrer dans la classe des animaux. --- On peut consulter sur la nature des zoophytes le premier volume de l'*Histoire naturelle* de Ruisch , Von-Linné , *Systém. nat.* page 72; Donati, *Histoire naturelle de la mer Adriatique*, page 54; le traité latin du docteur Pallas , & le quatrième tome de la *nature* de J. B. Robinet , page 37.

(**) Ce zoophyte a l'air d'un amas d'écume transparente ; le poison qu'il renferme est de la plus grande activité ; la douleur qu'il cause croît à mesure que le

Pythagore avec sa crampe, sa blessure & une bonne provision de rêveries, se traîna comme il put hors du tapis de verdure animée sur lequel il étoit assis : je ne fais plus, disoit-il, quel monde j'habite ; quoi ? les plantes mêmes sont sensibles ! un arbre a mes organes ! Je vois bien que l'éléphant blanc du roi de Myrcond est plus philosophe que toute notre académie.

L'HOMME
SEUL.

Mais que diront les Indiens, si je leur annonce qu'un éléphant raisonne, qu'une coquille est sensible, que cette mousse est un monde d'animaux ? ... Ce qu'ils diront ! ... J'aurai le fort de tous les grands philosophes ; pendant ma vie, je serai l'ennemi du genre humain ; dans cent ans je ne serai plus qu'un insensé, & dans vingt siecles je serai un demi-dieu.

Cependant le philosophe ne faisoit encore que douter : il auroit été plus affirmatif, s'il avoit

soleil monte sur l'horizon, & diminue à mesure qu'il descend, en sorte qu'elle cesse tout-à-fait, un instant après qu'il est couché. --- Heureusement il étoit encore nuit quand la galere blessa Pythagore.

pu connoître les merveilles de l'histoire des polypes ; mais cette découverte étoit réservée à notre siècle ; c'est à nous à qui il appartenloit de déchirer le voile de la nature , que Pythagore n'avoit fait qu'entr'ouvrir.

Le sage Indien s'éloigna du rivage de la mer ; instruit par ses fautes , il s'écarta de quelques plantes sensitives qui étoient sur son chemin , pour ne pas les flétrir (*) ; mais voyant un

(*) La plante que Linnæus nomme *mirabilis longiflora* , est une espece de sensitive qui porte tous les soirs une multitude de fleurs odoriférantes qui se flétrissent le matin , & le soir sont remplacées par d'autres. Il y a une sensitive sur la côte du Malabar , nommée *toddawaddi* , qui a encore d'autres propriétés : ses feuilles se penchent du côté du soleil , en suivant son cours , & à midi son plan est parallelle à l'horizon ; quand on les touche , elles se ferment & cachent leurs pistils. Cette plante , dans un tems d'orage , tombe dans une espece de recueillement que les botanistes regardent comme son sommeil. L'histoire rapporte qu'un philosophe de l'Inde devint fou , pour n'avoir pu expliquer les singularités de cette merveille végétale.

Tournefort , *Institut. rei herbar. page 605* , parle fort au long des propriétés de la sensitive ; il est étonnant que ce naturaliste , qui , à la vue de la grotte d'Antiparos , avoit reconnu la végétation des fossiles , à la vue

anacardier de quatre-vingt pieds de haut, dont les fruits étoient de la couleur la plus vermeille, il ne put résister à la tentation d'en cueillir : les Orientaux dans ces tems reculés faisoient un grand usage de l'anacarde, parce que son suc fert à donner de l'activité aux sens, & procure un nouveau ressort à l'intelligence. (*) Pythagore en mangea tant, qu'il se crut pendant quelque tems les lumieres de l'éléphant blanc & l'entendement du dieu Brama.

Le suc d'anacarde enivre aussi aisément un

des sensitives, n'ait pas soupçonné l'animalité des végétaux.

(*) L'anacarde est l'acajou des Indes orientales. Hofmann, le célèbre médecin d'Altdorff, étoit si persuadé de la propriété singulière de ce fruit, qu'il appelloit la confection d'anarcade, la médecine des sots. Il rapporte qu'un paysan stupide ayant fait usage, pendant quelques mois, de ce singulier aliment, devint si savant, qu'il obtint une chaire en droit; mais cette métamorphose altéra son tempérament; en peu d'années il sentit développer le germe d'une maladie inconnue; il devint sec & décharné, & périt enfin, inutile à lui-même & à ses concitoyens. ... Ce malheureux fut puni d'avoir voulu jouir, pendant quelques mois, de toute l'intelligence qu'il auroit acquise pendant vingt années.

philosophe qu'un homme ordinaire : Pythagore, dont la tête étoit plus forte, mais les jambes plus foibles, n'eut pas fait trente pas, qu'il se sentit prodigieusement fatigué : il résolut alors de s'asseoir, quoique la nuit fût déjà fort avancée, & il choisit un rocher parfaitement nu, dans la crainte de flétrir des végétaux ou de blesser des animaux-plantes.

Enfin, dit le sage en s'étendant le long du roc, je puis goûter ici un repos tranquille : le poids de mon corps ne fait point gémir des êtres sensibles ; & cette matière que je presse est morte & inorganisée ; la nature peut-être ne m'a point donné d'empire sur les animaux & sur les plantes ; mais du moins je suis le roi des fossiles.

Tu n'en es que le tyran, dit alors une voix inconnue qui s'échappa au travers des fentes du rocher. Pythagore qui, à force de s'instruire, admiroit beaucoup moins, se leva tranquillement & chercha, à l'aide d'un cucuju, quel étoit l'animal qui l'apostrophoit ainsi : l'anneau

de

de sa ceinture s'étant alors approché d'une pierre d'aimant, il se vit attiré malgré lui, (*) & il tomba le visage contre le rocher. Persuadé que la voix qu'il avoit entendue étoit sortie du sein de la matière magnétique, il se mit à l'interroger ; il osa même la frapper ; mais le rocher resta muet.

L'HOMME
SEUL.

Il s'approcha ensuite d'une colonne composée de pierres étoilées, placées les unes sur les autres, & rangées par étages décroissans comme une pyramide d'Égypte : cet obélisque étoit un animal ; (**) mais Pythagore qui ne l'entendit point parler, ne s'en apperçut pas.

(*) Rendons justice à tous les siècles ; les anciens connurent la propriété de l'aimant, d'attirer le fer ; mais ils ne firent pas, sur ce fossile singulier, d'autres découvertes : il se passa bien des siècles avant qu'ils fussent qu'il pouvoit transmettre sa vertu à des corps étrangers ; il en fallut encore plus pour appercevoir sa tendance vers les pôles ; enfin, ce n'est que de nos jours qu'on a découvert son inclinaison & sa déclinaison. -- Il est bien plus difficile d'observer comme il faut la nature que de créer des systèmes.

(**) Il est maintenant connu sous le nom de *palmier marin* ; les encrinites & les pierres étoilées sont pro-

PARTIE II. En retournant à sa première place, il reconnaît enfin que la voix qu'il cherchoit partoit d'un fragment de rocher composé de particules de pierres & de corail, & tapisssé intérieurement de nerfs & de membranes : l'être sensible qui animoit cette pétrification, s'appelle un microscope, & voici l'analyse du petit entretien qu'il eut avec Pythagore.

PYTHAGORE.

Superbe ennemi de l'homme, tu es donc un fossile ?

LE MICROSCOPE.

Non.

PYTHAGORE.

Quoi ! tu serois une plante ?

LE MICROSCOPE.

Non.

duites par les débris de la charpente osseuse de cet animal, qui ont formé les cavités où, depuis, ces fossiles se sont moulés. Un naturaliste a découvert qu'un seul palmier marin renferme près de vingt-six mille vertebres. --- *Voyez l'extrait d'un mémoire de M. Guettard sur ce sujet, dans les mémoires de l'académie des sciences, année 1755.*

P Y T H A G O R E.

Tu es donc un animal?

L'HOMME
SEUL.

L E M I C R O S C O M E.

Non.

P Y T H A G O R E.

Tu n'es ni animal, ni plante, ni fossile; qui es-tu donc?

L E M I C R O S C O M E.

Voilà une singulière demande! --- Je suis un être.

P Y T H A G O R E.

Mais tout être est renfermé dans une de ces trois classes: il paroît, monsieur l'être, que vous n'avez guere lu le livre du mage Misapouf sur l'histoire naturelle.

L E M I C R O S C O M E.

Je n'ai point étudié ton mage Misapouf; voilà pourquoi j'en fais plus que lui. --- Mon ami, retiens bien ce grand principe: il n'y a pas dans le monde deux êtres qui se ressemblent; l'homme fait des classes, mais la nature ne fait que des individus.

O ij

PYTHAGORE.

PARTIE II.

Quoi ! la nature n'a inspiré aucun de nos douze cents systèmes sur l'histoire naturelle ?

LE MICROSCOPE.

Tout système est faux, par cela seul qu'il est système. -- Tes naturalistes sont plaisans ! parce qu'ils distinguent quelques points sur la surface de l'univers, ils veulent juger l'ensemble de cette immense machine ; ils rassemblent péniblement dans leurs laboratoires quelques squelettes, & ils disent avec fierté : Voilà la nature. Les insensés ! ils ne savent pas qu'un vrai cabinet d'histoire naturelle devroit être aussi grand que le monde.

PYTHAGORE.

Voilà bien de la philosophie pour un simple rocher.

LE MICROSCOPE.

Tant de philosophes viennent déraisonner ici, que j'ai pu aisément m'instruire par leurs erreurs. J'ai trois grands moyens pour acquérir des lumières ; je ne vois point par les yeux des

autres; je m'étudie, non à être ingénieux, mais à être vrai; je fais entrer mes idées dans le plan de la nature, & je ne force point la nature à se plier à mes idées.

L'HOMME
SEUL.

PYTHAGORE.

Vous pourriez déchirer moins les hommes, & les éclairer davantage. --- Mais si j'étois tenté de vous désigner vous-même aux philosophes de mon espece, par quels caractères vous ferois-je connoître?

LE MICROSCOPE.

Je te l'ai dit: nous n'avons de rapport ensemble que par le titre d'être; si cependant tu desire que je te parle dans la langue imparfaite que tes physiciens ont inventée, voici quelques-uns de mes caractères: je tiens aux fossiles par le suc lapidifique qui pénètre ma substance; j'ai de l'analogie avec les plantes, parce que je végete comme elles; & je suis un animal, parce que je sens: ainsi, je me vois aux limites de trois mondes; mais je n'en habite aucun: un de tes naturalistes m'a appellé microscope; il

— t'en dira sans doute la raison : pour moi, je
PARTIE II. l'ignore.

PYTHAGORE.

Vous pouvez, monsieur le microscome, être un minéral, une plante même, mais certainement il est impossible que vous soyez sensible ; où sont vos sens ?

LE MICROSCOME.

Je n'en fais rien, & qu'importe ? j'ai tantôt du plaisir & tantôt de la douleur ; la nature ne m'a donc pas privé du sentiment ; vous autres hommes, vous dites : je sens, ainsi j'existe ; pour moi, je dis avec non moins de raison : j'existe, ainsi je sens.

J'ai des organes sans doute, mais ce ne sont pas les tiens : si j'avois tes yeux, ton tact & ta tête, je serois un homme ; je sentirois comme lui, & je raisonnerois peut-être aussi mal,

PYTHAGORE.

Je ne suis point encore persuadé : laissons les livres, & ne consultons que la raison : il me semble que tout être sensible doit se nourrir,

croître & engendrer. Cette loi de la nature doit embrasser tout ce qui respire, depuis l'homme qui est au haut de l'échelle animale, jusqu'au microscome.

L'HOMME
SEUL.

L. E M I C R O S C O M E.

Eh ! qui t'a dit que je ne partage pas avec toi ces trois facultés ? je me nourris, puisque j'incorpore à ma substance des sucs étrangers ; ces alimens que tes yeux ne peuvent découvrir développent mes organes, & je crois : quand j'ai trop d'existence, je féconde des germes & je produis mes semblables.

Mais encore une fois, ton intelligence ne peut pénétrer le méchanisme de ma sensibilité : par exemple, je ne triture point mes alimens comme l'homme ; je ne les avale point comme les animaux qui sont sans dents ; je ne les absorbe pas, comme les végétaux, par des pompes aspirantes : cependant je me nourris ; mais c'est à la façon des microscomes.

La nature n'a peut-être qu'une loi, mais cette loi suffit pour vivifier des millions d'êtres.

qui n'ont entr'eux aucun rapport : comment
PARTIE II. ose-t-on définir les êtres quand on ignore cette
loi? ... O homme! etude ton monde, & laisse-
moi dans le mien.

Pythagore auroit bien voulu prolonger cet entretien; mais le microscome qui, contre l'ordinaire des philosophes, n'aimoit point à parler, cessa de satisfaire aux questions du sage; il devint aussi muet que les naturalistes le représentent.

Cependant le mets enivrant de l'anacarde opéroit toujours dans la tête de Pythagore; son corps chancelant n'étoit plus en état de soutenir sa tête vigoureuse; ses genoux se déroberent sous lui; son entendement, fatigué de creuser dans les idées métaphysiques, se reposa dans de bizarres rêveries, & bientôt ces rêveries conduisirent le philosophe au sommeil.

A peine Pythagore étoit-il endormi, qu'il vit en songe un colosse organisé dont l'intelligence humaine ne pourra jamais calculer les propor-

tions. Quoiqu'il se fût presque anéanti pour se faire appercevoir tout entier, il paroiffoit encore embrasser lui seul tout l'espace des mondes ; tous les globes du firmament brilloient sur son front, & le tourbillon solaire, avec ses planetes, leurs satellites & leur atmosphere, ne formoient qu'un point dans l'immense étendue de ce grand être. Le philosophe chercha long-tems la terre au milieu de ce point ; il la découvrit enfin avec peine ; mais pour les hommes qui l'habitent, ils se déroberent à toutes ses recherches ; ce qui est très-mortifiant pour les rois de la nature.

L'HOMME
SEUL.

Pythagore étoit attentif à ce grand spectacle ; son ame sembloit avoir passé dans ses regards ; le colosse lui dit : Cette masse énorme que tu contemples est sensible & organisée ; je suis l'univers ; c'est moi qui renferme tout ce qui a existé, tout ce qui respire & tout ce qui doit naître dans l'abyme de l'éternité : tes philosophes cependant ont dit que j'étois sans sentiment, sans organes & sans vie ; ils ont dit

PARTIE II. un blasphème absurde : comment une matière brute peut-elle donner la naissance à des êtres animés ? Oui, je vis, & les mondes que je renferme vivent, & les êtres qui composent ces mondes vivent aussi : cesse donc de rétrécir tes idées ; vois la nature comme elle s'est faite, non comme la font les animalcules intelligens qu'elle a formés ; sache qu'il n'y a de mort dans son sein que l'entendement des êtres qui l'outragent.

Un instant après, l'énorme fantôme disparut, & Pythagore, réveillé par les rayons du soleil levant, écrivit sur le rocher même où il s'étoit assoupi, toute son aventure. Pendant plusieurs siècles les philosophes orientaux allèrent par respect visiter ce monument, comme les musulmans vont encore visiter aujourd'hui la pierre noire qui est auprès du tombeau de Mahomet. On pensoit beaucoup, après avoir lu cette histoire, & on en devenoit toujours plus humain & plus sensible,

Quand Pythagore fut de retour chez lui, il

fit des réflexions profondes sur son aventure ;
& ces réflexions, qu'il adressa à ses disciples, forment un chant fort étendu de ses vers dorés ; il ne nous reste de cet ouvrage qu'un fragment sans commencement & sans fin, que je vais traduire ; je joindrai au texte des remarques qui serviront à justifier quelques singularités des systèmes de ce philosophe ; on verra que si Pythagore étoit un insensé, cet insensé a eu pour disciple une foule de grands hommes.

L'HOMME
SEUL.

ARTICLE II.

*FRAGMENT DES VERS DORÉS DE
PYTHAGORE.*

J.

PARTIE II. *Car qui a pu le former, & qui pourroit le détruire ? Il n'y a que les ouvrages des hommes qui partagent leur petite existence.*
*Voyez ce vaste empire qui confine à l'extrême orientale de l'Asie : le peuple le croit éternel ; cependant le fondateur de son premier *ki* n'a commencé à régner que depuis 1,098,441 grandes révolutions de soleil.*

I I.

Le monde, dans le sens le plus étendu, est la nature. La nature ! à ce nom sublime mes idées cessent de ramper, & mon ame devient grande comme la substance éternelle dont elle émane. Mes amis, j'ai consumé trente ans à penser comme le reste de la terre sur les pre-

miers principes ; j'ai blasphémé trente ans la nature ; mais une nuit elle m'a inspiré, & je suis devenu philosophe.

L'HOMME
SEUL.

III.

Ce n'est qu'au poète qu'il appartient de chanter les merveilles de l'univers. Depuis qu'un éléphant blanc m'a fait homme, je brûle de parler le langage d'Orphée ; je regrette ces années stériles, où j'ai prostitué l'art des vers à chanter les rois : je rougis même d'avoir chanté les dieux . . . des dieux quand j'oubliois la nature !

IV.

Il n'y a qu'une seule intelligence dans l'univers ; elle embrasse tout le système des êtres, depuis ces globes enflammés qui roulent dans le vague de l'espace, jusqu'à ce ver que mon orgueil foule aux pieds, & qui doit dévorer ma cendre.

V.

Je vois l'univers comme une grande échelle, dont les intervalles sont occupés par les êtres

PARTIE II. sensibles ; elle est bornée à une de ses extrémités par l'Être suprême, & à l'autre par les élémens de la matière ; le sentiment s'y affoiblit par une dégradation finement nuancée depuis le premier terme jusqu'à celui qui est rempli par l'atome ; mais il ne pérît pas... O homme ! respecte tout ce qui t'environne ; sache que tu ne peux blesser aucun être de l'échelle, sans outrager la nature.

V I.

Au nord comme au midi, & au couchant comme à l'aurore, le peuple dit : La matière brute est la base de l'univers ; mais une erreur ne cesse point de l'être, parce qu'elle est universelle. Par quelle nuance la nature a-t-elle passé de la matière brute à la matière organisée ? Qu'y a-t-il de commun entre la vie & la mort ? Et comment le globe que j'habite seroit-il à la fois peuplé d'êtres sensibles & de cadavres ? Non, non, tout ce qui existe est homogène, & cette terre n'est pas composée de deux mondes contradictoires.

V I I.

Il fut un tems où mon ame, enivrée des plaisirs mathématiques, dédaigna les êtres sensibles. Le jour mémorable où je trouvai le premier la démonstration du quarre de l'hypothénuse, j'offris par reconnaissance une hécatombe à la Divinité. Insensé que j'étois ! afin d'être une fois pieux, je fus cent fois assassin.

L'HOMME
SEUL.

V I I I.

La nature, toujours simple dans ses idées, mais toujours variée dans ses ouvrages, & formé sur le même plan l'homme & les animaux ; elle leur a dit à tous : Soyez sensibles afin de jouir de votre existence ; ce n'est que par le sentiment que vous avez passé du néant à l'être.

I X.

Lorsque du sommet du Caucase, l'orage porté sur l'aile des aquilons, s'élance sur les plaines de l'Asie ; qu'un déluge embrasé semble couvrir la terre d'un pole à l'autre, &

PARTIE II. *qu'un volcan nouvellement entr'ouvert , voi-
missant de son sein des rochers calcinés , enfe-
yelit les villes dans des gouffres de flamme ;
les peuples , prosternés aux pieds des autels ,
font ruisseler le sang des victimes.... Aveugles
qu'ils font ! ils pensent appaiser la Divinité
en multipliant les sacrileges.*

X.

*La scene change ; le soleil perce un groupe
de nuages malfaisans , épure l'athmosphère &
vivifie tous les êtres. A la faveur de sa douce
lumiere , la robe renaissante de la terre se
nuance de mille couleurs , le monde végétal se
développe , & toute la création paroît animée.
Alors les hommes , dans l'ivresse de leur recon-
noissance , osent égorger des animaux paisibles
dans les temples des dieux ; ils ne témoignent
leur sensibilité qu'en donnant la mort ; & ils
font rougir la nature de ses bienfaits.*

X I.

*Sages de la terre , c'est à vous que ma voix
s'adresse : pesez avec moi dans la balance de la
raison ;*

raison, l'intelligence des animaux; vous soupçonnerez que ces êtres, qui ne jouent qu'un rôle subalterne dans votre sphère, peuvent gouverner un autre monde de l'échelle; vous direz alors que se jouer de leur vie, c'est troubler l'harmonie de l'univers; vous le direz..... & vous deviendrez frugivores.

L'HOMME
SEUL.

X I I.

Peuple, dont l'esprit étroit ne voit Dieu que dans les nuages & ne l'entend que dans les éclats du tonnerre, apprends un mystère que l'intelligence suprême m'a dévoilé: rien ne meurt dans le vaste sein de la nature; les êtres matériels croissent, se développent & se métamorphosent; les ames quittent leurs anciennes demeures pour en habiter d'autres, & l'univers s'entretient par les révolutions mêmes qui semblent devoir le diffoudre.

X I I I.

Cet entendement, qui est une portion de l'âme universelle, passe tantôt du corps de l'homme dans celui de la brute, & tantôt du

PARTIE II. *corps de la brute dans celui de l'homme. Prêtre d'un Dieu homicide, comment ojes-tu l'interroger dans les entrailles palpitanes d'une génisse ? C'est ta fille que tu déchires avec un fer sacré : homme féroce, que le préjugé & l'exemple ont fait carnivore, tu crois ne manger qu'une huître, un cerf, un agneau, & tu dévores ton amante, ton pere & ton roi.*

X I V.

Philosophes, je reviens m'éclairer avec vous ; tous les êtres sont sensibles, mais ils n'ont pas tous le même nombre de sens. Qui fait si dans l'orbe immense que décrit une comète dans l'espace des cieux, elle ne s'approche pas dans son apogée d'un monde habité par des intelligences supérieures à nous ? Donnons-leur douze sens ; elles doivent regarder l'homme, qui n'en a que cinq, comme nous regardons l'atome, qui n'en a qu'un, & peut-être que ces êtres si heureusement organisés ne sont eux-mêmes que des atomes pour les habitans d'un monde plus parfait.

X V.

Le sentiment, en passant du premier terme de l'échelle au dernier, devient sans cesse plus obtus ; l'œil ordinaire l'aperçoit dans les végétaux, mais il n'y a que l'œil de l'entendement qui puisse le découvrir sous l'enveloppe grossière des fossiles. Cette dégradation insensible est l'ouvrage de la nature, & il faut être philosophe, soit pour la connoître, soit pour la calculer.

L'HOMME
SEUL.

X V I.

Le zoophyte est un être intermédiaire entre la plante & l'animal ; il peut avoir le sentiment de la rose & les organes de l'huître ; peut-être aussi qu'il n'y a point de différence essentielle entre l'organisation des deux régnes. Un cancre est à mes yeux un arbre qui vit, & un palmier est un animal qui végète.

X V I I.

Ces êtres qui résistent à l'activité du plus terrible des éléments, & qui répandent sans se consumer une lueur funebre dans la nuit des

PARTIE II. tombeaux, l'amiante & l'asbeste, remplissent l'intervalle entre les plantes & les minéraux; leurs fibres sensibles s'étendent & se contractent comme les nôtres; ils ont une existence particulière que le plaisir prolonge & que la douleur anéantit.

X V I I I.

Comment peut-on douter de la structure organique des fossiles? un suc actif ne circule-t-il pas dans leurs veines? n'observe-t-on pas d'exactes proportions dans les diverses périodes de leur vie? leurs fibres entrelacées ne forment-elles pas des lames, des houppes & des réseaux? ce sont les différentes combinaisons de cet appareil fibrillaire qui font paroître sur le saphir l'azur qui le décore, qui environnent d'ondes pourprées l'améthyste, & qui donnent à l'émeraude cette lumiere vacillante que les yeux perçans découvrent dans notre atmosphère.

X I X.

Si tous les êtres répandus sur ce globe son-

Sensibles, pourquoi le globe lui-même ne le seroit-il pas ? par quelle bizarrerie tout ce qui respire recevroit-il l'existence d'un cadavre ? Quoi ! la nature, qui a tout fait pour des insectes, se seroit oubliée dans la construction des sphères célestes ? Un atome vivroit & le soleil seroit un être mort ?

L'HOMME SEUL.

X X₁

Le reste manque dans le texte grec.



ARTICLE III.

*COMBIEN DE PHILOSOPHES ONT, SANS
LE SAVOIR, COMMENTÉ LES VERS
DORÉS DE PYTHAGORE.*

Si le législateur de l'Inde pouvoit renaître
PARTIE II. parmi nous, il faudroit ajouter à ses douze sur-
prises, celle de voir avec quelle facilité son
système a germé dans les cerveaux de nos
philosophes.

Cependant nos physiciens ne connoissoient
pas les vers dorés que je viens de traduire :
l'exemplaire grec de ce fragment étoit unique,
ainsi que l'exemplaire hébreu du pentateuque,
qu'on trouva au fond d'un coffre, sous Josias,
petit roi de cette Hershalaïm dont nous avons
fait Jérusalem.

Si donc un membre de la société royale de
Londres & un gymnosophe de l'Inde, vivant
à trois mille ans d'intervalle l'un de l'autre, se
réunissent dans une opinion, il faut bien que

cette opinion ne soit pas tout-à-fait le dernier
période de l'extravagance humaine, comme on
l'a insinué dans les feuilles antilittéraires des
Fréron, des Mercier, des Sautereau, & d'autres
Aristarques obscurs de ce siècle, qui ont plus
d'un motif, je ne dis pas pour mépriser, mais
pour détester les philosophes.

L'HOMME
SEUL.

Dans la foule des autorités qu'on peut citer
à l'appui des vers dorés de Pythagore, je ne
choisirai qu'un petit nombre des plus décisives,
que je rapporterai à la strophe correspondante
du fragment; & je serai court, soit parce que
je suis de mon siècle, soit parce que je ne
commente pas Aristote.



REMARQUE SUR LA QUATRIEME STRO-
PHE. --- L'opinion de l'ame universelle semble
le centre de ralliement des anciens & des mo-
dernes: j'en ai donné une foule de preuves au
premier chapitre de ce livre: ajoutons que cette
idée, si faite pour le climat fortuné de l'In-
dostan, a germé jusques dans les landes sau-

vages de l'Amérique. Des caciques du nouveau
PARTIE II. monde, qui parurent à Londres du tems d'Ad-
 diston, assurerent que leurs compatriotes ani-
 moient non-seulement les brutes, mais encore
 les végétaux & les fossiles (*): voilà pourquoi
 ils déisioient des arbres & des rochers; & qui
 fait si ce dogme, mal entendu, n'a pas donné,
 sur toute la terre, naissance au polythéisme?

Marc-Aurele croyoit aussi à l'ame univer-
 selle: il supposoit que toutes les intelligences
 faisoient partie d'un même élément intellectuel,
 comme toutes les eaux répandues sur la surface
 du globe appartiennent au fluide aqueux. (**)
 Ainsi le plus grand peut-être des théistes se
 réunissoit en ce point avec l'adorateur vulgaire
 des idoles.

Un moine du feizieme siecle, que l'inquisition
 tint en prison vingt-cinq ans parce qu'il n'avoit
 pas fa physique, Campanella, homme célèbre
 de son tems, mais aujourd'hui très-oublié, fit

(*) Voyez *Speculator*, tome I, disc. 43.

(**) *Réflex.* de Marc-Aurele, lib. IX, cap. VIII.

un livre qui a pour titre, *de sensu rerum*, & dont le but est de faire partager la sensibilité à tous les êtres: voici à peu près comment il raisonne, du moins autant qu'on peut en juger au travers du galimathias théologique dont il enveloppe sa doctrine.

L'HOMME
SEUL.

Les propriétés d'un effet doivent se trouver dans sa cause; nous voyons que l'animal est sensible: la sensibilité doit donc exister dans les éléments de la matière.

Ce qu'on appelle instinct n'est que l'impulsion de la nature qui fait éprouver un sentiment; & si tous les êtres ont une sorte d'instinct, ils ont tous aussi une sorte de sentiment.

Le monde peut être considéré comme un grand animal: & qu'on ne dise pas que cet animal est insensible parce qu'il n'a point les membres de l'homme; ses mains sont les rayons de lumière qui émanent de sa substance; ses pieds sont l'atmosphère avec lequel chaque planète roule dans l'espace, & ses yeux sont les étoiles du firmament.



PARTIE II.

REMARQUE SUR LA CINQUIEME STROPHE. --- Il y a sans doute de grandes restrictions à mettre dans le système de la hiérarchie des êtres ; car il y a un intervalle infini entre Dieu & ce qui ne l'est pas ; mais il ne s'agit ici que d'examiner si cette idée sublime, née avec Pythagore, est morte avec ce grand homme.

Il faut d'abord mettre au rang des partisans de l'échelle tous ceux qui admettent l'âme universelle ; cette dernière idée est le germe de la première, & la seconde en est le développement.

Suivant ce principe, presque toute l'antiquité a admis la hiérarchie des êtres : car presque toute l'antiquité n'a pensé que d'après Pythagore, comme nos ancêtres ne pensoient que d'après Aristote.

Descartes, qui avoit assez de génie pour opérer une révolution parmi les êtres pensans, crut avoir renversé le grand principe de l'échelle aussi aisément qu'il avoit détruit le système des entéléchies. Voyons si son triomphe est com-

plet, & si le phénix, brûlé dans le siècle passé, n'est pas dans celui-ci né une seconde fois de sa cendre.

L'HOMME
SEUL.

Le génie le plus universel du siècle dernier, l'étonnant Leibnitz, s'exprime ainsi : « Les hommes tiennent aux animaux, ceux-ci aux plantes, & celles-ci aux fossiles. . . . Il est nécessaire que tous les ordres des êtres naturels ne forment qu'une seule chaîne, dans laquelle les différentes classes tiennent étroitement, comme si elles en étoient des anneaux. (*) »

Le philosophe systématique qui a aplati les pôles de la terre, dit dans son essai de cosmologie : --- « Auparavant toutes les espèces formaient une suite d'êtres qui n'étoient que les parties contiguës d'un tout, chacune, liée aux espèces voisines dont elle ne différoit que par des nuances insensibles, formoit entr'elles

(*) Lettre à M. Hermann. *Voyez l'appel au public de M. Koenig. Lisez aussi ses nouveaux essais sur l'entendement humain*, page 440.

— « une communication qui s'étendoit depuis la PARTIE II. » premiere jusqu'à la dernière. (*) » --- Jusqu'ici Maupertuis est d'accord avec Pythagore; mais pour ne point choquer les adversaires de ce législateur de l'Inde, il ajoute que cette hyé-rarchie primitive ne subsiste plus, & que l'ap-proche d'une comète a rompu l'échelle. --- Ces cometes, depuis un siecle, ont fait naître bien des paradoxes.

Le Pline de la France a ajouté de nouvelles idées au système de l'échelle. --- « La nature » descend par degrés insensibles, de la créature » la plus parfaite, jusqu'à la matière la plus » informe, & de l'animal le mieux organisé, » jusqu'au minéral le plus brut: ces nuances » imperceptibles sont le grand œuvre de la » nature comme elle marche par des gra- » dations inconnues, elle ne peut se prêter » aux divisions des méthodes arbitraires.... » elle descend insensiblement de l'animal qui » nous paroît le plus parfait, à celui qui l'est le

(*) Œuvres de Maupertuis, tome I, page 72.

» moins, & de celui-ci au végétal : le polype
 » d'eau douce sera, si l'on veut, le dernier des
 » animaux & la première des plantes. La
 » nature est une puissance qui embrasse tout,
 » & qui anime tout : le temps, l'espace & la
 » matière sont ses moyens ; l'univers, son
 » objet ; le mouvement & la vie, son but ; les
 » phénomènes du monde, ses effets.... Quand
 » on passe de ce qui vit à ce qui végète, on
 » voit le plan de la nature, qui d'abord n'étoit
 » varié que par nuances, se déformer par
 » degrés, & quoiqu'altéré dans toutes ses par-
 » ties extérieures, conserver néanmoins le
 » même fond & le même caractère. (*)

L'HOMME
SEUL.

Charles Bonnet, à qui l'âme & la nature
 doivent tant, est un des plus vifs partisans de
 la grande loi de continuité : « Tout est systé-
 » matique dans l'univers ; tout y est combi-

(*) Ce passage est formé de plusieurs textes de l'*Histoire naturelle*. *Voyez tome I*, de l'édition in-12, pages 17 & 18; *tome III*, page 11; *tome XXIV*, première *rue de la nature*; & *tome XXVIII*, page 41.

——————
PARTIE II. » raison, rapport, liaison, enchaînement; il
 » n'est rien qui ne soit l'effet immédiat de
 » quelque chose qui a précédé, & qui ne dé-
 » termine l'existence de quelque chose qui sui-
 » vra... les différens êtres propres à chaque
 » monde peuvent être envisagés comme autant
 » de systèmes particuliers, liés à un système
 » principal par divers rapports; & ce système
 » est enchaîné lui-même à d'autres systèmes
 » plus étendus, dont l'ensemble compose le
 » système général... il n'est point de sauts
 » dans la nature, tout y est gradué & nuancé.
 » Si entre deux êtres quelconques il existoit un
 » vuide, quelle seroit la raison du passage de
 » l'un à l'autre?.... Le polype enchaîne le
 » végétal à l'animal, l'écureuil volant unit l'oi-
 » seau au quadrupède, le singe touche au qua-
 » drupède & à l'homme... toutes les échelles
 » de chaque monde ne composent qu'une seule
 » suite qui a pour premier terme l'atome, &
 » pour dernier le plus élevé des chérubins. » (*)

(*) *Contemplation de la nature*, par C. Bonnet,
tome I, pages 16 --- 18 --- 28 & 29.

Cette pyramide philosophique n'est gâtée que par le *chérubin*, qui en fait le couronnement.

L'HOMME
SEUL.

L'ingénieux le Cat, l'homme qui a expliqué avec le plus de sagacité le méchanisme de l'homme, s'exprime ainsi : « Puisque la nature » ne fait rien par sauts, elle garde dans l'ordre » des êtres la même progression insensible » qu'elle observe dans toutes ses opérations ; » elle a établi, depuis la pierre la plus brute » jusqu'à la créature la plus sublime, une » échelle.... & par ces nuances elle a introduit l'harmonie dans un univers tout rempli » de parties discordantes. (*) »

L'auteur éloquent de l'*Essai de psychologie promene* ainsi sa vue perçante & rapide sur l'échelle des êtres. --- « L'univers est l'assemblage des êtres créés... chaque être est un système particulier qui tient à un autre système particulier; une roue qui s'engraine dans une autre roue: l'assemblage de toutes

(*) Voyez *Traité du mouvement musculaire, de la sensibilité, &c.* par le Cat, article III, page 54.

PARTIE II

» ces roues compose la grande machine de
 » l'univers . . . les bitumes & les soufres lient
 » les terres aux métaux ; les vitriols unissent
 » les métaux aux sels ; les crystallisations tien-
 » nent aux sels & aux pierres ; les amiantes for-
 » ment une forte de liaison entre les pierres &
 » les plantes ; le polype unit les plantes aux
 » insectes, le ver à tuyaux semble conduire
 » des insectes aux coquillages ; la limace tou-
 » che aux coquillages & aux reptiles ; le ser-
 » pent d'eau forme un passage des reptiles aux
 » poissons ; la macreuse est un milieu entre le
 » poisson & l'oiseau ; la chauve-souris enchaîne
 » les oiseaux avec les quadrupedes ; le singe
 » donne la main aux quadrupedes & à l'hom-
 » me. . . . Ainsi la grande échelle traverse
 » tous les mondes, & va se perdre près du
 » trône de Dieu. » (*)

Enfin, un philosophe qui a surpris plus d'une fois la nature dans le secret de ses opérations,

(*) *Essai de psychologie . ou considérations sur les opé-
rations de l'âme , &c. page 193 --- 194 --- 364 & 365. . .*

a consacré le premier livre de son traité de l'an-
imalité à prouver la gradation naturelle des
êtres, & les loix de cette gradation : « Il n'y
» a, dit-il, qu'un seul acte dans la nature,
» dans lequel rentre tous les événemens ; un
» seul phénomene, dont tous les phénomenes
» sont des parties liées ; en un mot, un seul être
» prototype de tous les êtres . . . Cette grande
» & importante vérité est la clef du système
» universel & la base de toute vraie philoso-
» phie ; mais elle a à lutter contre la préven-
» tion & la stupidité du vulgaire, qui la rejette
» sans examen, qui l'examineroit sans la com-
» prendre, qui peut-être la comprendroit & ne
» l'admettroit pas ; elle a aussi à combattre
» l'acharnement des hommes persécuteurs qui,
» comme un essaim d'insectes importuns,
» volent sur les pas du génie pour le troubler
» dans ses sublimes travaux. » (*)

L'HOMME
SEUL,

Je ne cite que les philosophes connus, &
même je ne les cite pas tous ; je ne voulois que

(*) De la nature, tome IV, pages 17 & 20

montrer combien l'Europe est encore pythagoricienne, malgré les petites idées des persécuteurs, les sophismes de Descartes & le mépris du peuple pour Pythagore.

REMARQUE SUR LA SIXIEME STROPHE.

--- « Toutes les parties de la matière peuvent s'animaliser . . . la vie est la perfection de la nature ; elle n'a point de parties qui n'y tiennent & qui n'y parviennent par l'organisation . . . Vivre dans une pierre, un insecte, un homme, ne signifie rien de différent : mais cet acte est plus parfait à proportion de la structure des organes. » — Voyez *Diverses mélées sur divers sujets importans*, édition de 1740, page 254.

REMARQUES SUR LES QUINZIEME ET SEIZIEME STROPHES. — Il ne faut qu'ouvrir un livre moderne de botanique, pour se convaincre de l'animalité des plantes : on trouve à chaque page des démonstrations de cette

Vérité dans l'anatomie des plantes de Grew, dans la statique des végétaux, dans les œuvres de Campanella (*), dans l'ame des plantes du docteur Dédu, dans le voyage du Levant de Tournefort, dans la contemplation de la nature de Charles Bonnet, dans les œuvres des Malpighi, des Jussieu, des Adanson, &c. On se pénètre encore plus de ce grand principe, quand on n'a d'autres livres que le spectacle de la campagne.

L'HOMME
SEUL.

Il faut se placer soi-même au dernier degré de l'échelle animale, pour douter de l'animalité des végétaux.

Les plantes ont les deux sexes; elles sont vivipares & ovipares.

(*) Voyez comment ce bon moine est traité par le médecin Duval, pour avoir deviné Pythagore. --- Ce philosophe, nommé Campanella, ou Clochette (je me fers des expressions du docteur), ce vil Marsyas, ce Pygmée, ce Dave, ce Phaëton, ce hibou, ce Zoile, qui s'éleve contre le sage Aristote, c'est à-dire, contre l'Apollon, l'Œdipe & le soleil de la philosophie. --- Voyez *Curios. de la nature*, par l'abbé de Vallemont, tome I, page 11.

PARTIE II. Elles se nourrissent en pompant la nourriture par les pores de leurs racines. L'homme n'a qu'une bouche, mais un cedre en a des millions.

La feve, qui leur tient lieu de sang, circule chez elles dans des parties analogues à la grande artere & à la veine cave.

L'animal végétant s'accroît par le développement finement gradué de toutes ses parties; quand il cesse de s'accroître il dépérît, & voilà sa vieillesse.

La plante a ses maladies comme nous, telles que des engorgemens de viscères, des tumeurs, des paralysies, &c. Les sucs malfaisans de la terre, les vapeurs malignes, les corps hétérogènes la blessent, & la nature la guérit.

Les végétaux subissent des variations suivant les climats qu'ils habitent; les plantes des dunes sont toujours des pygmées, comme les habitans de la zone torride sont toujours des negres.

Il y a des sensitives qui dorment dans un tems d'orage, & qui se réveillent avec la sérénité des cieux.

Quel est le caractere de l'animal qui ne convienne pas à la plante ? Naturalistes , épuisez vos expériences physiques , combinez tous vos systèmes , vous serez toujours obligés de convenir que le philosophe qui met ses roses au rang des êtres sensibles , mérite bien la peine d'être réfuté.

L'HOMME
SEUL.

Un ancien a défini la plante un animal enraciné ; un moderne l'a comparée à l'aiguille d'une horloge qui parcourt d'un mouvement insensible tous les points du cadran. L'élève de Descartes peut à la rigueur n'avoir pas tort ; mais sûrement le disciple de Pythagore n'est pas un insensé.



REMARQUE SUR LA DIX-SEPTIEME STROPHE. --- Outre l'amiante & l'asbeste , il y a une plante fossile qu'on nomme le nostoch , qui végete sensiblement , mais qui est dénuée de branches , de tige & de feuillages. Voyez *Observat. sur la végétation du nostoch* , par M. de Réaumur ; Hist. de l'ac. roy. des scienc.

Q iii

PARTIE II. ces, année 1722. --- Il y a peut-être dans l'échelle de la nature plus de degrés entre le *nostoch* & la *sensitive*, qu'il n'y en a entre l'homme & le *nostoch*.



REMARQUE SUR LA DIX - HUITIEME STROPHE. --- Le célèbre Tournefort soupçonna la végétation des fossiles, en visitant la grotte d'Antiparos. *Voy. du Levant*, tome II. Wallerius a confirmé cette vérité dans sa *Minéralogie*; Henekel, dans sa *Pyritologie*; & Colonne, dans ses *Principes de la nature*. Les physiciens qui ont fait du règne minéral un amas de décombres, ont mal vu, ou ont répété ceux qui n'avoient rien vu.

L'auteur de l'histoire des *Causes premières* est bien plus hardi que les naturalistes que je viens de citer. *La pierre, dit-il, qui se détache de la montagne, m'étonne si elle connaît les loix qu'elle suit en tombant; elle m'étonne encore plus, si elle les ignore.* Hist. des *Causes premières*, page 2.

Quand Buffon a dit, *Hist. nat.* tome III de l'édit. in-12, que le minéral étoit une matière brute, n'agissant que par la contrainte des loix de la méchanique, sans organisation, & faite pour être foulée aux pieds par les hommes & par les animaux, un physicien de la nature a demandé à ce philosophe ce que c'étoit donc que la vertu attractive de l'ambre & de l'aimant? pourquoi certains fossiles transparens pouvoient électriser les corps? comment les métaux, &c. *De la nature*, tome IV, part. VII, liv. VI, ch I.

L'HOMME
SEUL.

Buffon n'a point répondu à ces difficultés & qui pourroit y répondre? Il y a une époque de puberté, & une autre de vieillesse pour les fossiles; la dissolution est le terme de leur vie, comme elle est celui des animaux: ils se multiplient aussi; mais on ne fait encore par quelle voie. Qui sait si dans la suite on ne découvrira pas des cailloux mâles, de l'or femelle, & des diamans hermaphrodites?



PARTIE II. **REMARQUE SUR LA DIX-NEUVIEME STROPHE.** --- Les Egyptiens firent de la vie & de l'intelligence des astres, un dogme de leur doctrine exotérique, & encore aujourd'hui les sectateurs arabes du zbianisme ont la même croyance.

Platon, Zénon & Thalès regarderent le monde comme un grand animal; le peuple abusa de ce principe pour adorer les astres; mais le polythéisme n'est point le crime de la philosophie. S'il est vrai que l'intérieur de la terre soit un mélange régulier de divers fossiles; si l'on découvre sur sa surface un système de solides & de fluides; s'il y a quelqu'analogie entre les marées de l'océan & l'équilibre des liqueurs dans le corps humain; si . . . en vérité, je ne puis mieux faire que de finir comme Pythagore.



CHAPITRE XI.

DES SENS.

L'HOMME communique par ses sens externes à la nature, & par ses sens internes à tout le système des êtres, soit physiques, soit intellectuels.

L'HOMME
SEUL.

Toutes les idées viennent des sens & doivent leur origine à l'ébranlement des nerfs; mais les petites cordes homogènes qui composent le tissu nerveux, n'ont pas toutes la même forme; les unes sont toujours tendues avec force, les autres ne sont pas en état d'exécuter beaucoup de vibrations; il y en a qui s'éloignent beaucoup du sensorium, & d'autres dont le prolongement ne s'étend pas au-delà du cerveau; leur assemblage forme tantôt des faisceaux, tantôt des houpes, des lames & des pyramides; l'uniformité est dans les éléments qui les composent, & la variété dans leur configuration.

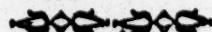
Toute la structure organique de l'homme peut

donc s'expliquer par le méchanisme des fibres;

PARTIE II. si cette partie du cerveau où réside particulièrement le sentiment étoit diaphane, le philosophe observeroit toutes les gradations des fureurs de l'amour dans la tête de Médée, & peut-être toute la combinaison des idées qui ont fait naître le Paradis perdu, dans celle de Milton.

Si l'homme avoit reçu de la nature un plus grand nombre de sens, cette multiplicité d'organes changeroit peut-être la nature de ses jugemens; elle étendroit aussi la sphère de ses connoissances; qui fait si, avec douze sens, nous ne pourrions pas pénétrer dans l'essence des choses?

Ne désirons pas de nouveaux organes, parce qu'alors il faudroit changer le monde que nous habitons; songeons qu'avec nos cinq sens, notre froide imagination & nos petites passions, nous pouvons embraser la terre, & en faire le tombeau des hommes.



ARTICLE PREMIER.

DES SENS EXTERNES.

MALEBRANCHE est bien éloquent, quand il parle contre les sens, & qu'il fait la satyre de l'imagination; mais la *Recherche de la vérité* n'est point mon livre, parce qu'on n'y voit que sous une face désavantageuse, des organes qui sont autant la base de nos connaissances, que l'instrument de nos erreurs; il étoit si aisè à son auteur d'être à-la-fois éloquent & philosophe!

L'HOMME
SEUL.

Admirs Malebranche, lisons son livre & étudions après lui la théorie des sens.

I.

LE TACT. — C'est celui de nos organes, dont l'empire est le plus étendu; il semble même que la vue, l'ouïe, le goût & l'odorat ne soient que le tact diversement modifié.

Un nombre prodigieux de fibres qui se rament à l'infini, forment sur la surface du corps humain, l'organe du toucher; elles composent

PARTIE II. les trois membranes qu'on nomme l'épiderme, le réticule & la peau; & leur ébranlement, transmis au sensorium, produit ces deux grands mobiles de la vie qu'on nomme le plaisir & la douleur.

Le toucher n'est proprement qu'un contact de superficie; si la glace contracte les fibrilles de la peau, il en résulte la sensation du froid; si les rayons du soleil les dilatent, il en résulte le sentiment de la chaleur; une pression douce & uniforme de l'atmosphère ouvre l'âme aux impressions de la volupté, & une espece de spasme dans le tissu nerveux, occasionne en elle la terreur & le frissonnement. Si la nature nous ôtoit l'organe du tact, nous cesserions d'être hommes, nous ne serions pas même dans la classe des animaux.

L'homme paroît l'être le plus sensible au contact des corps; voilà pourquoi le physique de l'amour a tant d'attraits pour lui: les animaux engendrent; mais l'homme seul fait jouir.

L'organe du toucher réside particulièrement

dans la main ; c'est la partie de notre corps la plus flexible , & celle qui se prête le plus facilement aux divers caprices de la volonté ; s'il étoit possible d'en augmenter les articulations , par exemple , d'avoir une main composée de dix doigts , je ne doute pas qu'on ne fortifiât dans son ame le principe du sentiment. Il y a dans Berlin une famille de sexdigitaire (*) ; les personnes qui la composent , doivent , toutes choses égales d'ailleurs , avoir plus de sensations , de douleur & de plaisir que le reste des hommes.

Les femmes en qui la nature , l'éducation & la coquetterie concourent à donner la plus grande fineesse à l'organe du toucher , sont en général plus sensibles que les hommes ; leurs fibres se contractent & se dilatent aux plus légères impressions des corps ; il y en a qui sont ivres d'amour , lorsque leur amant n'est encore qu'un philosophe.

L'éleve de la nature ne fauroit trop s'appli-

(*) Voyez *Oeuvres de Maupertuis , tome II , page 275.*

PARTIE II. quer à perfectionner en lui l'organe du tact, qui étend la sphère de ses connaissances, qui rectifie les erreurs des autres sens, & répand quelques rayons de bonheur au travers des ombres de la vie ; la nature conduit à cette maxime, & la nature est le premier des législateurs.

L'usage des bains, un travail modéré, & sur-tout la propreté, conservent sur le corps humain l'ouvrage de la nature ; les hommes qui la contredisent, sont pour le philosophe un objet de pitié ; voyez les sauvages & les Fanatiques, les Kalmouques & les Cénobites ; leur corps devient hideux & leur esprit stupide : on diroit qu'ils se tourmentent pour devenir des monstres.

Le tact peut devenir si parfait, qu'il dédommage quelquefois les aveugles de la perte de la lumiere ; le fameux mathématicien Saunderson avoit deux yeux d'une nouvelle espece, qu'il s'étoit lui-même donnés, sa main & son intelligence. (*)

(*) Les physiciens rapportent une foule d'exemples,

Mes principes ne tendent point à justifier ces hommes frivoles qui , avec une ame foible & des organes éteints , cherchent par le secours de l'art à rappeler une sensibilité qui leur échappe , se font un tact factice pour remplacer celui de la nature , & meurent tous les instans où ils cessent de jouir.

L'HOMME
SEUL.

Je ferois également criminel & inconséquent , si en traitant de la nature , j'apprenois à en abuser.

I I.

L'ODORAT. --- Il est étonnant que les phy-

qui prouvent qu'on peut suppléer par le tact à la perte de la vue. Un organiste de Hollande devenu aveugle , continua à donner des leçons de clavessin ; il acquit l'habitude de distinguer au toucher les différentes especes de monnoie , les couleurs mêmes des cartes n'échappaient pas à sa pénétration ; on le regardoit comme un joueur redoutable , & il auroit pu défier le fameux chevalier de Grammont. *Observ. de physique , tome II , page 214.*

Le sculpteur Ganibusius de Volterre , l'emportoit encore sur l'organiste Hollandois ; car il suffissoit à cet artiste aveugle de toucher un objet , pour faire ensuite une statue d'argile qui lui étoit parfaitement ressemblante. *Traité des sens de le Cat , page 11.*

PARTIE II. siologistes aient dédaigné de faire de cet organe l'objet de leurs recherches ; il est doué d'une sensibilité bien plus exquise que celui du goût , & on diroit que la nature ne l'a placé auprès du palais que pour en rectifier les erreurs.

Le sens de l'odorat , beaucoup plus subtil dans certains animaux domestiques que dans l'homme , est peut-être la base de leur fidélité : le singe qui a cet organe très-sensible , reconnoît une femme sous quelque forme qu'elle se déguise ; & qui fait si l'habitude de vivre avec l'espece humaine ne lui apprendroit pas , comme à un ancien philosophe grec , à distinguer une vierge , de la fille qui est devenue mère ?

On ne peut douter qu'il ne parte de tous les corps animés des émanations qui ont plus ou moins d'analogie avec le fluide nerveux qui vivifie nos organes , & ce n'est que par-là que le physicien explique le phénomene étonnant des sympathies & des antipathies.

En général , les corpuscules qui émanent des parfums agissent sur les lames nerveuses qui
 tapissent

tapissent la partie supérieure du nez, & l'ébranlement des lames se communique jusqu'au siège du sentiment; tel est le mécanisme de cet organe.

Il est singulier que dans les animaux la sensibilité réside presque toute entière dans l'odorat; un chien de chasse avec son museau voit les objets qui ne sont plus, & savoure ceux qu'il n'est plus à portée d'atteindre; c'est un triple organe qui lui tient lieu de nez, de bouche & de main; il n'en est pas de même de l'homme; son tact est excellent, mais son odorat est de la plus grande foiblesse (*); les naturalistes ont

L'HOMME
SEUL.

(*) Le principe qu'on établit ici souffre cependant des exceptions: M. le Cat, dans son *Traité des sens*, rapporte plusieurs exemples qui prouvent que l'odorat dans les hommes peut quelquefois atteindre la perfection de celui des animaux.

On a vu des negres aux Antilles, qui suivoient les hommes à la piste comme des chiens de chasse, & qui distinguoient très-bien les voies d'un blanc de celles d'un Africain.

Le chevalier Digby fait mention d'un enfant élevé dans les bois, qui avoit acquis tant de fineur dans l'odorat, qu'il distinguoit par cet organe l'approche d'

trouvé la raison de ce phénomène ; le sentiment de l'homme est dans le tact, parce qu'il a plus besoin de connoître que d'appéter ; celui de l'animal est dans l'odorat, parce qu'il a plus besoin d'appéter que de connoître.

La nature ne veut point que l'homme épouse sa sensibilité par l'usage de ces parfums factices, que le luxe a inventés pour les personnes qui ne savent pas jouir ; ces femmes qui marchent toujours enveloppées d'un atmosphere odoriférant, sont bientôt mortes pour les parfums

l'ennemi ; dans la suite ayant changé de maniere de vivre, cette grande sensibilité souffrit des altérations ; cependant long-tems après, s'étant marié, il distinguoit encore fort bien sa femme d'une autre, en la flairant ; son nez, pendant la nuit, lui tenoit lieu de la vue.

Un religieux de Prague, dont il est parlé dans le *Journal des savans* de 1684, prête encore plus à l'étonnement des philosophes ; non-seulement il connoissoit les personnes qui venoient le voir en les flairant ; mais ce qui est encore plus extraordinaire, il distinguoit une fille d'une femme, & une personne chaste d'une autre qui ne l'étoit pas. Ce moine avoit commencé un *Traité des odeurs* quand il mourut, & sûrement il n'y avoit personne sur la terre, qui fût plus en état que lui de l'exécuter.

de la nature ; un parterre n'est plus pour elles qu'un tableau heureusement dessiné, & la campagne ne leur paroît qu'un bizarre assemblage de végétaux & de décombres.

L'HOMME
SEUL.

Il y a environ un siecle qu'on a apporté dans l'Europe l'usage d'une poudre corrosive, (*) qui dessèche la membrane olfactoire, intercepte le cours des humeurs, & peut-être tend à vitrifier l'entrée du cerveau ; c'est le luxe qui originairement a introduit cette poudre, & le luxe n'est pas la nature.

Le tabac, comme l'anacarde de Pythagore, se prend quelquefois pour donner un nouveau ressort aux sens & à l'intelligence ; mais cette propriété même en rend le fréquent usage dangereux ; il en est alors de lui comme de ces liqueurs fortes, qui ouvrent l'entendement pendant quelques heures, pour rendre stupide toute la vie.

(*) M le Cat, un des philosophes dont le suffrage en cette matière est du plus grand poids, dit que le tabac n'exhale qu'une odeur ammoniacale & venimeuse. Voyez *Traité des sens*, page 35.

III.

PARTIE II. LE GOUT. — Cet organe a beaucoup de rapport avec celui du toucher ; il a ses papilles nerveuses, mais plus saillantes, plus épanouies & par conséquent plus analogues au principe de la sensibilité ; le goût n'est à nos yeux que le tact perfectionné.

Les sels sont un des principes matériels des saveurs ; ils servent par leurs pointes aiguës à crisper les fibres, à les contracter & à les brûler ; ils déchireroient bientôt tout le tissu nerveux, si les corpuscules balsamiques des huiles ne prévenoient à chaque instant ses blessures.

Le goût est l'organe qui contribue le plus au bonheur de tout ce qui respire ; on conçoit très-bien l'existence d'un être sourd, aveugle, & privé de l'ouïe & du toucher ; mais si, avec l'usage de ces quatre sens, la nature lui refusoit un palais, un sentiment vague d'ennui s'empareroit de son ame dès le premier instant de sa naissance ; la douleur lui succéderoit, & quand l'animal ne pourroit plus supporter le sens

ment pénible de l'existence, il cesseroit d'être.

La nature qui a fait de l'organe du goût le principe de l'existence animale, y a attaché la plus grande jouissance; quand l'aiguillon de la faim se fait sentir, on devient insensible aux parfums des fleurs, aux concerts, aux spectacles, aux plaisirs mêmes du toucher; un fruit alors devient d'un prix inestimable, & l'ame est toute entiere dans le palais qui le savoure.

Plus les voluptés que le goût fait naître sont intimes, plus il est aisé d'en abuser: l'homme, qui ne fait point commander à lui-même, épuise la sensation du plaisir, jusqu'à ce qu'elle se transforme en douleur: pour le sage, il jouit peu pour jouir long-tems; il sort toujours de table avant que son appétit soit rassasié.

Rendons justice à notre siecle; on abrège dans le monde l'intervalle immense des repas, on n'envie plus les exploits de glotonnerie que l'antiquité rapporte de Milon & de Vitellius; mais ce vice est remplacé par un autre moins sensible & plus dangereux; la substance d'un

L'HOMME
SEUL.

262 DE LA PHILOSOPHIE

service entier se trouve aujourd'hui réunie dans
PARTIE II. un seul plat : à force de perfectionner l'affaisonnement des mets , on altere leur nature , & il se trouve qu'une heure de plaisir équivaut à un jour de jouissance.

L'homme de la nature , satisfait des alimens simples qu'elle lui procure , laisse l'homme du monde s'empoisonner noblement dans ses repas de Trimalcion , tourmenter son palais pour lui donner de l'activité , & accélérer sa mort par les moyens mêmes qui étoient destinés à la prévenir.

I V.

L'OUIE. --- On peut regarder l'intérieur de l'oreille comme un écho où le son se réfléchit , ou si l'on veut , cet organe est une espece de clavessin , dont le labyrinthe & le limaçon forment la base ; ses rubans sonores représentent les cordes isocrones de l'instrument , & les colonnes d'air qui pénètrent dans le tympان , sont les sautereaux qui les mettent en jeu ; dès que le nerf auditif est ébranlé , l'ame entend des

sons & s'ouvre au plaisir de l'harmonie.

L'ouïe est bien plus nécessaire à l'homme qu'aux animaux, parce que dans le premier elle est essentiellement liée à l'organe de la parole; un sourd de naissance est toujours muet; il ne peut ni s'instruire des pensées de ses égaux, ni leur communiquer les siennes; il est toujours seul au milieu de la multitude; c'est un individu borné à la vie animale, & qui n'a presque jamais d'existence intellectuelle.

L'organe de l'ouïe est une des causes physiques de notre félicité; je plains les peuples qui habitent les environs des cataractes du Nil ou du saut de Niagarat; ils doivent avoir moins d'intelligence que nous, ou plus de pente vers le suicide.

Les anciens étoient si persuadés que la mélodie est un des plaisirs les plus purs de la nature, que les législateurs firent entrer des préceptes de musique dans les codes qu'ils donnerent aux nations (*); les magistrats de

(*) « Un musicien, dit Platon, vous apprendra quelles

quelques villes grecques s'intéressoient à l'addition de quelques cordes dans une lyre, comme Philippe II à la découverte d'une mine du Potosi ; on croyoit alors assez unanimement qu'un musicien devoit être plus intrépide, plus généreux & plus sensible qu'un homme qui n'avoit point d'oreille.

La musique n'opere plus parmi nous les prodiges qu'elle opéroit chez les Grecs & chez les Orientaux ; malgré leur talent, Jarnowich ou Viotti, le violon à la main, n'appaieseroient pas des émeutes populaires, ne fléchiroient pas des tyrans, ne calmeroient pas des frénétiques, & ne rappelleroient pas des mourans des portes du tombeau. Qui a pu produire cette singuliere dégradation ? Vient-elle de ce que nous n'avons plus les lyres d'Athenes, les nables de Sidon,

» sont les sons capables de faire naître l'audace & la modestie, la bassesse de l'ame & la magnanimité. »
Republ. liv. III.

Ce musicien, s'il existoit ailleurs que dans la République de Platon, mériteroit de devenir le législateur des hommes.

¶ les cistres dorés de Memphis ? La musique de Gretry, de Piccini & de Pergolese est-elle inférieure à celle de Therpandre & d'Arion ? ou enfin y auroit-il dans l'espèce humaine une tendance graduée vers l'insensibilité qui, portée dans un certain nombre de siecles à son dernier période, annoncera notre destruction ?

L'HOMME
SEUL.

La musique sera toujours chere à l'élève de la nature ; il la fera servir à perfectionner l'organe de l'ouïe, à rétablir la sérénité dans son ame, & à bannir l'ennui, qui est pour l'être qui pense, un mal égal à la douleur.

La musique est, dans l'entendement des Traëtta & des Paësiello, un ressort propre à tendre le génie ; c'est un talent aimable pour les artistes, & une source de félicité pour le genre humain.

V.

LA VUE. -- Il y a des faisceaux de fibres rassemblés dans toute l'étendue de la retine & du nerf optique ; il est probable que chacun de ces faisceaux est composé de fibrilles analogues

PARTIE II. aux sept couleurs primitives de la lumiere ; si quelque rayon vient frapper l'organe, le sensu-rium est ébranlé , & l'ame n'est plus dans les ténèbres.

Newton a appris au sage de la nature à perfectionner sa vue, en ne croyant donner qu'une théorie sur les phénomènes de la vision : ce grand homme a trouvé l'art de décomposer un rayon solaire , il a calculé comment le fluide lumineux traverse en moins de huit minutes trente-trois millions de lieues ; il a rectifié l'optique erronée de Descartes & de Malebranche , & la morale n'est pas tout-à-fait étrangere au service que ce philosophe a rendu à la physique.

L'œil matériel a beaucoup de rapport avec celui de l'entendement ; depuis qu'avec le secours du microscope , le naturaliste est descendu dans l'abyme des infiniment petits , le voile qui cachoit à sa raison un nouvel univers , s'est dissipé , & ses idées sont devenues grandes comme les opérations de la nature. .

Il est d'autant plus nécessaire de perfectionner en nous l'organe de la vision, que par lui-même, il égare autant qu'il éclaire ; ce sens nous trompe sur l'étendue des corps, sur leur figure, sur la vîteſſe de leur mouvement, sur leur distance & sur leurs propriétés ; il est l'origine d'une multitude d'erreurs physiques & morales, & il devient vraiment utile au bonheur de l'homme que quand il est rectifié par le toucher, & guidé par la raison.

L'HOMME
SEUL.

L'usage immoderé des plaisirs affoiblit étrangement la vue ; les capitales de l'Europe sont pleines de jeunes aveugles qui, n'ayant ni le génie d'Homere, ni les talens de Saunderson, sont bien loin de rougir des secours qu'ils empruntent de l'optique, pour suppléer à l'abandon de la nature ; mais il faut les plaindre pour les maux mêmes dont ils font gloire.

L'exercice ajoute beaucoup à l'excellence de la vue (*); l'œil du peintre est un tableau

(*) Souvent la vue supplée à la perte totale de l'ouïe ;

où les nuances les plus fines vont se tracer ;
PARTIE II. placez un artiste & un homme du peuple devant le palais de l'Escurial ; le premier aura déjà saisi toutes les proportions de son architecture , tandis que l'autre n'aura encore distingué qu'un péristile & des pierres de taille.

Un ancien philosophie se créva les yeux pour n'être point distrait dans ses méditations ; mais c'étoit un insensé , qui n'a été loué que par d'autres insensés ; on ne perfectionne point son être en le détruisant... Homme timide , tu veux dompter tes sens ! Qu'as-tu besoin du couteau d'Origene ? Ose

le monde est plein de sourds , à qui on fait entendre tout ce qu'on veut. Il y avoit à Amiens , en 1700 , une femme qui comprenoit ce qu'on lui disoit en regardant seulement le mouvement des levres ; elle lioit de cette façon de très-longues conversations ; les entretiens qu'on avoit avec elle ne fatiguoient point l'interlocuteur ; il pouvoit se dispenser d'articuler des sons , & il suffisoit qu'il remuât les levres sensiblement ; ainsi cette femme entendoit distinctement , lors même qu'il ne s'entendoit pas lui-même. *Observ. de physique , tome II , page 202.*

combattre & tu apprendras par tes défaites
à être vainqueur; la nature n'est point mau-
vaise, mais le cœur humain le devient quel-
quefois; écoute la voix de la philosophie,
respecte ton corps, & ne mutile que ton en-
tendement.

L'HOMME
SEUL.

ARTICLE II.

LE PARISIEN ET LE CARAÏBE.

Dialogue. ()*

LE CARAÏBE.

MONSIEUR le Parisien, je desirerois...
PARTIE II. LE PARISIEN.

Monsieur, parlez plus haut, j'ai de la peine
à vous entendre.

LE CARAÏBE.

Voilà qui est singulier, tout le monde ici a
des oreilles & tout le monde est sourd. ---
Monsieur, je desirerois connoître la route
d'Orléans; je dois m'y rendre avant la nuit.

LE PARISIEN.

Il est huit heures sonnées. -- La poste aura

(*) Le lecteur vulgaire qui n'entend rien à un drame, si on ne marque en tête le lieu de la scène, saura que cette conversation fut tenue le 20 septembre 1769 à Paris sur la partie du rempart, nommée le *Boulevard-neuf*. --- Des Parisiens empêcherent qu'on ne la transcrivit dans la *gazette*.

de la peine à vous y mener aujourd'hui, les chevaux auront à faire vingt-huit lieues.

L'HOMME
SEUL.

LE CARAÏBE.

Aussi je ne prétends point me servir de chevaux. --- Vous riez. --- Oh, cette petite course n'effraie point un Caraïbe : la belle Yariko m'attend ce soir, & je ne manquerai pas au rendez-vous ; mes jambes sont toutes neuves, car je n'ai encore que cinquante-quatre ans, & je ferai bientôt à Orléans ; il m'arrive souvent de faire trente lieues en un jour pour attraper un lapin ; j'en ferai bien vingt-huit pour souper avec ma maîtresse.

LE PARISIEN.

Monsieur le Caraïbe, vous me paroissez un animal singulier, que nos femmes seroient charmées d'apprivoiser... Je veux vous mettre moi-même dans votre route, je suis curieux de savoir si un sauvage pense aussi bien qu'il marche.

LE CARAÏBE.

Cela doit être ; mon corps n'est point ma-

lade, pourquoi mon entendement le feroit-il ?

PARTIE II. Mais dites-moi, que font toutes ces têtes pensantes, rassemblées sur cette terrasse, que je juge éloignées d'ici de deux de vos lieues ?

I. E P A R I S I E N.

Je vous avouerai que je ne vois pas même la terrasse; il faudroit pour vous répondre avoir les yeux de l'aigle.

I. E C A R A Î B E.

Il suffit d'avoir les yeux de l'homme; en vérité, votre pays me fait pitié; dans nos forêts il y a mille Indiens qui ont la vue plus perçante que moi: vous, Parisien, vous me regardez comme un aigle, & je ne suis qu'une taupe, pour le grand nombre des Caraïbes.

L E P A R I S I E N.

Je vous confierai avec ma franchise ordinaire que sans avoir jamais été aussi clairvoyant qu'un Caraïbe, j'ai joui dans ma jeunesse d'une vue assez perçante; mais les bals, les livres & les filles de l'opéra l'ont singulièrement affolé: dans ce pays-ci, le plaisir coûte fort cher;

les

les plus heureux sont ceux qui ne l'achetent
qu'aux dépens de leur bourse.

L'HOMME
SEUL.

LE CARAÏBE.

Je crois que le plaisir se goûteroit mieux &
affoibliroit moins s'il ne s'achetoit pas. -- Tenez,
je compte ce foir m'enivrer des plaisirs de
l'amour, dans les bras de ma chere Yariko ;
eh bien, je ne lui apporte que mon cœur & ce
paquet d'herbes que je viens de cueillir.

LE PARISIEN.

Fi donc, monsieur le Caraïbe, ces herbes
n'ont aucun parfum ; choisissez un autre bou-
quet pour votre maîtresse.

LE CARAÏBE.

Celui-là lui suffit ; il est simple comme la
nature, & neuf comme le cœur que j'aime. Je
pourrois sans doute tresser en guirlandes les
fleurs de votre climat, mais leur odeur est trop
forte, & elles fatiguent ma sensibilité ; si je
m'accoutumois à vos roses & à vos juliennes,
l'odeur douce que cette verdure exhale n'auroit
bientôt aucun attrait pour moi ; dans la suite,

PARTIE II. je me lafferois même des fleurs, j'aurois recours aux parfums, & je finirois par n'avoir plus d'odorat.

LE PARISIEN.

Voilà justement notre histoire : nous, Parisiens, nous sommes dans le centre des plaisirs, nous épuisons de bonne heure toutes les joysances, & à trente ans nous n'avons plus d'organes.

LE CARAÏBE.

Ainsi à Paris on est vieux à trente ans ; voilà un fait qui tiendra sa place dans l'histoire de mes voyages, pourvu cependant qu'on ne me regarde pas comme un visionnaire chez mes concitoyens, qui vivent un siecle & demi, & qui se plaignent encore de l'avarice de la nature.

--- Mais, dites-moi, je vous prie, j'ai vu à dix lieues d'ici dans vos campagnes, un peuple passablement vigoureux, chez qui la vieillesse ne parvient qu'après soixante ans ; que n'abandonnez-vous votre ville qui dévore ses habitans, pour vous retirer dans cet asyle ? Qu'est-

ce que dix lieues pour un être qui pense, quand il s'agit d'avoir trente ans de plus à honorer les dieux, & à être utile aux hommes?

L'HOMME
SEUL.

LE PARISIEN.

Cela est vrai, monsieur le Caraïbe, mais vous ne ferez point ici de prosélytes; la raison pour laquelle on vit long-tems à la campagne, c'est qu'on s'y passe sans peine des biens qu'on ne connaît pas; mais dans les grandes villes, qui sera assez philosophe pour se priver des biens qui viennent le chercher? Un aimable désœuvré de nos capitales veut avoir en gros les plaisirs qu'un simple laboureur goûte en détail; moi qui n'ai que dix mille livres de rente, j'ai rassemblé dans l'espace de trente ans autant de jouissances, qu'un rustre en a dans un siècle presque entier: un seigneur qui a un million de revenu, ne met peut-être que dix ans à parcourir sa carrière voluptueuse; & j'ai connu un jeune duc qui, dans l'espace de quatre ans, réunit l'enfance, la puberté & la vieillesse; il mourut en cherchant le plaisir, & di-

encore en rendant le dernier soupir, j'ai assez

PARTIE II. vécu.

LE CARAÏBE.

Je n'entends rien au raisonnement de votre duc. — Voilà une corbeille de fruits; si la nature me disoit, voilà ta nourriture pendant trois semaines, ferois-je bien de manger tout aujourd'hui, pour mourir de faim dans quatre jours? Le grand législateur Pachimeck a laissé une maxime bien différente aux Caraïbes: ô hommes, leur disoit-il souvent, vivez peu, & vous vivrez long-tems! Je trouve un grand sens dans cet apophthegme.

LE PARISIEN.

Mon cher sauvage, votre philosophie m'enchanté; accordez-moi une faveur; à trente pas d'ici est un traiteur célèbre, permettez que je vous donne à déjeûner chez lui; vous en serez plus agile dans le reste de votre voyage.

LE CARAÏBE.

Il n'y a encore que quatorze heures que j'ai mangé, & je n'ai pas faim.

LE PARISIEN.

Mais du moins acceptez un verre de crème
des Barbades.

L'HOMME
SEUL.

LE CARAÏBE.

Dites-moi, le lait des Barbades fait-il une
meilleure crème que le lait de mon pays?

LE PARISIEN.

Vous êtes encore bien neuf pour avoir tant
voyagé.-- Eh, ne savez-vous pas que la crème
des Barbades est une liqueur spiritueuse, distil-
lée plusieurs fois à un alambic & composée...

LE CARAÏBE.

Gardez pour vos Parisiens votre crème &
vos poisons.--- Quand mon palais commencera
à s'user, je boirai du vin, & quand je n'aurai
plus de goût, j'essaierai des liqueurs; en atten-
dant l'eau me suffit, mais je n'en boirai qu'à
Orléans, pour augmenter ma vigueur auprès
de la belle Yariko.

LE PARISIEN.

Pardon si j'ai tant de peine à me défaire de
mes vieux préjugés.--- Faire en moins d'un

PARTIE II. jour vingt-huit lieues à pied; avoir cinquante-
quatre ans & boire de l'eau pour paroître plus
vigoureux aux yeux de sa maîtresse, voilà qui
n'est guere dans nos mœurs. --- Mais enfin un
Caraïbe n'est pas un Parisien. --- Faites-moi un
peu le portrait de votre belle Yariko.

LE CARAÏBE.

Volontiers; quand je ne la vois pas, j'aime
du moins à parler d'elle. --- Figurez-vous une
femme de six pieds, dont les cheveux naturel-
lement bouclés, tombent en ondoyant sur son
sein; dont la tête, du plus parfait ovale, n'a
de modèle que parmi vos statues; dont la
robe transparente suit exactement tous les
contours de sa taille fvelte; dont.
Mais vous êtes bien froid, monsieur le
Parisien.

LE PARISIEN.

Hélas ! il n'y a plus de beautés pour moi...
même parmi les Caraïbes.

LE CARAÏBE.

Quoi ! votre cœur. . . .

LE PARISIEN.

Il est mort aussi bien que mes sens ; j'ai eu autrefois un ferrail à moi , & maintenant je ne suis plus propre qu'à en être le gardien ; j'admirer encore une belle femme , mais je n'aime plus.

L'HOMME
SEUL.

LE CARAÏBE.

En vérité , tous vos aveux me jettent dans le plus grand étonnement ; par quel prodige vos peres ont-ils fait la conquête de ma patrie ? Comment s'y trouve-t-il encore un seul Européen ? Moi je suis un homme , mais vous autres avec votre taille de cinq pieds , vos sens énervés & votre vie de trente ans , qu'êtes-vous ? Y auroit-il par hasard des hommes de la grande & de la petite espece , comme il y a parmi les chiens des dogues & des bassets ? Le Caraïbe est-il l'homme de la nature , & le Parisien l'homme dégénéré ?

LE PARISIEN.

Je crois que dans les climats tempérés l'homme est partout le même ; la nature le fait robuste ,

280 DE LA PHILOSOPHIE

l'éducation seule le dégrade ; un Européen qui
PARTIE II. deviendroit votre compatriote auroit des fils
qui vous ressembleroient ; mais essayez d'épouser
une Parisienne, & vous verrez vos enfans mourir
de vieillesse , quand vous serez encore dans
l'âge viril.

LE CARAÏBE.

Ce que vous me dites , me paroît de la der-
nière justesse : il faut qu'une vérité soit bien évi-
dente pour qu'elle paroisse telle à un Parisien &
à un Caraïbe. --- Mais je m'apperçois que
vous vous fatiguez prodigieusement à me sui-
vre : je n'abuserai pas plus long-tems de votre
complaisance : montrez-moi ma route.

LE PARISIEN.

La voilà. --- Si j'avois ma chaise de poste ,
je serois tenté de vous accompagner jusqu'à
Orléans. --- Adieu , mon cher sauvage. --- Ah ,
que ne suis-je né Caraïbe , quand j'aurois dû
n'avoir pas un sol de revenu , n'aimer que la
belle Yariko & n'aller de ma vie à l'opéra !

ARTICLE III.

*DU DANGER D'ÉMOUSSER SES SENS PAR
TROP DE JOUSSANCES.*

MON pere n'étoit point Caraïbe : je suis de la race foible & audacieuse des hommes qui les ont exterminés : mais il me semble que toute la logique de Locke ne me feroit pas raisonner mieux que ce sauvage qui faisoit vingt-huit lieues à pied pour aller boire un verre d'eau avec sa maîtresse.

L'HOMME
SEUL.

On a fait cent traités sur les moyens d'être heureux ; il faudroit maintenant en faire un sur le danger qu'il y a de l'être trop : ce dernier feroit bien plus utile que les autres dans nos capitales.

Dès que la nature multipliant en nous les principes de la vie y a ouvert toutes les portes du plaisir, notre imagination s'occupe à épuiser toutes les jouissances, & nous voudrions que la volupté entrât à-la-fois dans notre ame par tous les organes.

PARTIE II. Cependant Micromegas lui-même avec ses douze sens, & les amans célestes des Houris de Mahomet ne pourroient suffire à satisfaire tant de desirs : nous ressemblons à cet insulaire d'Otahiti qui vouloit gouverner tout le pays qu'il voyoit & dont l'horizon s'étendoit sans cesse, à mesure qu'il fortoit des gorges de ses montagnes.

Nos sens nous ont été donnés pour prolonger délicieusement notre existence ; mais c'est le tems seul qui doit en amener le terme, & non nos desirs : l'homme est une horloge qui garde sa régularité tant que le pendule seul en dirige le mouvement ; mais dès que des corps hétérogenes en accélèrent la marche, les roues s'usent par le frottement & la machine se décompose.

J'observe qu'à la campagne la seule roue qui s'use dans le mécanisme du corps du paysan, est celle du tact : mais les autres conservent jusqu'à la fin presque toute leur intégrité : un laboureur voit, entend, sent, goûte beaucoup

meilleur que nos jolis abortons des villes qui le dédaignent ; je ne parle pas du sixième sens ; on fait assez qu'on est pere à la campagne , trente ans après qu'on a cessé de l'être dans nos capitales.

L'HOMME
SEUL.

Quant à nous , pour peu que nous ayons de l'aisance & du loisir , nous voyons nos oreilles , notre palais , notre odorat & nos yeux usés à trente ans ; il est vrai que l'organe du tact nous dédommage un peu de la perte des autres ; nous nous consolons en faisant la main d'une actrice , de ne plus trouver de saveur aux fruits & de parfums aux fleurs , de n'entendre qu'avec des cornets & de ne voir qu'avec des lunettes.

L'art de jouir consiste , je crois , à n'être jamais ni en-deçà niau-delà de la nature , & la morale de l'homme physique se réduit peut-être à conserver ses organes dans toute leur intégrité.

Nos voluptueux sans principes qui prennent l'art de se blasfer pour l'art de jouir , ne savent pas que les sensations les plus vives s'affoiblissent

par leur continuité & que les jouissances où
PARTIE II. l'imagination vient à l'appui des organes, détruisent à - la - fois & l'imagination & les organes.

Le plus grand danger de cet abus des plaisirs est de détériorer le cœur, de l'endurcir au spectacle des malheurs de l'homme & de fermer son ame criminelle à la voix des remords.

Ouvrons les annales de tous les peuples de la terre, & nous verrons combien cette fureur d'aller toujours au-delà du but a perverti les êtres sensibles, combien elle a produit dans tous les tems d'attentats, d'erreurs & de ridicules.

Pourquoi ces cénobites aux yeux creux & au visage livide, traînent-ils leur existence douloureuse dans les déserts de la Thébaïde, chargés de chaînes volontaires, ou cloués sur l'airain de ces colonnes? C'est qu'ils ont voulu être avertis de leur existence d'une maniere plus vive que le reste des hommes, pour multiplier leurs sacrifices au dieu destructeur qu'ils

s'étoient choisis ; ils se font imaginés qu'on étoit sur ce globe des êtres passifs, quand on se contentoit d'y être bon citoyen, pere tendre & homme vertueux.

L'HOMME
SEUL.

On pourroit juger si un peuple est blasé sur ses jouissances, seulement par la nature de ses spectacles : certainement quand le peuple de Rome demandoit que des courtisannes toutes nues se prostituassent sur le théâtre aux regards de la multitude ; quand les femmes tranquilles autour d'une arène sanguinolente exigeoient des gladiateurs qu'ils expirassent avec grace, on pouvoit prononcer que le corps politique tendoit à se dissoudre : la plume de Tacite ne devoit plus s'occuper qu'à rapporter des crimes & le génie n'avoit plus de héros à louer.

L'homme de goût auroit à se plaindre de cet abus des jouissances autant que l'homme de bien : car outrer la nature dans les mœurs, conduit aussi à l'outrer dans les arts ; c'est chez un peuple blasé, que l'architecte orne ses

286 DE LA PHILOSOPHIE

édifices au lieu de les affermir , que le peintre
PARTIE II. charge son coloris , que l'homme de lettres
analyse le sentiment au lieu d'échauffer , &
que Cinna & Britannicus sont remplacés par
des spectacles d'échafaud.



ARTICLE IV.

DE LA MÉMOIRE.

Si l'homme ne fentoit que par la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat & le toucher, il auroit tort de se placer à la tête de l'échelle des êtres sensibles; loin d'être le plus heureux des animaux, il en seroit à peine le mieux organisé.

L'HOMME
SEUL.

L'ame a reçu de la nature des sens internes qui perfectionnent son être, donnent une nouvelle élasticité à ses organes extérieurs, & multiplient pour elle les plaisirs de l'existence.

A la tête des sens internes, il faudroit mettre le sens moral; cette faculté sublime qui nous éclaire sur le bon, comme le goût nous éclaire sur le beau, qui nous fait concourir à l'harmonie des êtres sans le secours du raisonnement, & par laquelle nous serions encore vertueux, quand même nous ne serions pas intelligens; mais cet être métaphysique, quoi qu'en dise le sophiste Huchetson, n'est point un organe:

ce n'est que le tact de l'âme perfectionnée par
PARTIE II. l'habitude.

Le sens commun appartient à l'entendement & non à la sensibilité, & ce livre n'est pas plus destiné à appuyer les définitions du peuple, qu'à consacrer ses préjugés.

La mémoire est le premier des sens internes que je vais analyser ; pour peu qu'on réfléchisse sur le mécanisme de la sensibilité, on s'aperçoit que les fibres agitées souvent par les mêmes objets, contractent l'habitude de se mouvoir dans le même ordre ; si une cause étrangère vient dans la suite ébranler une seule de ces fibres exercées, tout le faisceau nerveux qui lui répond éprouve ses anciennes vibrations, & l'âme reproduit ses idées.

Plus les fibres sont mobiles, plus elles s'habituent à se vibrer à la moindre commotion ; de là il suit que le genre nerveux, à un certain âge, ayant perdu son élasticité, un vieillard ne sauroit avoir de la mémoire.

Il ne faut point confondre la simple reproduction

duction des idées, avec le sentiment par lequel l'ame distingue ses anciennes perceptions, de celles qui sont plus récentes; la premiere faculté s'appelle mémoire; mais la seconde, dans le langage philosophique, se nomme réminiscence.

L'HOMME
SEUL.

Locke & d'autres philosophes ont encore eu plus de tort d'identifier la mémoire avec l'imagination; toutes deux, il est vrai, reproduisent les idées; mais la première, copiste servile, suit fidélement le même ordre & les mêmes combinaisons; l'autre s'approprie tout ce qu'elle voit; elle donne aux objets une teinte nouvelle, change la chaîne des perceptions, & fait un nouveau monde avec les matériaux de l'ancien; la mémoire imite & l'imagination crée encore en imitant.

Locke a été plus vrai quand il a comparé la mémoire à une table d'airain, remplie de caractères que le tems efface insensiblement, si l'on n'y repasse quelquefois le burin.

Il est certain que cette faculté de l'ame est presque toute factice; Montagne avoit reçu de

la nature une mémoire très-foible ; cependant
PARTIE II. quel prodigieux magasin de faits & d'idées ce philosophe n'avoit-il pas formé dans sa tête ? Ses *Effais* ne prouvent-ils pas que son sensorium étoit une espece d'Encyclopédie ?

Un homme bien organisé est le maître de créer sa mémoire ; je trouve dans Wolff un trait surprenant qui confirme cette idée ; un nommé Pelshover de Koenigsberg s'étoit exercé long-tems à extraire par mémoire la racine des nombres ; cette faculté parvint dans cet algébriste à un tel point de perfection, que la nuit du 18 février 1760, il vint à bout d'extraire dans son lit par la méthode ordinaire la racine de 57 chiffres, qui est elle-même de 27. (*) Quand cet homme feroit né au Groenland, où personne ne sait lire ni écrire, il auroit encore pu créer l'algebre.

S'il est vrai, comme on me l'a assuré, que l'abbé Duguet & l'abbé d'Asfeld, se promenant à cheval, aient joué de mémoire une partie

(*) *Psychologie de Wolff*, parag. 197.

d'échecs, jusqu'à ce que les deux rois soient restés seuls sur l'échiquier, ces joueurs sont peut-être supérieurs à l'algébriste.

L'HOMME
SEUL.

Si la vieillesse est le tombeau de l'intelligence & de la sensibilité, c'est principalement parce que la mémoire est alors dans la plus profonde léthargie ; les idées s'effacent, les sensations s'affaiblissent ; on sent peu le présent, on perd la trace du passé, & on ne jette que des regards tremblans sur l'avenir. Cette éclipse de l'entendement est sensible dans les hommes de génie comme dans les esprits vulgaires. Fontenelle, à l'âge de 96 ans, ne se souvenoit plus d'avoir composé, à l'âge de 70, ses *Élémens de la géométrie de l'infini* ; & Leibnitz, dans sa vieillesse, n'entendoit plus sa *Théodicée*. (*)

(*) On lit dans les premières éditions, *Newton dans sa vieillesse n'entendoit pas son Traité des principes* ; Voltaire, qui s'intéressoit à la gloire de Newton, & qui peut-être vouloit me rendre digne d'en mériter une autre, s'empressa de me désabuser sur cette anecdote ; il m'écrivit que la tête de l'apôtre de la gravitation ne s'étoit affaiblie que trois mois avant sa mort dans les douleurs de la gravelle ; il cite même à ce sujet Pem-

PARTIE II. C'est travailler au bonheur de sa vie que de rendre de bonne heure sa mémoire dépositaire d'une foule de faits & de pensées ; on empêche alors l'ame de se consumer par le poison lent de l'ennui ; on s'assure un grand fond de philosophie pour l'âge mûr, & on recule la vieillesse jusqu'aux portes du tombeau.

J'ai dit que la mémoire dépendoit de l'usage fréquent qu'on en faisoit ; elle se fortifie aussi singulièrement par l'attention avec laquelle on considere les objets qu'on y veut imprimer ; (*) un enfant & un lecteur vulgaire n'ont jamais une vraie mémoire, parce qu'ils ne comparent que des superficies, qu'ils ne combinent que de

berton ; mais je n'avois pas besoin d'autorité après celle de Voltaire.

(*) L'attention est proprement cette faculté de l'ame par laquelle elle réagit sur les fibres représentatives d'un objet, pour donner à leurs mouvemens plus de durée ou plus d'intensité ; il y a des psychologistes qui font de l'attention un sens interne particulier ; mais je ne la crois pas assez distinguée de la mémoire & de la réminiscence pour en faire le sujet d'un article ; il y a autant d'inconvénients à trop décomposer l'ame, qu'à ne la soumettre à aucune analyse.

petites idées, & que leur cerveau ne retrace qu'une succession rapide de tableaux ; on voit que leurs fibres sont toujours en action ; mais il est rare que l'ame réagisse sur ces fibres ; ils savent un peu l'histoire des pensées des hommes, mais ils ne pensent point.

L'HOMME
SEUL.

Rien ne contribue plus à la perfection de la mémoire que l'ordre avec lequel on enchaîne ses idées ; c'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire dont l'histoire fait mention ; sans lui Bacon n'auroit point trouvé l'arbre généalogique des sciences, cet arbre si nécessaire pour former la mémoire des philosophes.

On peut meubler la mémoire de mots, de faits & de pensées ; il y a telle science qui ne consiste que dans l'assemblage des mots techniques que l'ignorance a inventés ; & le savant qui les rassemble péniblement dans son cerveau, ne me paroît guere au-dessus d'un perroquet bien organisé ; l'étude des faits est bien plus importante, parce qu'en suivant la pensée d'un moderne, elle rend l'homme contemporain de

tous les âges & citoyen de tous les lieux ; mais
PARTIE II. la mémoire qui consiste à former dans sa tête
une espece de cabinet de pensées me paroît la
plus utile ; c'est elle seule qui donne à l'esprit ce
coup-d'œil géométrique qui dirige sa marche ,
& qui le met en correspondance avec tous les
êtres intelligens.

Les philosophes qui réunissent à un degré
éminent , la mémoire des faits & celle des pen-
sées , sont nés pour donner des leçons au genre
humain ; comment n'éclaireroient - ils pas la
terre , puisque les lumières de tous les êtres
pensans semblent réunies dans le foyer de leur
intelligence ? Et qu'est - ce qu'un le Long ou un
le Cointe auprès de Montagne , de Leibnitz &
de Montesquieu ?

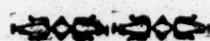
Gardons - nous cependant de croire que le
génie ne consiste que dans l'étendue de la mé-
moire ; cette erreur vient de la vanité de ces
esprits vulgaires qui , pour avoir le cerveau
meublé de pensées étrangères , se mettent au
niveau de l'homme qui pense.

L'homme d'esprit qui n'a que de la mémoire est l'artiste subalterne qui va choisir le marbre dans les carrières ; l'homme de génie est le sculpteur qui fait respirer ce marbre sous la forme de Vénus ou du cardinal de Richelieu.

L'HOMME
SEUL.

Le génie supplée à la mémoire, mais la mémoire ne supplée jamais au génie. Quand il n'existeroit point d'histoire de Perse, Montefquieu auroit fait les *Lettres persannes* ; mais Puffendorff, avec tout le savoir des bibliothèques, n'auroit pu faire un chapitre de *l'Esprit des loix*.

Que conclure de cet exposé ? que la mémoire porte quelquefois les livrées du génie sans lui nuire & sans le remplacer ; qu'il faut la vanter moins, la connoître mieux, & sur-tout la cultiver.



ARTICLE V.

DE LA FACULTÉ D'IMAGINER. (*)

PARTIE II. **L**'IMAGINATION tient un rang distingué parmi les sens internes ; l'imagination , cette faculté admirable qui tient d'un côté à la sensibilité & de l'autre à l'intelligence , dont les écarts même ont quelque chose de grand , & que les psychologistes n'ont pu dégrader sans en faire usage.

On a déjà eu occasion de remarquer que des philosophes avoient confondu l'imagination avec la mémoire ; cependant ces deux facultés sont séparées par des limites invariables ; la mémoire régénere les idées dans leur ordre naturel , & l'imagination les altere sans cesse ; l'une produit , & l'autre ne fait que copier.

(*) On n'emploie ici ces mots *de la faculté d'imaginer* , qui sont synonymes à *imagination* , que parce qu'on aura occasion d'envisager le même sujet sous un autre point de vue ; on n'a pas voulu répéter deux fois le même titre.

Un de nos meilleurs métaphysiciens a dit que l'imagination étoit cette faculté de l'ame qui combine les qualités des objets, pour en faire des ensembles dont la nature n'offre point de modeles (*); cette définition est peut-être trop générale; elle suppose dans le lecteur des réflexions antérieures qui sont trop fines pour des hommes qu'on veut instruire.

L'HOMME
SEUL.

Un objet extérieur agit sur mes fibres sensitives, & j'éprouve une sensation; mon ame, en vertu de sa force motrice, reproduit cette sensation dans mon cerveau sans l'intervention des objets, l'altere & la décompose: & voilà l'imagination.

L'élasticité des fibres est due particulièrement aux esprits animaux qui les parcourent; ce fluide singulier se subtilise, soit par la fermentation, soit par le mouvement impétueux des muscles dont le cœur est composé; s'il est formé de parties faciles à s'embraser, le sen-

(*) *Traité des sensations*, de l'abbé de Condillac.
Tome I, page 316.

forium s'ébranle au moindre choc, & l'imagination devient un foyer ardent; si rien ne fermente dans le tissu nerveux, le cerveau ne produit que des images languissantes, & l'homme stupide semble borné à des sensations.

Le sensorium est une espece de miroir-plan où le monde physique & le monde intellectuel peuvent se réfléchir; c'est-là que l'imagination forme une galerie de tableaux mouvans, où sont également dessinés les objets existans & les objets possibles; les animaux ne reproduisent dans leur sensorium que les images qu'ils ont vues, & voilà pourquoi leur imagination est si inférieure à celle de l'homme; tous les êtres sensibles peuvent reproduire leurs idées: mais quel prodigieux intervalle la nature n'a-t-elle pas mis entre le miroir d'une taupe & celui de Montesquieu?

La cause physique de l'imagination est toute interne, puisque les tableaux qu'elle dessine existent dans l'absence des objets; des expériences délicates d'anatomie ont prouvé que le

cerveau avoit deux mouvemens dont l'un répondoit à celui du cœur, & l'autre à celui des poumons : ces deux parties du corps humain semblent donc les ressorts destinés à faire mouvoir l'imagination ; le sensorium obéit à toutes les variations du systole & du dyastole, comme à l'élévation & à l'abaissement du thorax ; or mille causes dérangent l'action naturelle du cœur & retardent ou accélèrent le mouvement d'inspiration & d'expiration ; ces agitations convulsives altèrent les vibrations réglées des fibres ; & voilà l'origine des fantômes, des visions, de l'enthousiasme & du fanatisme.

L'HOMME
SEUL.

Ce désordre dans les vibrations des fibres, quand il est souvent répété, conduit à répandre des nuages sur l'intelligence ; c'est par-là qu'on explique la manie de ces deux Parisiens, dont l'un, s'imaginant avoir une tête de verre, n'osoit sortir de peur de la casser, & l'autre croyant être mort, refusoit de manger, & n'habitoit que les cimetières. Le docteur Mead connoissoit aussi un homme de lettres qui pré-

PARTIE II. tendoit avoir un enfant dans le ventre, & s'in-
quiétoit beaucoup sur la maniere dont il le met-
troit au jour; (*) on ne put jamais le rassurer,
& il mourut craignant l'opération césarienne.

L'imagination décompose un objet, mais il
ne faut pas croire qu'elle en change l'essence;
elle peut tracer dans le sensorium une rose sans
couleur, une taupe créant l'Iliade & un Homère
sans tête; mais elle n'y représentera pas un
triangle qui n'auroit que deux côtés; le sphynx
des poëtes & leur chimere sont des êtres possi-
bles, mais un cercle quarré n'est rien.

La liaison des idées disparates est le grand
vice de l'imagination; c'est par-là que cette
faculté de l'ame tient à la folie: si divers fais-
ceaux de fibres hétérogenes s'ébranlent à-la-
fois dans un court intervalle de tems, les idées
qui en résultent désignent une imagination
déréglée; si les fibres émues avec violence ne
peuvent se rétablir, l'homme reste fou; c'étoit

(*) Œuvres du docteur Méad. Tome II. *Médecine sacrée*.

sans doute l'ébranlement instantané de quelques fibres hétérogènes dans le sensorium de Mau-pertuis , qui lui fit penser qu'en s'exaltant on pouvoit devenir prophète ; mais ce même désordre de fibres devenant continu dans un homme à tête exaltée qui se faisoit appeler *le Pere éternel* , on le logea aux petites-maisons.

L'HOMME
SEUL.

Les fantômes de l'imagination ont le plus grand pouvoir sur les jeunes gens ; l'oisiveté les fait naître , on s'endort en les formant , & au réveil , l'erreur est déjà aussi sacrée que si elle avoit trente fiecles d'antiquité.

Les ouvrages d'imagination , & sur-tout les romans , ont le plus grand charme pour des cœurs encore neufs ; une ame sensible est toujours à l'unisson avec eux ; elle s'identifie aisément avec les personnages qui parlent le langage de la nature , & voilà ce qui rend cette lecture si intéressante & si dangereuse ; il y a si peu de Clarisses sur la terre , & si peu de personnes dignes de lire son histoire !

Quand les charmes de l'amour n'occupent

PARTIE II. pas toute la capacité de l'âme d'une jeune personne , il arrive quelquefois qu'elle s'ouvre aux chimères du quiétisme ; ce n'est plus un roman qui allume son imagination , c'est un livre ascétique ; notre visionnaire croit habiter avec les anges ou avec les diables , & cette illusion est bien plus difficile à dissipier que si elle croyoit habiter avec Medor ou avec Lovelace.

Le dérèglement des fibres sensitives n'est pas toujours accompagné d'un acte de la volonté ; les hommes stupides , sur-tout , semblent n'avoir , à certains égards , qu'une imagination passive. Jacques I , qu'on avoit effrayé dans son berceau , frissonna toute sa vie à la vue d'une épée nue ; Jacques I , ce roi sans caractère , qui fut petit & persécuteur , qui porta la théologie sur le trône , & qui crut gouverner les Anglois avec des syllogismes.

Quand un homme d'une imagination forte , a aussi du génie , il tient le sort des nations dans sa main ; si son cœur est déréglé , il embrase la terre ; s'il est honnête , il la gouverne.

En général, une imagination forte a beaucoup d'avantages pour persuader ; on ne fau-
roit imaginer vigoureusement, sans peindre de
même ; les signes caractéristiques des passions
dans un homme passionné, tyrannisent bientôt
les organes de ceux qui l'écoutent, & l'orateur
qui subjugue la machine a bientôt subjugué la
raison. Voilà pourquoi Cromwel, qui n'avoit
point le don de parler, se faisoit obéir avec
tant de despotisme des illuminés de son régi-
ment ; l'éloquence des signes suppléoit en lui
à celle des mots ; il avoit l'air de Démosthene,
& on le prenoit pour lui. (*)

L'HOMME
SEUL.

(*) Toute l'éloquence de Cromwel consistoit dans des allusions ridicules au regne spirituel du Christ ; on peut en juger par ses harangues, que Milton nous a conservées dans ses *State papers*, & sur-tout par celle qui se trouve à la page 106 ; s'il vouloit créer un pair, engager la nation à la guerre ou faire exécuter Charles I à Witheall, il trouvoit tous ses argumens dans le sermon de la Montagne, comme les Aruspices trouvoient tous les malheurs de Rome dans les vers des Sybilles ; ce fanatique couronné avoit même donné à tous ses soldats des surnoms tirés du *Pentateuque*. Cromwel, disoit un auteur contemporain, a battu le tambour dans tout le *Vieux-Test-*

On observe que l'imagination n'est jamais
PARTIE II. aussi forte que depuis trente ans jusqu'à cin-
 quante ; les fibres du cerveau ont alors acquis
 toute leur consistance , & cette consistance se
 communique aux vérités & aux erreurs qu'a
 adoptées l'entendement ; c'est à cet âge que
 Mahomet se déifie aux yeux des Arabes , que
 Fox se fait quaker , & que Milton compose le
Paradis perdu.

Mille causes physiques contribuent à fortifier
 l'imagination ; le vin & les liqueurs fortes ope-
 rént cet effet , en minant lentement la machine ;
 les livres & les grands spectacles l'allument
 avec encore plus de succès , mais avec moins
 de danger ; le climat même où l'on a pris naif-
 fance , suffit pour déterminer le tissu nerveux à
 s'ébranler au moindre choc ; il est certain que
 les neiges éternelles du pôle facilitent moins

tament ; on peut apprendre la généalogie du Sauveur
 par les noms de son régiment ; le commissaire n'a jamais
 d'autres listes que le premier chapitre de S. Matthieu. ---
 Cromwel ressemblait beaucoup à Mahomet : je tracerai
 un jour ce parallèle.

l'imagination ,

l'imagination, que le ciel fortuné du pays où naquirent Montaigne & Montesquieu.

L'HOMME
SEUL.

Les hommes de lettres sont plus exposés que le reste des hommes à être les jouets de leur imagination; Malebranche a consacré une partie de sa *Recherche de la vérité* à prouver cette idée, & ses erreurs particulières complètent la démonstration.

L'imagination semble nous avoir été donnée par la nature, pour veiller à la conservation de notre être. Je marche auprès d'un abyme; j'y tomberai sans doute, si je n'ai pour me sauver que le secours froid de la réflexion; mais divers tableaux effrayans se gravent en caractères de feu dans mon cerveau; je crois entendre le fracas du rocher que j'entraîne dans ma chute; je vois mon corps déchiré subir mille morts avant d'éprouver la dernière; je me représente dans les convulsions du désespoir, une mère qui vient embrasser le cadavre mutilé de son fils; ces idées terribles agissent à-la-fois sur mes

PARTIE II. fibres sensibles ; je recule d'horreur , & le danger n'est plus.

Ce n'est pas dans la *philosophie de la nature* qu'on peut s'étendre sur les vices de l'imagination & sur ses avantages ; cet article formeroit un volume entier , & le sujet ne seroit encore qu'effleuré.

ARTICLE VI.

DIGRESSION SUR LES DÉMONOMANES.

IL est plus important qu'on ne pense, à l'éleve de la nature, d'être instruit de l'effet bizarre de l'imagination, quand elle réunit la vigueur & le dérèglement : je veux parler de la terreur qu'inspirent les ombres, les caractères & les sortiléges, terreur que presque tous les hommes ont éprouvée dans l'âge tendre des préjugés, & que quelques-uns conservent encore dans l'âge mûr de la raison.

L'HOMME
SEUL.

Il n'y a plus de sorciers, parce qu'on ne brûle plus les fous, & qu'on ne s'amuse pas à réfuter les rêveries des démonographes ; mais il y a peu d'enfans qui voulussent se promener la nuit dans un cimetiere ; un grand nombre de femmes plaisantent sur les amulettes & en portent ; on voit même de tems en tems, dans le fond des campagnes, des hommes de bonne foi, qui se vantent d'avoir été au sabbat, &

Partie II. d'avoir été métamorphosés en boucs, pour converser avec Asmodée. (*)

(*) Personne n'a mieux peint ce délire de l'esprit humain & ne l'a mieux expliqué que Malebranche : voici comment s'exprime ce philosophe : « Un pâtre dans sa bergerie raconte après souper à sa femme & à ses enfans les aventures du sabbat. Comme son imagination est modérément échauffée par les vapeurs du vin, & qu'il croit avoir assisté plusieurs fois à cette assemblée imaginaire, il ne manque pas d'en parler d'une maniere forte & vive. Son éloquence naturelle, jointe à la disposition où est toute sa famille pour entendre parler d'un sujet si nouveau & si terrible, doit sans doute produire d'étranges traces dans des imaginations foibles, & il n'est pas naturellement impossible qu'une femme & des enfans ne demeurent tout effrayés, pénétrés & convaincus de ce qu'ils lui entendent dire. C'est un mari, c'est un pere qui parle de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait : on l'aime & on le respecte : pourquoi ne le croiroit-on pas ? Ce pâtre le répète en différens jours. L'imagination de la mere & des enfans en reçoit peu à peu des traces plus profondes ; ils s'y accoutumment, les frayeurs passent & la conviction demeure ; & enfin, la curiosité les prend d'y aller. Ils se frottent de certaine drogue dans ce dessein, ils se couchent : cette disposition de leur cœur échauffe encore leur imagination, & les traces que le pere avoit formé dans leur cerveau, s'ouvrent assez pour leur faire juger dans le sommeil comme présens, tous les mouvemens de la cérémonie dont il leur avoit fait la description. Ils se levent, ils s'entre-

Qu'on ne s'Imagine pas que la philosophie réussisse jamais à délivrer entièrement l'homme de ses erreurs & de ses terreurs ; il y a trop de causes qui concourent à courber sa tête sous le joug du préjugé ; il y aura toujours des esprits pusillanimes qui verront mal , & des persécuteurs plus petits encore , qui augmenteront les

L'HOMME
SEUL.

» demandent & s'entredisent ce qu'ils ont vu. Ils fortifient , de cette sorte , les traces de leur vision ; & celui qui a l'imagination la plus forte persuadant mieux les autres , ne manque pas de régler en peu de nuits l'histoire imaginaire du sabbat. Voilà donc des sorciers achevés que le pâtre a faits , & ils en feront un jour beaucoup d'autres , si , ayant l'imagination forte & vive , la crainte ne les empêche pas de conter de pareilles histoires. » *Recherche de la vérité*, tome I, dernier chapitre , page 422.

Comment un philosophe qui expliquoit si bien les phénomènes de l'imposture & de la crédulité , a-t-il pu dire dans un autre endroit de son ouvrage : *Il est indubitable que les vrais sorciers méritent la mort.* *Ibid.* page 426. Comme s'il pouvoit y avoir d'autres sorciers que les insensés qu'il a si bien dépeints ! comme si un homme qui auroit à son service une légion de diables pouvoit craindre les soldats de la maréchaussée ! --- Encore une fois , admirons Malebranche , mais lissons-le avec précaution , comme tous les auteurs qui , avec une imagination brillante , ont voulu subjuguer la raison humaine.

310 DE LA PHILOSOPHIE

— ténèbres de l'entendement, en opprimant ceux
PARTIE II. qui ont mal vu.

La croyance aux fantômes & aux talismans vient de cette idée universelle, que des êtres invisibles gouvernent le monde; puisque des intelligences que nous ne concevons pas existent, elles peuvent faire aussi des choses que l'homme n'est pas à portée de concevoir: si ce bouc est Belzébuth, ce bouc peut bien faire un Amulete.

L'homme entraîné par le torrent rapide du temps, voit d'un œil inquiet les flots qui le portent & l'espace qu'il a parcouru; il voudroit encore étendre sa vue sur les dernières limites de sa carrière, interroger le miroir de l'avenir, & voir d'un coup-d'œil la chaîne entière de son existence.

Ce désir inquiet fait naître tous les phénomènes de la crédulité; un chêne de Dodone parle pour prédire une victoire; Rome est perdue si ses poulets sacrés meurent de faim; placez une telle queue à la suite d'une comète, & elle embrasera l'univers,

Quelque courage que la philosophie donne contre le préjugé, on voit quelquefois le moindre obstacle physique le faire échouer. J'ai connu un militaire qui se battoit comme Duguesclin, & écrivoit contre le marquis de Vauvernargues, par conséquent doublement intrépide; cet officier philosophe frissonnoit pendant la nuit, lorsqu'il entendoit les éclats du tonnerre; il s'étonnoit le matin de sa terreur, il plaisantoit les femmes qui partageoient sa foiblesse, & un soir s'étant couché avec une fievre légère, un orage terrible qui survint le conduisit au tombeau.

—
L'HOMME
SEUL.

Il y a une grande raison qui conduit à croire qu'il y aura toujours des spectres, des talismans & des démonomanes, c'est que nous ignorons toujours l'état futur de tout ce qui nous environne; l'imagination, à cause de son activité, tentera sans cesse de percer le voile de l'avenir, & l'homme deviendra crédule, ne pouvant devenir prophète.

L'amour du merveilleux que nous semblons tenir de la nature, suffiroit pour éterniser notre

PARTIE II. crédulité, malgré tous les argumens du scepticisme; l'imagination abandonnée à elle-même, se plaît à entasser prodiges sur prodiges, chimeres sur chimeres, & elle défend ensuite contre la philosophie les monstres qu'elle a enfantés, parce que ces monstres sont son ouvrage.

Je ne trace point ici le tableau particulier du siecle absurde, où lire Euclide c'étoit faire un pacte avec le diable, où le parlement faisoit brûler les sorciers, & où Bodin écrivoit sa démonomanie; je parle de tous les hommes & de tous les tems. Je suis persuadé que nous avons tous une pente singuliere vers la crédulité, soit que nous habitions en Europe, soit que nous devenions les concitoyens des Caffres, dans le siecle d'Aquilégius, & de Ferrabrit, comme dans celui de Louis XVI.

Paris est peut-être le lieu de la terre où il y a le plus d'êtres qui pensent; c'est le centre de toutes les lumières; c'est le foyer ardent où tous les rayons philosophiques vont se réfléchir; n'importe, un homme de talent qui seroit armé

de tous les prestiges de la démonomanie, pourroit encore y faire long-tems illusion ; si cet homme est séduit, il ne fera qu'étonner ; s'il est séducteur, il fera secte.

L'HOMME
SEUL.

J'aime mieux être historien que prophete : voici un événement singulier arrivé à Paris en 1757, qui portera mon observation au dernier degré d'évidence ; ce fait qui, à certains égards, nous relegue parmi les Algonquins & les Misfouris, est un monument nécessaire au philosophe qui entreprendra des mémoires, pour servir à l'histoire de l'esprit humain.

Les principales scènes de cette tragi-comédie se sont passées aux galeries du Louvre, dans l'appartement du célèbre Vanloo, & le directeur du spectacle étoit un des élèves de l'académie de peinture (*). Il s'agissoit de prouver

(*) Ceci n'est point un conte philosophique ; c'est un fait qu'on expose avec la plus grande vérité, sans en altérer les plus légères circonstances ; l'aventure s'est passée au centre de la capitale, & j'ose en appeler au témoignage d'une foale de spectateurs de tout rang & de tout âge ; on y a vu des personnes de la première dis-

PARTIE II. l'existence des spectres, &c, ce qui étoit encore plus merveilleux, d'en montrer au sceptique le plus déterminé; la scène se passoit entre un magicien qui faisoit le rôle de la Pythonisse, & un des spectateurs qu'on vouloit rendre enthousiaste de la démonomanie; on faisoit retirer ce dernier dans un cabinet voisin qu'on ferloit sous clef; alors une personne de l'assemblée écrivoit sur un papier le nom du mort dont l'ombre devoit être évoquée; le magicien faisoit ses cérémonies, l'incredule voyoit le fantôme, & pour en convaincre tout le monde, du fond de la retraite où il étoit renfermé, il le nommoit aux spectateurs.

La toile se leve, l'ombre est désignée, & le démonomane commence ses conjurations en présence de toute l'assemblée; il se dépouille de

tinction, telles que le prince de Turenne & le duc de Mazarin; des physiciens, tels que l'abbé Nollet; des académiciens, des bourgeois, des paysans & des docteurs de Sorbonne. --- Lorsque la crédulité commençoit à s'enraciner parmi le peuple, le lieutenant de police fit fermer le spectacle & tous les démons disparurent.

son habit, retrousse ses bras jusqu'au coude, se ferre de rubans écarlates, remplit d'épingles le cœur d'un agneau, & brûle sur un rechaud des drogues, dont l'odeur infecte toute la galerie; ensuite il prend un coutelas, & trace des caractères sur le mur, les glaces & les portes; déjà la magie opère; les regards du forcier se détournent du cabinet avec une especie d'horreur, le frisson de la crainte s'empare de ses membres, & ses bras en contraction se roidissent comme pour repousser le fantôme qu'il évoque: après avoir lutté quelque tems contre son effroi, il répand sur le parquet les charbons embrasés, & le coutelas en main, il crie d'une voix funebre: *Prenez garde à vous*; l'initié qui dans le cabinet a partagé tous les mouvemens du magicien, répond alors à ses cris; il annonce d'un ton entrecoupé, qu'il apperçoit l'ombre & la nomme; en ce moment le démonomane tombe par terre, dans les convulsions de la douleur; on ouvre la porte & l'initié paroît lui-même évanoui.

PARTIE II. Un vieux militaire soupçonne de la fourberie dans ce spectacle : on ne m'en imposera pas, dit-il, je veux moi-même parler au spectre ; je me suis trouvé à quatorze sièges & à dix-sept batailles, & j'ai bravé trop souvent le canon ennemi, pour m'effrayer à la vue d'un fantôme ; qu'on m'ouvre le cabinet & que le spectre paroisse, s'il l'ose.

Son offre ne fut point acceptée pour le moment, & un curieux qui avoit sollicité cette faveur avant lui, entra dans le cabinet ; l'officier piqué résolut alors d'embarrasser ou son concurrent ou le magicien, & demanda qu'on fit paroître le diable.

Le démonomane recommence ses conjurations, & à la fin perd la respiration, & tombe sans mouvement sur le parquet ; l'initié à l'instant jette un cri aigu, & dit que le diable l'emporte. Au milieu du tumulte, l'officier, qui conservoit tout son sang-froid, allume une bougie & entre dans le cabinet ; mais il n'y voit plus personne ; étonné, mais non pas convaincu, il reprochoit

le chemin de la salle ; tout-à-coup des gerbes de feu partent de tous les angles du mur , la bougie s'éteint & l'officier frissonne pour la premiere fois de sa vie ; la honte le retenoit encore , mais bientôt la flamme se renouelle , le fracas augmente & l'esprit-fort se précipite hors du cabinet , en s'écriant qu'il ne fait pas se battre contre les morts .

L'HOMME
SEUL.

C'étoit une loi inviolable dans ces mysteres théurgiques , qu'il n'y eût dans le cabinet qu'un seul témoin de l'apparition du fantôme ; un philosophe qui ne croyoit point aux prestiges de la magie , trouva le moyen de se glisser dans le cabinet & de s'y cacher ; mais à peine le magicien eût-il commencé ses cérémonies , que son pouls parut s'élever , ses yeux devinrent ternes , & il s'écria d'un ton d'énergumene : *Un profane vient de troubler nos mysteres...* *Malheur à lui... Malheur à moi... Il faut que l'un de nous deux périsse.* --- Le philosophe qui entendit l'oracle , ne jugea pas à propos d'en attendre l'accomplissement , & se hâta de

PARTIE II. sortir de sa retraite ; par un hasard singulier, un chat de la maison que les cris du magicien avoit effrayé, voyant la porte du cabinet ouverte, sortit avec le philosophe ; alors le démonane, prenant le rôle de Mahomet dans l'étonnante tragédie du fanatisme, dit d'un ton d'inspiré à l'assemblée : *L'arrêt fatal n'est point révoqué ; mais il ne faut aux enfers qu'une victime : que le plus coupable de nous périsse à l'instant.* Ce dernier mot n'étoit pas encoreachevé, lorsqu'on vit le chat entrer en convulsion, fermer les yeux, se débattre & mourir.

Tel est le tableau fidèle d'une partie des prodiges de ce spectacle magique. Chaque représentation voyoit diminuer le nombre des incrédules. Lorsque l'initié s'écrioit qu'il voyoit le fantôme, l'homme du peuple se signoit, le prêtre citoit Saül, & le philosophe se trouvoit fort embarrassé, ne pouvant défaire le nœud-gordien, & n'osant le couper.

Après avoir vu le spectacle du côté du parterre, il est tems de le voir du côté du théâtre,

il n'y a plus d'illusion à craindre, quand on est placé auprès du machiniste.

L'HOMME
SEUL.

Le magicien étoit un homme plein de talens & de hardiesse, dont la figure semblable à un masque, se démontoit à son gré; la nature avoit placé son ame sur son visage; il eût été Garrick sur la scène, il se contenta de l'être dans la société.

Le jeune homme qui faisoit d'ordinaire le rôle d'initié, partageoit ses talens, & étoit dans son secret; ces deux acteurs pleins d'intelligence, faisoient seuls mouvoir toute la machine: vingt ans plus tôt, Fontenelle les eût mis en parallèle avec les prêtres de Saturne & eût enrichi de cette anecdote son *Histoire des oracles*.

Voici comment l'initié, renfermé dans son cabinet, apprenoit le nom du spectre qu'on devoit évoquer; le magicien frappoit sur la porte, & le nombre des coups qu'il donnoit avec son coutelas, désignoit les lettres de l'alphabet; un coup étoit l'A; deux coups le B, &c.

PARTIE II. une ligne tirée le long de la porte marquoit E ; cette ligne suivie d'un coup , F ; de deux coups , G , &c. Deux lignes exprimoient K , & ainsi du reste. Le forcier avoit soin de répéter son alphabet sonore sur le mur de l'appartement , afin de tromper les spectateurs sur l'uniformité des lignes : quand les conjurations étoient achevées , il disoit à son associé : *prenez garde à vous* ; pour lui désigner que l'ombre qu'il devoit voir étoit celle d'un homme , & cette phrase répétée deux fois , signifioit que le spectre devoit représenter une femme : ainsi l'initié pour aller au sabbat , n'avoit besoin que d'un crayon , d'un peu de mémoire & de beaucoup d'artifices.

Lorsque ce jeune homme se laissa emporter par le diable , il n'eut besoin que d'ouvrir une fenêtre , & de se laisser couler doucement sur le toit d'une maison qui touchoit au lieu de la scene ; les gerbes de feu qui déconcerterent l'officier , étoient des feux d'artifices habilement disposés autour des murs du cabinet ; enfin ,

le

le chat qui mourut si à propos, venoit de manger le cœur d'agneau rempli d'épingles, qui avoit servi aux conjurations du démonomanie. --- Nos artistes durent sans doute une partie de leurs succès au hasard ; mais leur adresse les servit encore davantage ; ils en avoient d'autant plus besoin, qu'ils sentoient assez qu'ils n'étoient pas au siecle des Druides & dans l'antre des Sybilles.

L'HOMME
SEUL.

Si ces hardis démonomanes s'étoient trouvés au Pérou, dans le tems de l'invasion de Pizarre, je ne doute point que les sujets des Yncas n'en eussent fait des dieux, & que l'inquisition espagnole ne les eût fait brûler.

Qui doute qu'avec un peu plus de célébrité, les auteurs de ce spectacle magique n'eussent pu être adorés & persécutés ici, comme dans le Nouveau-Monde ? Du moins, s'il y a à Paris des philosophes, il s'y trouve aussi des Péruviens & beaucoup d'inquisiteurs.

On réussira toujours à étonner les hommes, en leur offrant de grands spectacles ; & de

PARTIE II. l'étonnement à la crédulité , il n'y a peut-être qu'un pas ; le philosophe est le seul qui doute , parce qu'il a la sagesse de se défier de ce qu'il voit , de ce qu'il entend , & sur-tout de ce qu'il imagine.

Il est plus important qu'on ne pense aux gouvernemens de guérir l'esprit des citoyens des croyances absurdes qui déshonorent leur intelligence ; car les terreurs produites par la crédulité conduisent à affoiblir en lui l'observance des loix sociales ; il est difficile qu'un homme qui tremble à l'idée d'une ombre , ne frissonne pas aussi à la vue d'une maison embrasée qui renferme son pere , ou d'un soldat ennemi qui escalade les murs de sa patrie.

Il n'y a point de souverain qui ne doive encourager le philosophe dont la morale tend à détruire ce monde enchanté qui ne doit son existence qu'à la baguette des prêtres ; & abattre à cet égard les autels de la superstition , c'est apprendre aux femmes à devenir des hommes , & aux hommes à devenir des Romains.

Il n'y eut jamais d'ombres que dans l'entendement de l'esprit foible qui les imagine.

L'HOMME
SEUL.

L'ame est immortelle sans doute : mais quand le corps qu'elle habite se décompose, elle ne peut plus agir sur des êtres, dont les organes ne s'ouvrent qu'aux impressions de la matière.

Le diable n'existe point : l'homme qui l'entend est mal organisé, & celui qui le fait parler est un imposteur.

Le diable est une mauvaise copie du Typhon de l'Egypte ou de l'Arimane de la Perse ; il s'occupe, dit-on, à renverser tout ce que Dieu édifie : c'est le combat éternel du bon & du mauvais principe imaginé pour résoudre le problème de l'origine du mal : ce combat n'a rien expliqué : le philosophe a cherché une autre solution du problème, & nous n'avons gagné qu'une erreur de plus.

Si du moins le diable de la théologie, comme le sphynx de la mythologie, n'étoit qu'une allégorie ingénieuse que la raison peut combattre, tandis que l'imagination s'en amuse,

mais les prêtres n'ont donné à ce fantôme
PARTIE II. infernal un sceptre d'airain que pour l'appé-
 santir eux-mêmes sur leurs malheureux prosé-
 lytes ; les griffes avec lesquelles ils le représen-
 tent , leur servent à déchirer le philosophe qui
 éclaire leurs manœuvres , & c'est avec les
 flammes qui entourent sa prison qu'ils allument
 les bûchers où ils font périr leurs victimes.

Des écrivains qui ne vouloient pas persé-
 cuter avec l'aide du diable , se sont contentés
 d'écrire son histoire ; on a vu paroître la *Dé-
 monomanie* du politique Bodin , & la *Démo-
 nologie* du roi Jacques I : ouvrages où l'on
 traite sérieusement des incubes , des succubes ,
 de la forcellerie & de tous les prestiges qui font
 illusion aux insensés qui croient aller au sabbat ;
 l'homme vulgaire qui lisoit de pareils livres ,
 trembloit & croyoit ; & l'homme de loi s'en
 autorisa , peut-être , pour condamner au sup-
 plice la maréchale d'Ancre & Urbain Grandier.

D'un autre côté , la philosophie de ~~tems~~
 en tems a tenté de reléguer dans leur monde

Imaginaire Satan, Belzébuth, Astaroth & tous les monstres de la crédulité; c'est un des grands services que nous ont rendus Montagne, la Mothe-le-Vayer, Bayle & cette foule de sceptiques qui nous ont appris à faire usage de notre raison.

L'HOMME
SEUL.

On a vu jusqu'à un ministre protestant, Balthazar Beker, écrire contre le diable dans un livre qui a pour titre : *Le monde enchanté*. Le critique y va jusqu'à dire : *Si Satan existoit, il se vengeroit sans doute de la guerre que je lui déclare.* (*) --- Satan ne remua pas; mais les théologiens s'armerent pour sa défense, & Beker fut déposé : au reste, l'ouvrage ne méritoit pas le bruit qu'il fit en Europe : il est très-prolixe & très-ennuyeux, & s'il falloit du courage pour le faire, il en faut encore plus pour le lire.

Heureusement nous n'avons pas besoin du *Monde enchanté* de Beker, pour anéantir le monde fantastique, où les théologiens font

(*) Encyclopédie de M. de Voltaire, article *Beker*.

326 DE LA PHILOSOPHIE

— régner le diable ; il suffit de connoître ce que
PARTIE II. peut l'imagination, dans l'imposteur qui trompe
& dans l'homme crédule qui est trompé ,
d'étudier le méchanisme des sensations , &
d'observer la nature.



ARTICLE VII.

DU CARACTÈRE.

LE caractere n'est peut-être qu'une maniere d'être particulière à une ame, & dans ce sens, le plus stupide des hommes a un caractere. L'HOMME SEUL.

Quand l'habitude des mêmes mouvemens a forcé le tissu nerveux à contracter une forme particulière, les esprits animaux s'accoutument à couler de la même façon dans les fibres; le sensorium se façonne sur le ton dominant, & l'ame, jusques-là sans énergie, acquiert un caractere.

Il n'y a point d'être dans la nature qui se ressemble, à moins qu'elle n'ait fait des Monades avant Leibnitz; on ne trouve point sur la terre deux grains de sable parfaitement homogènes, & la physique des esprits n'a pas d'autres loix que celle des corps.

Quand même la plupart des êtres matériels seroient essentiellement semblables, la diversité

PARTIE II. fité qui se trouve entre les yeux qui voient ; se rencontreroit encore dans les objets appercus ; car la passion donne une teinte particulière à tout ce qu'elle envisage ; un microscope change les modifications des corps , & le caractère est le microscope des êtres intelligens.

Il y a cependant une foule de personnes qui paroissent sans caractère : ce sont celles qui n'ont que des qualités indéterminées , & dont l'ame sans vice & sans vertu , n'offre aucun trait qui faille , comme les visages sans physionomie.

Je ne trouve point sur la terre d'être plus méprisable que ces hommes que le philosophe ne peut définir , à qui l'exemple donne une ame factice , & qui , dans le cours d'une longue vie , n'ont jamais eu le courage d'être eux-mêmes.

Je regarde aussi les hommes sans caractère comme très-dangereux dans la société ; car le bonheur de ses membres n'est fondé que sur ce commerce de bienfaits qui suppose la confiance ; or , comment se fier à une statue

mobile , dont les ressorts ne jouent qu'au gré d'une main étrangere ? & quel fonds dois-je faire sur la vertu d'un homme qui ne m'oblige que parce que c'est le vent d'est qui souffle aujourd'hui ?

L'HOMME
SEUL,

Une loi de Solon déclaroit infames tous les citoyens qui , dans une sédition , ne prenoient pas un parti ; ce législateur ne pensoit point à protéger des rebelles , il ne vouloit que punir les hommes sans caractere .

Par une contradiction bien digne de nos mœurs , on n'aime aujourd'hui dans le monde que les gens sans caractere ; tout homme qui débute dans la société par afficher des principes , est perdu ; les femmes ne protégent que ces automates complaisans , dont l'ame repose sans cesse dans un élément uniforme , qui attendent le premier coup d'archet pour mettre leur pensée à l'unisson , qui sont chez Antoine les flatteurs de César , & son ennemi chez Brutus .

L'élève de la nature ne fauroit s'étudier de trop bonne heure à se former un caractere ; il

PARTIE II. est si beau pour un être qui pense de créer la chaîne de ses idées, de monter la machine de son entendement, & d'exister par soi-même.

Le philosophe, sûr de lui-même, étudie ensuite tout ce qui l'environne; car il a des rapports nécessaires avec les hommes; la société est l'élément des êtres qui pensent, & la nature ne fait point de misantropes.

Mais comment saisir le caractère des Protées avec qui l'on habite? tous les hommes diffèrent entre eux, & chaque homme diffère encore de lui-même; un ministre au conseil n'est point organisé de même qu'un ministre à l'opéra; César dans les bras de Cléopatre, n'est pas le César de Pharsale, & quel intervalle immense n'y a-t-il pas entre Newton qui fait graviter les planètes, & Newton qui commente l'apocalypse?

Le défaut d'ouverture dans les caractères, empêche encore le philosophe de les soumettre au flambeau de l'analyse; la vérité elle-même devient mensonge dans la bouche de Tibère ou de Mazarin, & l'homme stupide, qu'on croit

deviner, se voile dans ses contradictions.

Les actions même les plus éclatantes, ne dénotent pas évidemment un caractère ; la religion de Huet a été un problème, malgré sa démonstration évangélique ; & dix ans d'humilité, dans le cardinal de Montalte, ne désignoient que le despotisme de Sixte-Quint.

L'HOMME
SEUL.

Qui croiroit que l'ingénuité même peut servir de voile à un caractère ? Un homme ingénue n'est pas un sot, parce qu'il ignore les choses de convention ; sa naïveté peut être l'expression simple d'une idée, dont le fonds a beaucoup de délicatesse ; la Fontaine avoit dans la société le ton des animaux qu'il faisoit parler dans ses fables ; les amis mêmes de ce grand homme étoient dupes de sa bonhomie ; & sa servante qui croyoit le connoître, disoit qu'il n'avoit pas assez d'esprit pour être méchant.

L'abus des mots contribue encore à jeter des ténèbres sur les caractères ; par exemple, on croit définir un homme, quand on dit qu'il est sérieux ; mais combien le philosophe ne voit-il

PARTIE II. pas de nuances dans les diverses acceptions de ce mot? quelle sagacité ne faut-il pas pour subdiviser à l'infini, des êtres que le peuple se plaît à confondre?

On est sérieux, quand on a reçu de la nature un sang tempéré, & des fibres peu fertiles en esprits animaux.

L'habitude des manières graves & des tons concertés, fait paroître sérieux l'homme qui a le moins de penchant au flegme & à la misanthropie.

Une personne gaie devient sérieuse, quand son courage est abattu sous le poids de l'infortune.

Un homme stupide paroît sérieux, parce que ses organes sont passifs, & qu'il n'y a point de jeu dans les muscles de sa physionomie.

Un homme de génie comme Archimede est sérieux, parce que toute son ame est repliée sur elle-même, & qu'il ne semble exister que par son intelligence.

Le sérieux de l'oisiveté doit aussi se distinguer

du sérieux de la distraction & de celui de la timidité ; il faut encore moins confondre un homme sérieux par accès , avec un philosophe sérieux par principe.

L'HOMME
SEUL.

On abuse de même des noms qu'on donne aux autres caractères ; les inventeurs d'une langue définissent mal les hommes , parce qu'ils ne les connaissent pas ; les gens du monde répètent ces définitions , parce qu'elles leur épargnent l'embarras d'observer ; & les philosophes qui voudroient étudier le cœur humain , sont arrêtés à chaque pas , soit par la langue de la science , soit par ses difficultés.

Le caractère des hommes est-il donc une énigme , que toute la sagacité philosophique ne puisse expliquer ? Non , sans doute ; mais ce n'est point ici le lieu de justifier la nature ; il suffit d'avoir annoncé le problème ; nous en donnerons ailleurs la solution. (*)

(*) Voyez ci-après l'article qui a pour titre , *de la passion dominante.*

ARTICLE VIII.

DES HABITUDES.

PARTIE II. LES fibres sont sans cesse remuées par les objets; l'ame que ces mouvements rendent plus heureuse, se plaît à les reproduire; & plus elle les reproduit, plus elle acquiert de la facilité à les reproduire; voilà l'habitude.

L'habitude naît d'ordinaire dans un âge tendre; c'est alors que les fibres se plient plus aisément au gré de l'ame, que les esprits circulent avec plus de rapidité dans les canaux, & que les molécules élémentaires dont les organes sont composés, s'arrangent dans un ordre presqu'inaltérable.

La nature d'abord instruit l'homme par la voix du plaisir & par celle de la peine; dans la suite l'activité des sens se fortifie, l'habitude prête plus d'énergie à la volupté, elle émoussifie les pointes de la douleur; & c'est l'homme qui instruit la nature.

Comme il y a des mouvemens que le corps se plaît à reproduire, il y a aussi des idées que l'ame se plaît à répéter; l'entendement peut donc s'exercer comme la machine aux tours de souplesse, & il y a un sens où Newton n'est au-dessus du peuple qui l'admire, que parce que son esprit s'est habitué de bonne heure aux tours de force & aux voltiges.

Il est évident que tout le système des habitudes dérive uniquement de la pente que tous les êtres ont à se conserver: les hommes qui pensent s'appliquent encore à tendre avec plus de force ce ressort de la nature, & alors l'unité de fin est réunie à l'unité de principe.

Quand une passion violente exerce son activité sur une chaîne d'idées, dont la liaison est tournée en habitude, les pensées naissent d'elles-mêmes, sans que l'esprit puisse s'apercevoir de la route qu'elles ont suivies pour arriver au sensorium; c'est alors qu'on est tenté de se croire inspiré; l'habitude mise en jeu par une passion véhémente, est, suivant l'abbé de

Condillac, l'Apollon des poëtes (*); & suivant
PARTIE II. Maupertuis, ce seroit le Dieu des prophètes. (**)

Il suit de cette théorie, qu'il dépend en grande partie de nous d'avoir des talens & des vertus (†); je ne vois pas, en effet, pourquoi les hommes, ayant les mêmes organes, il y auroit entr'eux des différences essentielles; pourquoi l'homme stupide qui siffle *Cinna*, n'auroit pas le germe du génie de Corneille, & pourquoi il seroit métaphysiquement impossible à Néron de se donner la grande ame de Burrhus; le fatalisme anéantit l'homme, & conduit à blasphémer le nom sacré de la nature.

Les qualités infuses sont dans la morale, ce que sont les qualités occultes dans la physique;

(*) *Traité des animaux*, seconde part. chap. IX.

(**) *Oeuvres diverses*, tome II, *Lettre XVIII, sur la divination.*

(†) Tel est aussi le sentiment de Locke & de l'immortel Helvétius; j'invite à lire les preuves de ce principe dans les *Oeuvres diverses* du métaphysicien Anglois, tome I, page 150, & dans le livre de l'Esprit, tome I, discours III, chapitre IV. Quand ces philosophes ont raison, ils forment une double autorité.

Achille

Achille n'est pas né plus brave que Thersite, & Racine plus poëte que Pradon ; c'est l'habitude de faire des vers ; l'exemple, l'encouragement & un violent amour de la gloire qui produisent le grand poëte ; c'est l'habitude de la bienfaisance, l'expérience de l'infortune & la vue des malheureux qui rendent un homme bienfaisant ; un psychologue qui explique tout par le caprice de la nature, ressemble au physicien qui ramène toujours à Dieu, pour expliquer les phénomènes du flux & du reflux, du magnétisme & de l'électricité.

L'HOMME
SEUL.

L'homme qui tend à la perfection de son être, doit former en lui trois genres d'habitudes, & de ce triple soin dérivent sa grandeur & la félicité de tout ce qui l'environne.

Il doit ne faire contracter à ses sens que des habitudes qui tendent à conserver leur ressort, l'homme du monde qui, avec le luxe d'Apicius, emprunte son palais, doit à trente ans être privé de l'organe du goût ; ce vieillard dont la tête est courbée vers la terre, & qui, avec des

PARTIE II. yeux ternes & une voix éteinte , appelle encore l'amour dont il a tant de fois abusé , est entraîné par ses habitudes à l'infortune & à l'opprobre ; il n'est au- dessus des gardiens mutilés des ser- rails d'Asie , que parce qu'il est plus proche de la tombe .

Le philosophe ne doit faire prendre à son entendement que des habitudes qui le perfec- tionnent ; il faut qu'il accoutume son esprit à cette justesse qui conduit au talent & qui l'em- bellit ; qu'il satisfasse sa curiosité , parce qu'elle est le germe des grandes choses ; & sur- tout qu'il éloigne de lui ce vasteamas de préjugés & de terreurs , qu'il adopte toutes les fois qu'il cesse de réfléchir , & qui ne servent qu'à rendre l'homme petit & malheureux .

L'élève de la nature doit sur- tout plier de bonne heure son ame à l'amour de l'ordre ; une heureuse habitude contractée dès l'enfance , de- vient dans l'âge viril une vertu ; les fibres se disposent sans peine au gré de la volonté , & Marc-Aurele , qui n'étoit à dix ans qu'une heu-

reuse machine, devient à trente l'ame la plus sublime que renferment les deux mondes.

L'HOMME
SEUL.

Faire contracter à ses sens, à son entendement & à sa volonté d'heureuses habitudes, voilà le précis de la morale ; ce sont aussi les trois pivots sur lesquels doit rouler toute l'éducation de la jeunesse. Que les législateurs bâtent leurs codes sur cette idée, & avant quatre générations, ils verront leurs états peuplés d'hommes vigoureux, de génies & de sages.



C H A P I T R E X I I.

D E S P A S S I O N S.

CET essai sera court ; on a déjà tant écrit
PARTIE II. sur les passions ! Il me semble que tout livre
où il n'y a rien de neuf, est un crime envers
le public.

On peut observer encore que la peinture des
grandes passions, telles que l'amour, l'amitié, &c.
trouveront leur place dans la suite de cet ou-
vrage, quand j'examinerai les noeuds qui lient
l'amant à sa maîtresse, le pere à son fils, &
l'ami à son ami ; un coup-d'œil général suffit
en ce moment ; on va faire mouvoir la ma-
chine entiere, & dans la suite on pourra la
décomposer.



ARTICLE PREMIER.

IDÉES GÉNÉRALES.

TIl y a une chaîne d'écrivains, d'ailleurs respectables, qui ont fait un crime à la nature d'avoir créé les passions dans le cœur de l'homme, ou à l'homme passionné de suivre l'instinct de la nature; c'est accuser la suprême intelligence d'une contradiction qui n'est que dans l'esprit de ses détracteurs. (*)

L'HOMME
SEUL.

(*) Voici une contradiction des plus singulieres d'un célèbre détracteur des passions; je ne ferai que copier le pere Malebranche. --- « Les passions sont sagement établies par rapport à leur fin; c'est-à-dire, la conservation de la santé & de la vie, l'union de l'homme avec la femme, la société, &c.; mais elles sont extrêmement contraires à l'acquisition des vrais biens, des biens de l'esprit, des biens dus au mérite & à la vertu. » --- *Traité de morale, tome I, chapitre XIII, page 277.* --- Rapporter les paroles de ce philosophe, c'est les avoir assez réfutées.

Zénon, bien meilleur logicien que Malebranche, étoit tombé avant lui dans une erreur pareille, en définissant la passion, *un mouvement de l'ame opposé à la droite raison & contraire à la nature.* Cicér. *Tuscul.*

Les passions sont l'ame du monde sensible :
PARTIE II. pourquoi s'est-on contenté de dire qu'elles en étoient le fléau ? La plupart des moralistes qui ont déclamé si éloquemment contre elles, ressemblent, à mes yeux, à ces empiriques qui créent des maladies nouvelles, afin d'avoir le droit exclusif d'en être les médecins.

Les philosophes qui font deux classes des passions, & qui disent que les unes sont permises & que les autres sont défendues, sont également absurdes sans être aussi dangereux ; c'est le cœur qui est criminel & non la faculté d'aimer ou de haïr ; toutes ces passions sont bonnes quand l'ame est maîtresse ; elles sont toutes mauvaises quand elle est esclave.

Les passions sont aussi essentielles au tout humain, que la pensée l'est à l'entendement & les muscles à l'action des organes ; il n'y a qu'un

lib. IV. Mais du moins le patriarche du stoïcisme étoit conséquent ; il falloit bien qu'il donnât la plus mauvaise idée des passions, puisqu'il faisoit de son sage une statue : Zénon se trompoit, comme notre philosophe, mais on ne pouvoit l'accuser de se contredire.

seul équivalent à la folie de vouloir les empêcher de naître, c'est de vouloir les anéantir.

L'HOMME
SEUL.

Si l'homme étoit borné à ses sens & à sa froide raison, il ne seroit plus qu'une statue organisée; il n'y auroit aucun mouvement dans l'ordre moral; les grands talens seroient anéantis, & la vertu cesseroit d'être sublime.

La raison ne fait rien sur la terre; ce sont les passions qui la font mouvoir & qui la bouleversent; les passions sont ces mers terribles où les vaisseaux voguent sans cesse, mais au milieu des tourmentes & des orages; la raison est cet océan pacifique où le navigateur, arrêté par un calme éternel, partage l'inertie du ciel & des eaux, ne vit que dans l'anéantissement, & n'existe pas même assez pour désirer de mourir.

D'un autre côté, si les passions étoient les seules puissances de l'ame, elles seroient fatales au genre humain; le cœur, toujours déchiré par des convulsions internes, ne goûteroit jamais de sérénité; il se consumeroit à force d'agir & de réagir. Non, la nature n'a pas créé notre

PARTIE II. ame pour s'épuiser en vains combats ; lorsque le désordre est à son comble , la raison paroît , & l'équilibre est rétabli entre nos facultés.

Parmi les passions , il y en a qui paroissent appartenir plus particulièrement à l'ame , & d'autres aux sens ; quand on jette un coup-d'œil philosophique sur ce tronc immense & sur ses diverses ramifications , on s'aperçoit qu'il n'y a proprement que deux passions primitives , l'amour & l'ambition . L'amour est le ressort du monde physique , & l'ambition celui du monde moral ; toutes les autres passions ne sont que des rouages qui cèdent à l'impulsion de ce double mobile .

Les passions se nuancent & se modifient suivant les tems , les lieux & les caractères ; les Romains n'avoient pas les passions des Italiens du siècle de Machiavel ; un Arabe n'est pas passionné de la même façon qu'un Samoyede ; qui fait même si toutes les combinaisons sont épuisées ? Il en est peut-être de ces mouvemens de l'ame comme des caractères de l'imprimerie ,

il y a encore mille passions à naître, comme il y a mille livres à faire.

L'HOMME
SEUL.

On voit quelquefois, dans la société, des hommes passifs dont les muscles sont sans activité & l'ame sans ressort; la raison peut beaucoup sur ces automates; il y a d'autres personnes que la nature a douées de la plus grande sensibilité, qui, avec des organes vigoureux, ont une ame prompte à s'embraser; de tels êtres secouent aisément le joug de la raison; mais aussi ils ont un double mérite, quand ils deviennent philosophes.

Chez les hommes même les plus sensibles, les passions n'ont pas toujours le même degré d'activité; il y a dans la vie des momens d'ennui où l'ame paroît usée, & où l'existence semble nous échapper; telle est quelquefois l'heure qui suit une jouissance; Sapho, lorsque Phaon n'étoit plus dans ses bras, n'auroit jamais fait ces strophes brûlantes que Boileau a si bien traduites, quoiqu'il n'ait jamais aimé.

S'il y eût jamais un tems favorable à l'acti-

PARTIE II. vité des passions, c'est celui des guerres civiles ; il y a alors une fermentation universelle dans les esprits ; l'état s'ébranle, mais les ames se fortifient ; il semble que les organes s'agrandissent, & que la nature double les forces de chaque individu ; c'est alors que les états & les particuliers prennent un caractère, que César & Cromwel étonnent l'Europe, & que les rois ne sont plus que des hommes.

Le sommeil des empires est le triomphe de l'inégalité ; mais une révolution remet tous les hommes à leur place. Cependant il est triste pour l'humanité qu'il faille que les rois chancellent sur leurs trônes & que les états se renversent, pour que l'homme politique devienne l'homme de la nature.



ARTICLE II.

DU MÉCHANISME DES PASSIONS.

LE méchanisme des passions s'explique par celui du tissu nerveux ; l'ame est passionnée toutes les fois que les fibres sensitives & intellectuelles agissent avec force sur elle, & déterminent les fibres de sa volonté à se mouvoir habituellement dans la même direction. Quand l'imagination ou les objets physiques ne multiplient en elles que de légères sensations, l'ame ne contracte que de douces habitudes ; mais elle s'abandonne aux transports passionnés, quand tout le tissu nerveux éprouve des vibrations convulsives, que les fibres s'ébranlent avec une rapidité que l'esprit ne peut suivre, & que tous leurs mouvements semblent se confondre ; c'est alors que l'homme, en proie à un délire passionné, obéit aveuglément à une impulsion étrangère ; toutes ses facultés sont en action, hormis celle qui met l'équilibre entr'elles, tout veille chez lui, excepté la raison.

L'HOMME
SEUL.

ARTICLE III.

DE LA GÉNÉRATION DES PASSIONS.

POPE, le poète des philosophes, a dit dans **PARTIE II.** son admirable *Effai sur l'homme*, que les passions étoient les modifications de l'amour-propre. (*) Cette définition lumineuse dit en trois mots ce que Locke a prouvé péniblement en vingt pages; & voilà l'avantage que l'homme de génie, qui peint, a sur l'homme de génie qui differte.

L'homme s'aime; par conséquent il est intéressé à chercher son bien-être, & à fuir tout ce

(*) On a dit plus haut, que l'amour & l'ambition étoient les germes primitifs de toutes nos passions, & ici on ramene tout, avec Pope, à l'amour; mais il n'y a point dans ces idées de contradiction; l'ambition n'est elle-même qu'une modification de l'amour propre, & ce n'est que pour répandre plus de jour dans la métaphysique, qu'on distingue l'amour, fondateur des passions physiques, de l'amour, fondateur des passions morales; on partage la chaîne en deux, pour fatiguer un peu moins la vue de l'entendement.

qui peut lui nuire ; or le plaisir & la douleur sont les deux pivots sur lesquels roulent toutes ses passions ; il n'y auroit sur la terre ni amitié, ni vengeance, ni grandeur d'ame, ni petite vanité, si nous étions insensibles.

—
L'HOMME
SEUL.

Le premier degré de plaisir qui accompagne l'existence, est la gaieté ; si la sensation est plus vive, elle fait naître la joie ; si le principe sensible réunit toutes les facultés de l'ame, & concentre leur activité dans le même foyer, l'homme alors éprouve par tous ses sens la coupe de la volupté.

Plus le bonheur qu'on a goûté est grand, plus l'ame appréhende de le perdre ; voilà l'origine de la crainte, mais l'homme ne craint que parce qu'il s'aime.

La crainte elle-même prend tant de nuances diverses, que l'œil du philosophe a peine à la suivre dans ses diverses mététempycoses. Catilina dans sa prison, craint le supplice auquel il ne peut échapper, & l'Italien superstitieux craint la chute impossible des étoiles sur sa

PARTIE II. tête ; un guerrier intrépide craint la présence d'un spectre ; une fille ingénue craint aussi la vue du lit nuptial , qui doit être le tombeau de sa virginité , mais non pas de sa vertu.

La crainte ne marche point sans l'espérance , parce que ces deux passions dérivent également de la probabilité du bien & du mal ; Denys & Cromwel craignoient à chaque instant de perdre leur couronne , & espéraient de la conserver ; un marin dont le vaisseau vient d'être englouti par l'orage , frissonne à la vue de la mort , & nage encore pour l'éviter ; il n'y a qu'une passion dominante qui puisse faire taire l'espérance & la crainte dans une ame sensible ; voyez Regulus qui retourne à Carthage , il ne craint point les tourmens qu'on lui prépare ; il n'espère pas de s'y dérober ; son ame sublime ne connaît de toutes les passions humaines que l'amour de la patrie.

La crainte fait place à la tristesse , quand l'ame voit déchirer le bandeau de l'espérance , & que l'horizon qui se développe ne découvre

à ses regards que l'image de la douleur ; mais si, empruntant le microscope de l'imagination, l'homme voit dans l'avenir une chaîne infinie de malheurs dont il ne presse encore que le premier anneau, alors sa tristesse dégénère en désespoir, il maudit son existence, s'emporte contre la divinité, & meurt comme Ajax, en la blasphemant.

L'homme qui s'aime parcourt avec avidité tous les objets qui peuvent le rendre heureux ; il est curieux, parce qu'il veut varier ses sensations agréables, & quand un plaisir nouveau satisfait sa curiosité, il sent naître pour lui le sentiment de l'admiration.

L'homme stupide admire encore plus que l'homme de talens, parce que l'admiration est d'ordinaire l'apanage de l'ignorance ; mais son ame pusillanime s'arrête à ce terme, tandis que le génie le franchit pour arriver à l'enthousiasme.

Je définis l'enthousiasme, l'admiration des ames fortes ; tandis qu'un homme vulgaire

admire un ouvrage, une imagination ardente l'é
PARTIE II. fait en le lisant. Transportez Racine & Cotin à
 la premiere représentation de *Cinna*; le dernier
 dira: Corneille est un grand homme; le premier
 fera encore mieux, il écrira *Britannicus*.

Il est peut-être pardonnable à l'auteur de
Britannicus de faire succéder la passion de
 l'orgueil à celle de l'enthousiasme. --- Le dé-
 veloppement du caractere de Néron n'est-il
 pas un chef-d'œuvre? Le contraste de Bur-
 rhus & de Narcisse n'est-il pas l'ouvrage du
 génie? Y a-t-il eu depuis Virgile un poète plus
 parfait que Racine? Et si par hasard cette tragédie
 tomboit, l'ame de son auteur n'en devroit être
 que plus fiere; le créateur de *Britannicus* sen-
 tiroit alors combien il est supérieur au public.

L'orgueil ne devroit être toléré que dans
 les hommes de génie; c'est une espece de dé-
 dommagement que la nature leur accorde,
 pour les consoler de la haine des petits talens;
 mais cette passion est commune à tous les
 hommes, c'est la premiere qui fermente dans

le cœur , & la dernière dont il se dépouille ; une femme s'attribue les talents que lui accordent ses adorateurs , Pradon pensoit qu'il avoit du génie , & Caligula se croyoit un dieu.

Il y a une grande différence entre la vanité des petits esprits & la fierté des grands hommes ; le ministre Louvois qui n'étoit que vain , dégradoit Louis XIV ; mais Colbert , qui avoit de la fierté , ressuscitoit dans Paris l'ancienne Carthage , rappelloit le siècle d'Auguste & remplaçoit Sully.

L'amour de soi conduit aussi les ames foibles à envier dans les autres les biens qu'elles ne partagent pas ; quand l'envie s'exerce sur les talents , elle entraîne avec elle son supplice : en effet , cette passion n'est alors qu'un aveu forcé du mérite qu'on n'a pas ; l'envie est peut-être le plus grand fléau du monde moral , car elle fait le malheur des grands hommes & celui de leurs persécuteurs ; c'est le tigre qui déchire les cerfs & qui dévore ses petits.

L'homme de génie punit l'envie , en sou-

riant dédaigneusement sur les efforts qu'elle fait
PARTIE II. pour distiller son poison ; mais le mépris se pardonne bien moins que la haine ; Pradon, humilié, souleve contre la *Phédre* de Racine, l'hôtel de Rambouillet, & voilà la vengeance.

Un moderne a dit que le plaisir qu'on goûte à se venger, étoit le quart-d'heure d'un criminel qui sort de la question (*) : cette définition devroit bien guérir les hommes du tourment de haïr & de la fureur de se venger.

La vengeance est le vice des esprits vulgaires. On ne cherche à se venger que lorsqu'on se sent blessé ; & que peuvent les traits de l'envie pour blesser un grand homme ? Un colosse n'est pas affecté, de ce qui écrase un atome.

En traitant de la maniere dont s'engendrent les passions, je n'ai point prétendu suivre le germe fécond de l'amour-propre jusques dans ses derniers développemens ; je n'ai voulu qu'indiquer une route à l'homme qui pense ; il n'y a pas de livre plus ennuyeux & moins utile, que celui où l'auteur dit tout.

(*) *Principes de philosophie morale*, page 250.

ARTICLE IV.

*DE L'AMOUR, PRINCIPE DU MONDE
PHYSIQUE.*

D'OBSCURS misanthropes ont fait un crime de l'amour (*); c'est le comble de l'extravagance humaine d'avoir voulu dégrader un sentiment sans lequel il n'y auroit point d'hommes sur la terre: la nature dit à tous les êtres de se propager, & il n'y a que les apôtres du néant qui méritent d'être anéantis.

L'HOMME
SEUL,

L'amour dans les tempéramens froids & dans les cœurs énervés n'est qu'un sentiment; mais c'est une passion chez un homme ardent,

(*) « Il n'y a que des enthousiastes qui aient pu imaginer la nécessité impossible de détruire l'amour; semblables à un homme qui, effrayé des malheurs causés par la chute de quelque corps, souhaiteroit l'extinction de la gravité, & par conséquent le dérangement du système de l'univers. » *Essais de politique & de morale* du baron de Haller, page 58. --- C'est aux hommes qui ont étudié comme lui la nature à la défendre contre de vils blasphémateurs.

PARTIE II. dont tous les pores du corps & toutes les puissances de l'ame s'ouvrent sans peine aux impressions du plaisir.

L'amour ne se laisse pas toujours guider par l'intérêt des sens : si cela étoit , nous n'offririons jamais nos hommages qu'à une beauté parfaite ; & comme la nature ne multiplie pas les prodiges , quelques individus seroient heureux , mais la race humaine seroit incapable d'aimer.

C'est ordinairement le caractère qui fait naître une passion véhémente : on admire une beauté réguliere ; mais on s'embrase pour une femme dont les graces ne sont piquantes que pour nous , qui partage notre degré de sensibilité , & dont l'ame est à l'unisson avec la nôtre ; cette réflexion conduit à un grand principe ; le voici : *l'homme fait plus que jouir , il fait aimer.*

Il y a dans la passion humaine de l'amour deux objets qui n'échappent pas à l'œil du philosophe ; le desir physique de se propager ,

& le besoin moral de vivre en société : si on sépare ces deux sentimens, on détruit, ou l'amour, ou la vertu.

L'HOMME
SEUL.

Ce principe plus développé servira dans la suite à réfuter deux paradoxes d'autant plus dangereux, que de grands hommes les ont fait naître, & que le peuple de toutes les nations est porté à mettre l'autorité du génie en parallèle avec celle de la nature.

Le premier est cet amour platonique qui subsiste indépendamment des sens, & qui dérive de l'idée métaphysique de l'harmonie universelle : ce commerce sublime entre des intelligences n'est pas fait pour des êtres mixtes ; l'homme semble composé de deux substances, & pour le rendre heureux, la philosophie ne doit pas le déchirer.

Un moderne célèbre qui a l'imagination de l'élève de Socrate & quelquefois ses écarts, a eu sur l'amour une idée encore plus dangereuse. Il a écrit que dans cette passion il n'y avoit que le physique de bon : ainsi ce philosophe,

pour ne pas imiter Platon , a copié Diogene.

PARTIE II. L'amour est vil sans l'union des ames , mais sans l'intérêt des sens il n'est rien.

Ne profanons pas l'amour , en le confondant avec ce sentiment ébauché qu'on nomme galanterie , & qui consiste à offrir un culte sans conséquence à toutes sortes de divinités , à substituer le jargon de la politesse aux expressions brûlantes de l'enthousiasme , & à adorer sans aimer.

Les Spartiates , les Samnites & les Romains n'étoient point galans : un jeune homme alors suivoit la pente de son cœur , méritoit la main de sa maîtresse , & n'aimoit qu'une fois ; chez nous l'amour consiste à subjuger les femmes , à tromper leurs desirs , & à les déshonorer.

La nature semble avoir partagé en deux l'intervalle de la vie humaine : dans l'une elle a placé l'amour avec toutes les affections qui ont pour objet les sens ; dans l'autre elle a mis l'ambition , avec tout son cortège de passions intellectuelles.

C'est dans la jeunesse que les sens , toujours

en effervescence, entretiennent le délire de l'amour : l'instant où le germe de cette passion commence à se développer, est celui où les organes ont acquis leur dernier degré de perfection. Si une éducation sybarite n'a pas embrasé l'imagination d'un jeune homme avant le tems, & énervé son ame avant qu'elle fût en état de jouir, il n'est instruit des besoins de la nature que par la nature elle-même. Si dans ce moment de fermentation la beauté qu'il doit aimer se présente à ses regards, ses timides palpitations annoncent la fougue de ses desirs, le sentiment absorbe les diverses puissances de son ame, & tout son être est subjugué.

En Europe, l'éducation qu'on donne au sexe prévient l'embrasement prématué des sens, mais force l'esprit à se plier à des idées pusillanimes : on écarte avec soin de l'imagination d'une fille, tous les tableaux qui pourroient l'instruire du physique de l'amour ; mais on a soin de faire fermenter en elle ce principe inné de vanité, qui pervertit toutes les passions éner-

L'HOMME
SEUL.

PARTIE II. giques, ou les empêche de naître : tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle lit, tout ce qu'elle entend lui persuade qu'elle est supérieure à l'homme ; dès lors elle se fait un art de coquetterie pour éterniser l'illusion de ses adorateurs ; elle ne cherche point à aimer, mais à séduire : & quand ses charmes commencent à se flétrir, privée d'amis & d'amans & seule au milieu du tourbillon de la société, elle termine son insipide carrière sans avoir connu la nature.

Nous nous étonnons de ne trouver les femmes qu'aimables sans être sensibles, & voluptueuses sans être passionnées : ne nous en prenons qu'à l'éducation nationale qui intervertit l'ordre de leurs facultés, soumet leur cœur à leur imagination, & énerve leur ame pour conserver leurs sens.

Il me semble que l'unique moyen d'épurer l'amour, c'est d'en faire une passion : c'est alors que ce feu céleste peut devenir l'aliment des âmes les plus sublimes : un seigneur parfumé, dans les bras de Ninnon, me paroît un être bien

petit ; mais un jeune homme, né avec un cœur sensible & des organes vigoureux, qui ne fait point faire sa cour, mais qui aime avec violence & qui se rend vertueux avec sa maîtresse pour la mériter, est à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature.

L'HOMME
SEUL.



ARTICLE V.

*DE L'AMBITION, PRINCIPE DU
MONDE MORAL.*

PARTIE II. **L**'AMBITION est, comme l'amour, la passion de l'être; mais l'unité qui est entre leurs principes ne se trouve pas entre leurs fins: l'amour aspire à des jouissances physiques; l'ambition se propose des plaisirs intellectuels, & ordinairement un bonheur de préjugé.

L'amour s'éteint par la jouissance; mais l'ambition la fait servir d'aliment à sa cupidité. Ses désirs satisfaits s'irritent davantage; elle voit toujours au-delà du plaisir qu'elle goûte, & cela l'empêche de le goûter.

L'ambition se loge dans le cœur de tous les hommes: elle est dans le cénobite qui veut placer sur son froc une croix de bois, comme dans le guerrier qui veut se faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe: elle anime le Caraïbe qui ne cherche qu'un hamak, comme

Alexandre qui veut multiplier les mondes, pour
avoir la gloire de les conquérir.

L'HOMME
SEUL.

L'ambition par elle-même n'est pas plus mauvaise que l'amour ; car la nature nous dit d'agrandir notre être, aussi bien que de le multiplier : c'est dans une ame déjà criminelle que cette passion se déprave, comme on voit en Italie l'eau la plus pure se corrompre, en passant sur le terrain bitumineux de la Solfatare.

Ce principe du monde moral se modifie de mille façons, & s'amalgame avec tous les caractères : tâchons de le suivre, du moins dans ses principaux développemens.

Les hommes de lettres & le peuple qui ne fait que répéter leurs oracles, donnent le titre exclusif d'ambition à cette fureur d'accumuler sur sa tête des biens évalués par le caprice & consacré par le préjugé : suivant cette définition, tout ambitieux est un être petit, malheureux & superbe, qui tourmente son existence dans de pénibles bagatelles dont il a la foibleſſe de s'enorgueillir.

PARTIE II. Ce qu'on appelle un conquérant est plus méprisable encore ; car c'est un enfant méchant qui ensanglante ses hochets.

Le desir de vivre après sa mort en faisant du bien aux hommes, est l'ambition la plus noble qu'une intelligence sublime se permette : tel étoit le but des deux Antonins sur le trône des Césars ; tel fut celui du Titus de la Lorraine que le malheureux a connu, & qu'il a tant regretté.

L'ambition de la gloire littéraire mérite de marcher après l'amour de la bienfaisance : elle consiste à agrandir son ame, comme la passion des conquérans à étendre les limites d'un empire. Un homme tel que Leibnitz brûle de s'approprier l'intelligence de plusieurs grands hommes, comme Gengiskan les états de plusieurs monarques.

On a dit que l'amour des lettres n'étoit pas une passion digne de nous. (*) L'homme de

(*) Tel est aussi le sens de ce fameux blasphème, qu'on a condamné, comme d'un auteur de l'Encyclo-

génie qui a avancé ce paradoxe, l'a réfuté lui-même en l'écrivant, comme Zénon réfuta autrefois un philosophe qui nioit le mouvement, en marchant devant lui.

L'HOMME
SEUL.

Je ne justifierai pas de même cette espece d'ambition qui consiste à vouloir primer dans le monde, & à être l'idole de ce qu'on appelle la société : quand on est un peu répandu dans ce tourbillon, on s'apperçoit que pour réussir, il suffit d'y apporter de petits talens, un grand fonds de présomption & un goût effréné pour les plaisirs ; tous ces jolis automates que les hommes étudient & que les femmes s'arrachent, n'ont jamais eu une ame ; ils brillent dans la bonne compagnie ; mais qu'ils feroient petits dans le cabinet de Locke, ou à la cour de Marc-Aurele !

L'amour des richesses n'est pas essentielle-pédie, mais qui est mot à mot dans le marquis de Vauvenargues : *La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion & la vertu ; c'est-à-dire, comme une chose qu'ils ne peuvent ni connaître, ni pratiquer, ni aimer.* Introduction à la connoissance de l'esprit humain, livre II, page 65, deuxième paragraphe.

PARTIE II ment une passion criminelle : puisque l'or & l'argent sont l'instrument de nos besoins , on peut les desirer aussi légitimement que les biens qu'on acquiert avec le secours de ces métaux : cette sorte d'ambition ne devient un crime que dans les hommes qui ne savent pas la borner . Tel est l'avare , espece de monstre qui se tourmente cruellement pour que tout ce qui l'environne soit malheureux , & à qui la nature n'a donné des richesses , que pour que le sage s'en dégoûte .

On peut remarquer qu'à l'exception de l'avare , toutes les classes de l'ambition peuvent se rapporter à un amour inné de la grandeur : il est aussi essentiel à l'ame de s'étendre que d'exister : c'est par - là que l'homme differe de l'Être suprême , & des derniers élémens de la matière : l'atome semble ne pouvoir rien acquérir , parce qu'il n'a rien , & Dieu parce qu'il a tout .



ARTICLE VI.

DE L'OISIVETÉ.

LA nature a-t-elle fait de l'homme un être contradictoire ? Elle a placé dans notre ame un principe d'activité qui en tend tous les ressorts, avec une pente invincible vers le repos : ces deux forces se combattent sans cesse sans se détruire ; l'une indique la route du bonheur, l'autre paroît s'identifier avec lui ; mais on en est encore plus proche quand on le cherche, que quand on croit l'avoir trouvé.

L'HOMME
SEUL.

L'homme le plus actif voit toujours en perspective l'oisiveté qui doit couronner ses travaux : c'étoit pour se reposer un jour que Pyrrhus livroit vingt batailles, & que Lopez de Vega faisoit quatre cents comédies ; le repos ne vint jamais, & ces deux hommes célèbres en furent moins malheureux.

Notre ame est trop active & trop inquiète pour s'accommoder du sommeil léthargique

de l'oisiveté : de plus, le repos mene à l'ennui ;
PARTIE II. & l'ennui est le pere des crimes. Nous devons
l'Homme machine à l'ennui de la Métrie ;
 Tarquin s'ennuie dans la cour de son pere ,
 & il viole Lucrece ; Tamerlan s'ennuie dans
 Samarcande , & la terre est ravagée.

L'amour de l'oisiveté commence par le délire
 de l'imagination, avant de devenir une passion
 violente : aussi la faine politique doit-elle s'oc-
 cuper à écarter tous les tableaux de ce genre
 qui pourroient faire illusion. Un empereur
 Chinois dont la maxime étoit que , lorsqu'il y
 avoit un homme oisif dans ses états , quelqu'un
 mourroit de faim dans l'empire , fit détruire
 plusieurs monasteres de bonzes. Les enthou-
 siastes de Foë & les prêtres de Loakium fré-
 mirent & calomnierent en secret le gouverne-
 ment ; mais les lettrés , les mandarins & les
 sages applaudirent à cet acte de vigueur , &
 l'édit mémorable qui rendit à la société d'obs-
 curs frénétiques , fit plus de bien à la Chine , que
 l'établissement de vingt sociétés d'agriculture.

C'est

C'est mal-à-propos que les loix civiles sont muettes sur l'oisiveté (*): on ne guérit point la

L'HOMME
SEUL.

(*) Il y a dans l'ouvrage à jamais respectable des *Délits & des peines*, un chapitre singulier sur l'oisiveté politique, qu'il ne faut lire qu'avec précaution; voici le texte avec quelques réflexions que sa lecture m'a fait naître.

Des gouvernemens sages ne souffrent point au sein du travail & de l'industrie, l'oisiveté politique. J'appelle oisiveté politique, celle qui ne rend à la société ni travail, ni richesse; qui acquiert toujours sans jamais perdre; qui, respectée du vulgaire avec une stupide admiration, est aux yeux du sage un objet de mépris; qui manquant du seul motif qui excite l'activité de l'homme, la nécessité de conserver & d'acquérir les commodités de la vie, laisse toute leur énergie aux passions de l'opinion, qui ne sont pas les moins fortes. --- Jusqu'ici on ne peut qu'applaudir au zèle patriotique de notre philosophe. Au reste, les gouvernemens commencent à ouvrir les yeux sur cette espèce d'épidémie insensée, qui menaçoit d'infecter le corps entier de la société; une grande révolution se prépare dans les esprits; le philosophe, du sein de son cabinet, fait penser le peuple & fait agir les rois, & je me persuade qu'avant cinquante ans, les oisifs dont il est parlé ici, n'existeront plus que dans la mémoire des hommes.

Des déclamateurs trop austères ont confondu avec cette espèce d'oisiveté funeste à la société, l'oisiveté des richesses, fruit de l'industrie: ce n'est pas à la petite vertu de quelques censeurs des mœurs, mais aux loix, à définir l'oisiveté punissable. --- Il est vrai que l'oisiveté d'un moins

gangrene des états par l'appareil des supplices :
PARTIE II, un législateur doit plus s'occuper à prévenir les

ne doit pas être confondue avec celle d'un courtisan du grand-seigneur ; mais après avoir tonné contre le premier, je ne vois pas pourquoi un moraliste n'essaieroit pas d'attaquer l'autre avec les armes du ridicule. Voudroit-on faire une idole respectable d'un bâcha opulent, & le croire utile à la patrie, parce qu'il va promener son ennui de cercle en cercle, qu'il achète beaucoup de Géorgiennes, & qu'il fait fumer une pipe avec son maître ?

Laissons en paix ces déclamateurs austères & ces petits censeurs des mœurs ; dans un siècle corrompu, ils ne sont pas dangereux ; sûrement ils ne feront pas secte.

C'est à la loi à punir les oisifs ; mais c'est aux censeurs à indiquer à la loi les coupables : pourquoi ravir à l'homme de lettres le privilège d'être utile ! Notre auteur lui-même a bien plus fait qu'indiquer des coupables au législateur ; il a porté sa censure jusques sur des loix féroces ; & il en est à mes yeux encore plus respectable.

Je n'appelle pas oisiveté politique, celle qui jouit du fruit des vices ou des vertus de ses ancêtres, & qui donne le pain & l'existence à la pauvreté industrieuse, en échange des plaisirs actuels qu'elle en reçoit. ---

Pourquoi l'oisiveté qui jouit du fruit des vices de ses ancêtres ne seroit-elle pas un crime en bonne politique ? Pourquoi ne pas donner le même nom à celle qui dissiperoit, au sein de l'opprobre, des richesses péniblement amassées par trois siècles de vertus ?

Celle-là est utile. à mesure que la société s'étend & que l'administration a laissé aux hommes plus de liberté. ---

crimes qu'à les punir ; il doit dire comme Aurengzeb à l'Indien qui lui conseilloit d'établir des hôpitaux pour les pauvres : Je n'aurai point d'hôpitaux dans mes états, parce que je n'aurai point de pauvres.

L'HOMME
SEUL.

Il y a des peuples qui ne semblent avoir qu'une passion : c'est l'oisiveté ; tels sont ces Japonois si célèbres par leur haine pour les arts, par la dureté de leurs mœurs, & par l'atrocité de leurs loix.

Le negre que nous rendons si actif dans nos colonies, est encore par sa nature le plus paresseux des hommes. Il y a trois causes de cet état d'inertie, un climat brûlant, le silence des

Voyez Traité des délits & des peines, édition de Laffanne de 1766, pages 224 & 225.

L'oisiveté qui fait circuler les richesses de convention, peut être utile à quelques particuliers : mais c'est un poison lent, qui mine fourdement la constitution des états. Le gouvernement le plus parfait, à mon gré, est celui où il n'y a aucun citoyen oisif ; celui qui approche le plus de la perfection, est le gouvernement où l'on punit la double oisiveté que nous avons en vue, l'une par des peines & l'autre par l'opprobre.

A a ij

législateurs, & une anecdote bizarre dont la **PARTIE II.** tradition s'est conservée dans toute l'Afrique.

Noë avoit trois fils : l'ainé étoit blanc, le second basané, & l'autre noir : voilà les trois hommes qui devoient peupler la terre. (*) Quand le patriarche fut mort, ils songerent à partager ses biens qui confisstoient en diamans, en or, en chevaux, en habits & en carottes de tabac (**). Dans ce dessein les trois frères souuent ensemble, fument une pipe, & ne pouvant s'accorder dans une première entrevue, vont

(*) Un géographe embarrasseroit fort les Marabouts qui ont inventé ce conte, en leur disant, qu'outre ces trois classes d'hommes, il y a encore des Tartares au teint olivâtre, des Brésiliens jaunes, des Arabes au visage cendré, &c. L'objection devient encore plus terrible, quand on leur demande à quelle branche de l'arbre généalogique répondent les hommes presque sans nez, qu'on voit chez les Kalmouques, les Ceylanois à grosses jambes, les Albinos aux yeux de perdrix, les nains de la Laponie & les géants de la terre Magellani-que. Les negres disent à cela, qu'ils ne veulent pas être plus savans que leurs peres ; ce qui est une réponse fort commode, pour qui ne veut pas disputer.

(**) Du tabac, quatre mille ans avant l'établissement des fermiers-généraux ! ...

se coucher : la nuit fait faire des réflexions ; le blanc vit bien que le démon de la propriété commençoit à s'emparer de lui, que la querelle pourroit s'échauffer, & que peut-être le monde seroit souillé d'un second fratricide. Comme il étoit d'un naturel fort pacifique, il résolut de prévenir le crime de Caïn ; il se leva doucement, prit l'or & les piergeries, en chargea les meilleurs chevaux du haras de son pere, & s'enfuit en Europe, où sa postérité vit encore. L'enfant basané de Noë se réveilla au milieu de la nuit, se laissa aller aux mêmes réflexions que son frere, emporta le reste de l'héritage, & ne laissa pour son cadet que la provision de tabac. Notre negre qui avoit dormi profondément pendant la nuit, fut fort surpris à la pointe du jour de ne trouver, ni son patrimoine, ni ses freres : il prit alors une pipe, & s'assit pour prendre conseil : le résultat de la délibération fut qu'il devoit s'armer de patience ; il prit tranquillement possession du champ où son pere avoit planté du tabac, sourit dédaigneusement.

L'HOMME
SEUL.

sement sur ses frères qui se fatiguoient sans
PARTIE II. doute pour éviter sa poursuite, & remercia le
ciel de l'avoir gratifié du don de l'indolence. (*)
Les negres n'ont point dégénéré, & ils sont
oisifs par instinct, par réflexion & par piété.

(*) Voyez le fonds de cette histoire, *Relation d'Afrique de Labat, tome II, chapitre XIV.*



ARTICLE VII.

DES PASSIONS DOUCES.

Il est heureux pour l'espèce humaine que la plupart de nos passions n'aient qu'un degré modéré d'activité: si l'équilibre de l'ame étoit rompu à chaque moment, la moitié des individus périroit avant le tems, & les autres deviendroient fous.

L'HOMME
SEUL,

Les passions douces répandent une heureuse sérénité sur l'horizon de la vie, elles font mouvoir l'homme sans le fatiguer; elles l'échauffent sans l'embraser, & le tiennent également éloigné des grands plaisirs qui rendent la moitié de la vie insipide, & des grandes douleurs qui détruisent la machine.

L'espérance est la premiere des passions douces: née avec nous, elle ne s'éteint qu'avec le dernier souffle de la vie; c'est elle qui nous rend chers les momens fugitifs de notre existence: l'homme est heureux quand il espere; & l'homme est-il fait pour avoir d'autre jouissance?

Je voudrois parler de cette pudeur dont la

PARTIE II. nature a armé le sexe le plus foible pour le sauver des entreprises du plus fort ; heureux sentiment qui accompagne l'innocence & la caractérise, & sans laquelle il n'y a point de volupté, même pour les cœurs corrompus ! Je voudrois ... mais je crains de ne pas me faire entendre.

Le même motif m'empêche de m'appesantir sur la reconnoissance , ce sentiment si naturel aux ames sensibles , & dont les hommes n'ont fait une vertu , que quand ils ont commencé à la méconnoître.

La pitié est de toutes les passions douces celle qui a le plus de pouvoir sur l'homme , lorsque la superstition ne l'a point rendu petit & barbare. En tout tems & dans tous les climats , l'aspect d'une personne qui souffre nous émeut malgré nous , & notre ame se met d'elle-même à l'unisson de la douleur ; la pitié est le cri de la nature qui appelle à la conservation des êtres tous ceux qui les environnent.

Les passions ne cessent pas d'être douces , parce qu'on en abuse : on est forcé de ranger

dans la même classe cette noble fierté, qui fait entreprendre de grandes choses, & cette vanité qui les dégrade quand elles sont faites; cet enthousiasme qui convient au génie, lorsqu'il célèbre un grand homme, & cette basse adulation qui caractérise des esclaves aux genoux d'autres esclaves.

En général, les passions les plus emportées, ont été modérées dans leur germe: l'ame ne va pas plus par sauts que la nature. Un Italien a aimé paisiblement avant d'être jaloux, avant de s'emporter contre sa maîtresse, avant de la poignarder; la haine d'Atréa pour Thyeste, commença par l'indifférence, & finit par un crime plus grand que le parricide.

Il y a des hommes dont l'ame, tranquille dans son élément, n'a jamais éprouvé le conflit des passions orageuses: ces êtres faiblement organisés, éprouvent peu les biens & les maux attachés à l'existence; ils ne voient jamais briller dans leur entendement la flamme du génie, & parvenus à une extrême vieillesse, ils meurent sans avoir vécu.

L'HOMME
SEUL.

ARTICLE VIII.

DES PASSIONS VIOLENTES.

PARTIE II **L**ES passions violentes caractérisent une ame forte; & quand elles se rencontrent avec une raison droite & lumineuse, il en résulte un grand homme.

Un grand homme est presqu'aussi rare que ces cometes, qui entraînent dans leur orbite les corps célestes, & assujettissent à de nouvelles loix le système de l'univers; la nature s'étudie pendant plusieurs siecles à l'organiser, & quand il paroît, elle se repose, comme si sa puissance créatrice s'étoit épuisée en le formant.

D'ordinaire les passions impétueuses sont unies à une raison lente & énervée; alors la société éprouve des convulsions qui la déchirent, les corps politiques se renversent, & la célébrité devient l'apanage des grands scélérats.

On peut compter parmi les passions violentes, cette soif du sang humain, qui caractérise les

conquérans ; ces remords qui suffroient pour venger la vertu , quand même l'ame seroit mortelle , & sur-tout ces haines atroces , dont les poëtes placent le théâtre dans les siecles héroïques , pour la consolation des siecles barbares .

Il n'y a point de passion qui tende plus à la violence , que l'amour , parce qu'elle subjugue le physique & le moral de notre être , qu'elle embrase à-la-fois l'imagination & les sens , & qu'elle joint l'ivresse de l'amour-propre à celle des plaisirs .

Un des plus singuliers phénomènes que je découvre dans le cœur humain , c'est que le sentiment de notre misere est plus propre à produire les passions véhémentes , que le sentiment de nos forces . Un homme qui connoît toutes les ressources de son ame , sûr de les employer suivant sa volonté , ne fait aucun effort , & reste dans un état d'inertie ; mais l'homme qui a la connoissance de ses imperfections , éprouve une inquiétude active , qui le force à s'élancer hors de lui-même , & à dompter la nature : le pre-

L'HOMME
SEUL.

PARTIE II. mier est foible par sa vigueur même, l'autre est fort par son impuissance.

On croit ordinairement que les passions impétueuses ne peuvent s'allier avec la raison; c'est une erreur de ceux qui n'ont jamais étudié la nature. Un homme qui est doué de la plus grande sensibilité, est souvent plus maître de soi, que celui dont le tempérament est aussi froid que la raison: le grand homme combat sans cesse, & triomphe quelquefois; l'homme vulgaire est vaincu sans combattre.

Il est certain que les passions violentes altèrent à la longue l'organisation de la machine; mais un instant d'existence dans l'homme de génie, est plus utile à la terre, que la vie passive d'un million d'hommes; ajoutons que l'espèce humaine se conserve par le principe même qui détruit les individus.



ARTICLE IX.

DE LA PASSION DOMINANTE.

J'AI dit que l'homme étoit, pour le commun des observateurs, une énigme inexplicable : le philosophe ne trouve qu'un fil pour le conduire dans cet obscur labyrinthe ; & le voici.

L'HOMME
SEUL.

L'homme en recevant la vie, porte en lui-même le germe d'une passion qui doit un jour dominer dans son ame, & entraîner toutes les autres dans la sphere de son activité ; tout concourt à faire éclore ce germe ; l'habitude le nourrit, les talens le fortifient, la raison même en accélere le développement : quand la passion est à son dernier terme de maturité, elle force toutes les puissances de l'ame à se mouvoir suivant une direction réguliere ; les contradictions disparaissent, & le cœur humain est reconnu.

La passion dominante est incompatible avec l'artifice : c'est dans ce point seulement que l'inconstance paroît fixée, que le courtisan est naturel, & que les femmes sont sincères : le

PARTIE II. philosophe qui réussit à la démasquer dans les cœurs qu'il étudie, s'instruit plus par ce trait de lumiere, que par toutes les pensées de Paschal & toutes les maximes de la Rochefoucault.

Au reste, le philosophe lui-même se trompe quelquefois dans la recherche de la passion dominante, parce qu'il prend pour le ressort principal un rouage qui lui est subordonné : on croit ordinairement que Mahomet étoit un fanaticque ; il n'étoit qu'un ambitieux. Ce législateur avoit trop de génie pour s'imaginer que ses convulsions annonçoient ses entretiens avec l'ange Gabriel, que la lune se cachoit dans sa manche, & qu'il montoit au ciel sur sa jument ; mais il favoit que l'Arabe étoit superstitieux & crédule, & il l'étonnoit pour l'afflervir. Transportez Mahomet dans l'ancienne Rome, il subjuguera le sénat, mais il ne fera pas parler les Sibylles ; il fera plus que prophete, il fera César.

En vain un politique adroit cherchoit lui-même à déguiser l'affection véhemente qui le tyrannise : les efforts même qu'il fait pour se masquer le décelent, & il n'en devient que plus

esclave de son penchant, parce qu'il a tenté de lui résister. Sixte-Quint étoit né avec l'ame des despotes: tant qu'il fut simple novice, on le prit pour le plus humble des moines; mais à peine ses talens lui eurent-ils donné du crédit dans son ordre, qu'il assomme un gardien qui osoit lui résister. Devenu cardinal, il donne à son esprit la souplesse qui convient à un esclave; & quand on l'élit pape, sa fierté primitive reprend son ressort, il enchaîne le sacré collège & fait trembler les rois.

L'HOMME
SEUL.

Lorsque la passion dominante est criminelle, elle s'amalgame avec tous les défauts qui logent dans le cœur humain: quand elle est vertueuse, elle communique sa teinte à toutes les qualités qui l'embellissent; mais toujours elle conserve sa supériorité: c'est un soleil qui éclipse tous les feux de son tourbillon.

Heureux le philosophe dont la passion dominante est l'amour de l'harmonie universelle, qui chérit les hommes, parce qu'il en connaît le prix, & dont toutes les vues se rencontrent avec celles de la nature.

ARTICLE X.

LETTRES POSTHUMES DE FONTENELLE
ET DU DOCTEUR YOUNG.

PARTIE II. Si jamais quelque philosophe put prétendre à l'apathie de Zénon, ce fut sans doute Fontenelle, l'homme de la terre qui avoit la tête la mieux organisée, & le cœur le moins sensible. La réflexion avoit achevé en lui l'ouvrage du tempérament, & sur la fin de sa vie il sembloit n'avoir d'autre passion que de paroître sans passion. (*)

(*) On demandoit au président de Montesquieu pourquoi Fontenelle étoit si aimable dans le monde; il répondit: *Parce qu'il n'aime personne.* --- Trait hardi, qui peint également ce philosophe & la société.

Cette insensibilité morale sembloit vraiment la base de son caractère: on peut en juger par cette anecdote que l'éditeur de ses œuvres a placée dans l'immense recueil, qui a pour titre: *Mémoires pour servir à l'histoire de Fontenelle.*

Ce philosophe étant un soir auprès de son feu, une étincelle vola sur sa robe-de-chambre; plongé dans la méditation, ou peut-être déjà endormi, il ne s'en apperçoit point; il va se coucher, & de bonne heure; au milieu

Ce

Ce grand homme, mais qui tenoit si peu à l'homme, étoit en commerce de lettres avec le docteur Young, l'auteur des *Nuits philosophiques*, ce monument de l'imagination la plus brillante & la plus déréglée; ce poëme sublime & bizarre où le génie étincelle à chaque instant, & où le goût ne se rencontre jamais.

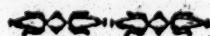
L'HOMME
SEUL,

Young étoit né avec une singuliere délicatesse dans les fibres sensitives; aussi son ame s'ouvroit toute entiere aux plus légères impressions du plaisir & de la douleur: la perte de sa femme fit errer son génie pendant dix ans autour

de la nuit, il est réveillé par la fumée: le feu avoit pris à la robe-de-chambre, & de-là à la garde-robe. Fontenelle sonne & se leve, tout le monde est bientôt sur pied, & M. d'Aube avant les autres. Le neveu gronde beaucoup l'oncle, donne de bons ordres, & le feu est éteint; mais sa colere n'est pas calmée. L'impétueux magistrat recommence à gronder, cite le proverbe de la légère étincelle, qui a souvent causé un grand incendie, demande à Fontenelle, pourquoi il n'a pas secoué sa robe, &c. Je vous promets, replique enfin le païsible philosophe, que si je mets encore le feu à la maison, ce sera autrement. On alla se recoucher: Fontenelle & quelques domestiques se rendormirent, & le lendemain matin, M. d'Aube le gronda encore de s'être rendormi.

PARTIE II. des tombeaux, & peu s'en fallut que cette imagination ardente qui vivifioit ses ouvrages, ne consumât ses sens & ne dévorât sa vie.

On verra quelquefois dans les lettres de cet Anglois le même délire d'enthousiasme qui caractérise son poëme des *Nuits*; c'est qu'un écrivain original n'a qu'une sorte de pinceau; le goût se modifie, mais le génie est toujours le même.



LETTRE PREMIERE.

FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.

De Paris ce 11 janvier 1741.

L'HOMME
SEUL.

Insensiblement mes lettres dégénèrent en éléments de morale ; le bon goût y perd sans doute ; mais il y a quelque chose à gagner pour la philosophie, & cela me suffit pour justifier à mes yeux tout cet étalage de rêveries stoïciennes.

Oui, mon cher docteur, je ne me plains point d'être né presqu'insensible : mon cœur en impose moins à mon entendement, j'en observe mieux les hommes, & entre nous ils ne valent pas la peine d'être plaints, ils ne sont bons qu'à observer.

Zénon a dit que l'homme sans passion étoit le chef-d'œuvre de la nature : ce Zénon étoit bien philosophe; & s'il n'avoit pas eu la passion

B b ij

de créer une secte , il seroit mon héros , quoi-
PARTIE II. que né il y a deux mille ans.

Dans la balance de la nature , le poids du mal l'emporte si fort sur celui du bien , qu'en vérité pour être homme , il faut desirer d'être insensible.

Cependant quelle que soit mon insensibilité philosophique , elle ne va point jusqu'à éteindre les sentimens de tendresse & d'estime , &c.



LETTER II.

LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE.

De Londres ce 23 janvier 1741.

MLA femme & mes enfans sont sur le bord de la tombe, & mon ame affoiblie par la fievre lente de la douleur, ne trouve plus que l'amitié qui puisse la consoler du vuide de la nature. Oh qu'un cœur sensible est un cruel présent de la divinité !

L'HOMME
SEUL.

Un cœur sensible... Mais non : je puis subir des revers & honorer l'amitié sans être blasphémateur. --- O Fontenelle, comment dites-vous que l'insensibilité conduit au bonheur suprême ? votre cœur ne se révolte-t-il pas contre la froide philosophie qui voudroit anéantir vos sens ? Non, j'en crois la nature plutôt que de vains sophismes. Mon ami, vous êtes sensible, car vous aimez la vertu.

Le sage de Zénon espere-t-il trouver le bonheur dans une parfaite indifférence ? Quels

plaisirs lui restent-ils à goûter , quand sa raison
PARTIE II. superbe détruit tous les rapports qui l'unissent
aux êtres sensibles , quand sa pensée solitaire
avorte dans son germe , quand son ame resser-
rée meurt à chaque instant dans les déserts qu'elle
fait naître ? Non , non , l'homme n'est heureux
que de la félicité de tout ce qui l'environne ;
c'est une branche qui s'ébranle avec le système
entier ; il ne sauroit créer le bonheur , il ne
peut que le partager.

Où est l'homme sans passion ? Celui qui se
vante de n'en point avoir , a du moins la pa-
sion de la philosophie : la raison du stoïcien
fait divorce avec son cœur ; mais le sentiment
en lui n'est pas éteint , toute son ame est dans
son intelligence.

Mon ami , les années ont blanchi nos têtes ,
le drame de notre vie touche à son dénouement ,
& le tombeau s'ouvre sous nos pas. Pourquoi
accélérer par nos sophismes l'instant de notre
destruction ? L'insensibilité , bien plus que le
tems déstructeur , desséche nos organes , & des-■

ter l'apathie, c'est désirer le sort d'un cadavre.

Je ne saurois m'empêcher d'admirer ici la bizarrerie de nos destinées : vous Fontenelle, dont le génie a plané sur toute la nature, qui avez éclairé les hommes pendant un demi-siecle, & dont l'envie pour la premiere fois a respecté les travaux, vous desirez de mourir ; & moi qui n'ai bu que des chagrins dans la coupe empoisonnée de la vie, dont les ouvrages ont péri de mon vivant, & qui ne suis connu de mes concitoyens que par mes malheurs & votre amitié, je desire encore de vivre ; vous vous dérobez au bonheur qui vous suit, & je cherche à prolonger le sentiment pénible de mon existence.

Les passions sont l'âme du monde moral : il n'est pas plus possible à l'homme de les anéantir, que de détruire ces loix éternelles du mouvement, qui font graviter les planètes les unes vers les autres, & empêchent l'univers de tomber dans l'empire muet & désert du néant.

L'HOMME
SEUL.

PARTIE II. Ne résistez pas, mon ami, à l'instinct de la nature ; n'autorisez pas de votre suffrage respectable les paradoxes de l'antiquité ; qu'avez-vous besoin de copier Zénon ? n'êtes-vous pas Fontenelle ?

Les passions m'ont presque toujours été funestes ; mais l'espérance en est une, & ce motif m'empêche de les maudire. Dès ma jeunesse j'ai été passionné pour la gloire ; je voudrois l'être pour la vertu ; je le suis du moins pour l'amitié ; car mon cœur qui ne me trompe jamais, m'inspire les sentimens ardens, &c.



LETTRE III.

FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.

De Paris ce 8 février 1741.

• . . . J'admire beaucoup, mon cher docteur, votre enthousiasme en faveur des passions : vous écrivez vos lettres à soixante ans, comme Pindare écrivoit ses Odes à trente. Malheureusement les expressions les plus sublimes ne font que glisser sur un esprit aussi froid que le mien, & je suis plus ému d'une plaisanterie philosophique de Lucien, que de tout le merveilleux des vingt-quatre chants de l'*Iliade*.

L'HOMME SEUL

Votre lettre est celle d'une belle ame qui a des préjugés ; mais qui fait les rendre respectables : si ces préjugés font de vous un être heureux , je n'aurai point la barbarie de vous en guérir ; j'en conclurai seulement que la nature a fait un bonheur d'illusion pour les hommes ardents qui imaginent , comme elle fait un bon-

heur solide pour les hommes froids qui rai-
PARTIE II. sonnent.

Vous êtes trop passionné, mon ami, pour juger sainement des passions : le rôle que vous jouez dans la société influe toujours sur vos jugemens ; vous n'observez pas les hommes, vous les faites.

Comment desirerois-je un cœur sensible, puisque l'entendement lui doit toutes ses illusions ? La philosophie n'a jamais entr'ouvert le rideau de la vie humaine, sans s'apercevoir que l'amour ne faisoit que des perfides, & l'amitié des ingrats : le cœur nous égare sans cesse, mais la raison jamais.

Dites-moi, mon cher docteur, quand on sent avec force, raisonne-t-on avec justesse ? l'imagination fougueuse est-elle en état de mesurer la marche lente & graduée des événemens ? Le monde qu'on voit alors est-il le monde de la nature ?

Voyez sur-tout combien la passion fait naître de préjugés littéraires ! Sans elle le méchanicien

qui symétrise des mots, se placeroit-il au-dessus du philosophe qui crée de nouvelles idées? Sans elle nos hommes de génie auroient-ils la foiblesse de se croire au-dessous des anciens, parce que ces derniers sont morts il y a deux mille ans?

S'il y a si peu d'analogie entre la passion & la vérité, c'est que la passion ne forme que des enthousiasastes: pour la vérité elle est si froide, que personne n'est tenté de lui donner accès dans son entendement: les hommes la trouvent quelquefois, mais rarement ils vont à sa rencontre.

Un tempérament froid convient parfaitement à un philosophe: je remercie sans cesse la nature de m'en avoir fait part, & je ne désire de l'enthousiasme que pour des amis tels que vous. Je suis, &c.

L'HOMME
SEUL.



LETTRE IV.

LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE.

De Londres ce 20 février 1741.

MA femme recouvre enfin une ombre de santé ; l'horloge de la vie n'a pas encore sonné pour elle sa dernière heure : je respire, mon ami ; & puisque mes sens partagent la sérénité de mon ame, j'ai le sang-froid que vous exigez, pour me mettre au rang des philosophes & pour les réfuter.

Vous accusez l'être passionné de se créer des illusions, & de n'habiter qu'avec des fantômes ; que vous connoîtiez peu les grandes ressources de la nature ! Tous les hommes qui ont voulu mouvoir à leur gré les nations, ont eu une imagination ardente ; ce Caraïbe étoit-il aveugle, lorsqu'il dit à ses concitoyens qui vouloient s'exiler de leur patrie : « Cette terre nous a » nourris, pourquoi l'abandonner ? Qu'on la

» fasle creuser, on trouvera dans son sein la
 » cendre de nos peres : faut-il donc que leurs
 » ossemens sacrés se levent, pour nous suivre
 » dans une terre étrangere ? » --- Quand Homere & Milton créerent leurs poèmes immortels, l'aveuglement de leurs yeux passa-t-il à leur intelligence ? Non, non, les passions fortes sont clairvoyantes, & la nature ne se voile que pour les partisans du système léthargique de l'insensibilité.

L'HOMME
SEUL.

Je fais que les passions nous égarent quelquefois ; sont-elles pour cela au-dessous de la froide apathie ? Tous les hommes ne sont-ils pas faits afin d'agir ? Pour atteindre au dernier acte de la vie humaine, est-il plus avantageux de ne point marcher que de s'exposer à faire des chutes ?

Un cœur insensible se console du vuide des vertus sociales, en disant qu'elles ne sont qu'un beau songe. --- Puisse ce songe heureux durer plus long-tems que mon insipide réveil ! Puis-sent mes trésors se multiplier au gré de ma

bienfaisance ! Puissé-je avoir la gloire de faire
PARTIE II. chaque jour mille ingrats !

Des erreurs du cœur vous passez à celles de l'esprit, & toujours les passions sont en butte à votre captieuse misanthropie. --- Fontenelle, je soupçonne que le paradoxe que vous soutenez, n'est qu'un jeu de votre brillante imagination ; votre vrai caractère se décele à chaque instant : l'Europe, éclairée par votre génie, vous représentera, malgré vous, passionné pour les arts, & vos amis croiront votre ame sensible, malgré Zénon, votre tempérament & vos lettres.

Je ne fais si je me trompe ; mais il me semble que la chaleur est essentielle à tous les ouvrages faits pour nous survivre : il en est peut-être d'un livre comme d'une femme ; c'est la passion seule qui les vivifie ; sans elle une maîtresse n'est qu'une statue & un poëme une froide brochure.

Ne méprisons point l'enthousiasme ; c'est lui qui multiplie les monumens du génie : après Xeuxis, il fait Raphaël, & après Sophocle, Shakespear.

Pourquoi un homme qui sent vivement ne raisonneroit-il pas avec justesse ? La passion qui seconde nos idées, ne multiplie-t-elle pas les lumières autour d'elles ? Le génie verroit-il mal, parce qu'il voit plus loin que le philosophe qui le calomnie ?

L'HOMME
SEUL.

Le système de l'apathie mutile les ames & rend stupide par principe ; mais un homme qui joint l'enthousiasme aux talens, maîtrise le hasard, voit dans le présent le germe de l'avenir, & semble né pour conquérir les mondes avec Alexandre, ou pour expliquer leur harmonie avec Newton.

Pour vous, Fontenelle, dont l'imagination brillante a tant de fois parcouru ces mondes, vous êtes récompensé de vos travaux par l'enthousiasme que vous faites naître & que vous dédaignez : en vain vos lettres conduisent à la doctrine de l'anéantissement ; votre nom sera immortel comme votre ame & vos ouvrages. Je suis, &c.

LETTRE V.

FONTENELLE AU DOCTEUR YOUNG.

De Paris ce 4 mars 1741.

PARTIE II. **J**E vois bien, mon cher Young, qu'un bel-esprit & un philosophe ne sont pas plus à portée de s'entendre qu'un peintre & un géometre : n'espérons plus, vous de me persuader & moi de vous convaincre : les opinions dépendent peut-être des tempéramens, comme les tailles des hommes des climats qui les ont vu naître. La nature fait de moi un partisan de l'apathie & de vous un enthousiaste des passions, comme elle fait des nains en Laponie & des colosses chez les Patagons.

Je pourrois encore réfuter votre système ; mais nos armes ne sont pas égales : je vous attaque avec des syllogismes, & vous vous défendez avec des figures de rhétorique : je me sers d'artillerie, & vous n'avez que des fusées.

Voici mon dernier raisonnement : la pente
vers

Vers le bonheur est la premiere loi de la nature; or je suis plus heureux par l'apathie, que je ne l'étois dans ma jeunesse par les passions; il vous est impossible de réfuter cet enthymème: qu'y a-t-il de commun entre votre philosophie & la mienne? Je suis placé sur la terre, & vous dans la planète de Saturne.

Une femme bien aimable, bien éloquente,
bien passionnée pour vos vers, me charge.

LETTRE VI.

LE DOCTEUR YOUNG A FONTENELLE.

De Londres ce 22 mars 1741.

MILADY Young vient d'expirer entre mes
PARTIE II. bras ; plus infortuné qu'elle , je meurs à chaque
 instant , sans pouvoir la rejoindre ; le sentiment
 s'émouffe en moi , mes fibres perdent leur
 activité , mon intelligence s'altère ; cependant
 mon être ne peut se dissoudre , & j'existe encore
 pour souffrir .

Ne triomphez pas , ô Fontenelle ! ce chagrin
 dont la violence dessèche les sources de ma
 vie , me laisse des intervalles de volupté que
 l'homme froid n'est pas à portée de connoître ;
 j'erre avec une sorte de délices autour de la
 tombe de mon épouse ; dans le silence de la
 nuit je crois entendre sa voix touchante ; le
 marbre même que j'embrasse , me rappelle ces
 instans de délire où mon ame errante sur ses
 levres se plaitoit à s'enivrer d'amour & à ou-
 blier la nature .

Quelquefois je me figure cette femme que je

déshonore par mes pleurs, jouissant de l'immortalité; je me flatte aussi de l'espoir d'être immortel à mon tour; alors mon ame s'épure, & dans ce moment d'enthousiasme, le bonheur qui accompagne un seul acte de vertu, n'est point trop acheté par quarante ans d'infortune.

L'HOMME
SEUL.

Vous favez, mon cher Fontenelle, l'histoire de ma vie; je n'ai jamais eu que de grands chagrins & de grandes jouissances; j'ai épuisé également la coupe du bonheur & celle de l'adversité; j'avois donc à vingt ans vécu un siecle entier, & le froid octogénaire qui vante son apathie, n'a pas encore commencé de vivre.

Vous vous dites heureux, mon ami; non, vous ne l'êtes pas; le bonheur consiste dans les jouissances, & votre système anéantit à-la-fois le plaisir & la douleur, sans laquelle le plaisir pour l'homme n'existe pas.

Quand même le principe de l'insensibilité seroit le dogme de la nature, le philosophe devroit encore le cacher au genre humain; puisque renverser ses passions, c'est abrutir l'intel-

ligence, éteindre la flamme du génie & ôter
PARTIE II. l'ame à la vertu.

Oui, mon respectable ami, la vertu n'est que le sacrifice de soi-même, & sans les passions fortes, il n'y a point de grands sacrifices: ôtez ce mobile de la vie humaine, Rome n'a plus de Caton & d'Antonins, & la terre abandonnée par ses héros, n'est plus gouvernée que par des sophistes.

La vérité que je défends a tant de pouvoir sur moi que, malgré le crêpe funebre qui enveloppe mon entendement, quoique mon ame soit sans cesse déchirée par l'image d'une épouse qui n'est plus, & qu'il ne me reste d'autre consolation que de mesurer l'intervalle qui nous sépare; cependant je me crois encore plus heureux que Zénon, ses enthousiastes & son sage.

Voici, mon cher Fontenelle, la dernière lettre que vous recevrez de moi; je vais rompre tout commerce avec les hommes, m'ensevelir tout vivant dans la nuit de la tombe, & chanter la mort, jusqu'à ce qu'elle me reçoive dans son sein.

Fin du Tome troisième.



